

LE SAVOIR DES LIVRES

SOUS LA DIRECTION DE BENOÎT MELANÇON



LIBRE ACCÈS

Projet pilote réalisé
en collaboration avec
la Direction des
bibliothèques
de l'UdeM.

Les Presses de l'Université de Montréal

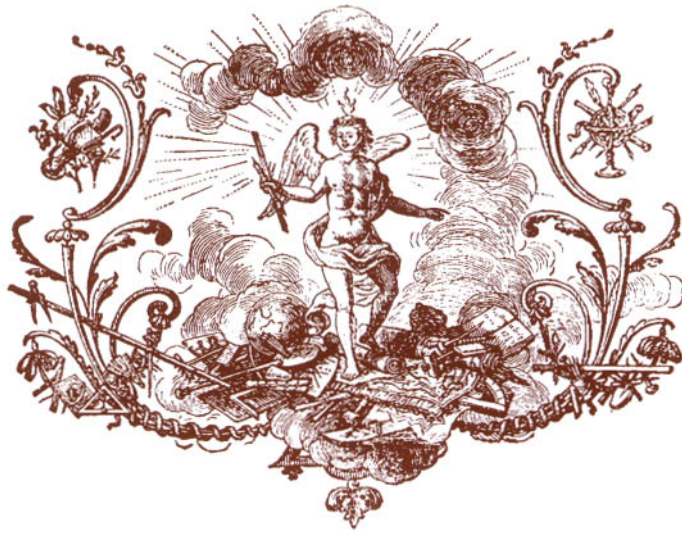
Les Presses de l'Université de Montréal

LE SAVOIR DES LIVRES

Page laissée blanche

SOUS LA DIRECTION DE BENOÎT MELANÇON

LE SAVOIR DES LIVRES



Les Presses de l'Université de Montréal

Le savoir des livres est publié dans le cadre du Printemps du livre savant tenu à l'Université de Montréal en avril et mai 2005. Conception et coordination : Benoît Melançon

COLLABORATEURS

Presses de l'Université de Montréal : René Bonenfant,
Élodie Luquet, Florence Noyer, Carole Ouimet, Sandra Soucy

Direction des bibliothèques de l'Université de Montréal : Ginette Bastien, Geneviève Bazin,
Patricia Bouchet-Bert, Henriette Couture, Jean-Pierre LeClerc, Jimmy Légaré, Diane Sauvé,
Hélène Simoneau, Marie-Hélène Vézina

Programme d'animation culturelle des Belles Soirées
de l'Université de Montréal : Nicole Cardinal

Collection d'œuvres d'art de l'Université de Montréal : Andrée Lemieux

Photographe : Carlos Alberto Pineda Nunez

Conception graphique et traitement couleur de la couverture : Étienne Lavallée

Une exposition virtuelle est visible à <<http://www.bib.umontreal.ca/CS/>>. Sauf indication contraire, toutes les illustrations proviennent des fonds du Service des livres rares et des collections spéciales de l'Université de Montréal. Nous remercions de son généreux soutien le ministère des Affaires municipales, du Sport et du Loisir du Québec.

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Vedette principale au titre :

Le savoir des livres

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 2-7606-1980-X

1. Édition savante. 2. Publications universitaires. 3. Périodiques savants.

4. Édition savante—Canada - Histoire.

I. Melançon, Benoît, 1958- .

Z286.S37S28 2005 070.5'73 C2005-940660-7

Dépôt légal : 2^e trimestre 2005

Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 2005

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le ministère du Patrimoine canadien, le Conseil des arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

IMPRIMÉ AU CANADA EN MAI 2005

Avant-propos

EN 2005, le programme d'animation culturelle des Belles Soirées, la Direction des bibliothèques et les Presses de l'Université de Montréal ont uni leurs efforts pour organiser un Printemps du livre savant. Ses responsables avaient trois objectifs : parce que celle-ci est souvent le parent pauvre des réflexions publiques sur le livre, célébrer la publication scientifique en ses formes diverses, des plus traditionnelles (livres, encyclopédies, revues) aux plus modernes (Internet, le numérique en général) ; mettre en lumière et en valeur le travail des professionnels de l'Université de Montréal et d'autres universités canadiennes qui œuvrent dans le domaine de la publication scientifique (chercheurs, éditeurs, bibliothécaires) ; faire connaître les riches fonds documentaires de l'Université de Montréal, notamment de son Service des livres rares et des collections spéciales. Pour atteindre ces objectifs, plusieurs activités ont été organisées : une série de conférences dans le cadre du programme des Belles Soirées, des visites commentées du Service des livres rares et des collections spéciales de la Direction des bibliothèques, une exposition dans les locaux de ce service, une exposition virtuelle, la publication d'un livre. Vous le tenez entre vos mains.

Cet ouvrage comprend le texte de trois des conférences présentées aux Belles Soirées : « Avatars et renaissances du livre savant » de Christian Vandendorpe (Université d'Ottawa), « Revues savantes : quel avenir ? » de Michel Pierssens (Université de Montréal) et « Trames et caractères de la culture de l'imprimé au Québec et au Canada aux XVIII^e et XIX^e siècles » de Yvan Lamonde (Université McGill, Montréal). Ces trois conférenciers devaient répondre à la même commande : réfléchir à la publication scientifique, à son passé, à son présent et à son avenir. L'un (Christian Vandendorpe), féru de technologies de l'information et de la

communication, propose un parcours qui va de Sumer à... demain, en insistant sur les rapports de l'image et du texte. Le deuxième (Michel Pierssens) s'est interrogé sur l'avenir d'une forme de publication scientifique bien ciblée, la revue savante ; son itinéraire, largement numérique, l'a mené en des lieux inattendus. Le troisième (Yvan Lamonde) a choisi de se concentrer sur un espace particulier, le Canada, et sur une période précise, le XVIII^e et le XIX^e siècle, tout en indiquant quelles sont les pistes de recherche encore à explorer. En lever de rideau, Benoît Melançon (Université de Montréal) propose une série de définitions, du XVII^e siècle à aujourd'hui, pour essayer de répondre à la question « Qu'est-ce qu'un livre savant ? ».

Le titre *Le savoir des livres* doit, on le voit, être entendu doublement : il s'agit du savoir *sur* les livres, mais aussi du savoir *dans* les livres. Sans ce double savoir, c'est une partie essentielle de la mémoire collective qui disparaîtrait.

NICOLE CARDINAL, coordonnatrice, Les Belles Soirées

JEAN-PIERRE CÔTÉ, directeur général, Direction des bibliothèques

ANTOINE DEL BUSSO, directeur général, Les Presses de l'Université de Montréal

N.B. Sauf exceptions, les illustrations de ce livre proviennent du Service des livres rares et des collections spéciales de l'Université de Montréal. Mis sur pied en 1985 pour regrouper les livres anciens et rares du Service des bibliothèques, ce service met à la disposition des lecteurs plus de 110 000 documents : livres, manuscrits, incunables, documents iconographiques, livres d'artistes. De plus, aux livres anciens et rares s'ajoutent une vingtaine de collections particulières ; parmi celles-ci, les concepteurs du Printemps du livre savant ont surtout fait appel aux collections de *canadiana* Baby et Melzack, et à la collection Léo-Pariseau d'histoire des sciences et de la médecine.

HYMAIN (salsū Humay) auctor Arabs Andromachi expofitor: sic enim citatur à Fran. Caballo, in libro de Theriaca. Vide fupra in Gerardo Cremonenfi, quò testatur hunc auctorem aliquot opera Hippocrata & Galeni commentarij suis explicaffe.
Cl. Galeni librum de 46. plantis habemus cum commento Humain. Geroliti. Hunc eundem esse aliqui fufpicantur, qui alio nomine Ioannicus dicitur: vide infra.
HYMBALDVS sermone barbaro Francorum hiftorias conferbens multa habet fufufofa & commentaria. Henricus Cor. Agrippa.
HYGINI epiftola duæ leguntur cum recognotionibus Clementis: alij Higintum fofa bunt. De C. lul. Higino iam dicimus.
HYPATII cuiufdam uerba citantur in Epiphaniij epifcopi fcriptis Latine imprefsa Bafileæ: pagina 322.
HYPERIDES Athenienfis rhetor, unus ex decem præcipuis, Glaucopti rhetoris, uel fecundum alios, Pythochi filius: Lycurgi, & Platonis philofophi, & Iocrami rhetoris difcipulus. Omnes eius orationes numero funt, 56. Egregius rhetor ena fit, fed mulierarius fuit. Suidas, qui etiam ab Antipatro rege ipfum occifum flatur.
Quarta ex orationibus Aefchinis, quæ Delica dicitur, eius linguam & filiam mentiri uidetur, & à plurius Hyperidi tributur.
Inter orationes Demofthenis, quæ de conuentu cum Alexandro inferibitur, Libanio uidetur Hyperidæ auctorem fapere.
Athenæus Hyperidis orationes tres allegat, Delicam, Contra Demofthenem, Contra Demofthenem. Apud Io. Stoborum etiam aliquot eius uerba & fragmenta referuntur.
HYPEROCHI cuiufdam poetæ *Ἡπεροχίδης*, id est, hiftoria Cumana citatur ab Athenæo lib. 12.
HYPSARII cuiufdam fcripta femel & iterum Athenæus citat in fuis Collectaneis.
HYPSICLIS anaphorica Græce extant Romæ, eadem Latine excufa funt cum admentis Euclidis Latinè æditione Campani.

NOMINA ET LVCVBRAS

TIONES AVTHORVM AB I
licra incipientium.



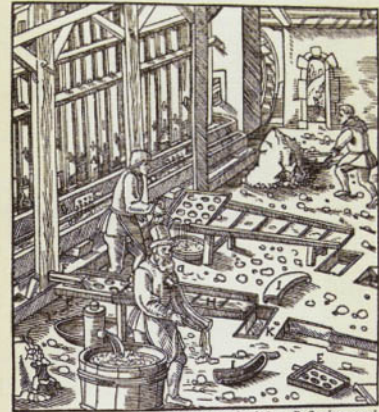
ABES auctor Arabs, ut uidetur, in Tacuinis Elluchafem medici citatur.
JACOBINVS à S. Georgio hifperitus, fcripfit fuper 1. & 2. ff. Verteris. In primis & 2. Codicis. Super Feudis. Delegatis of ficialibus, cæftris, caftellanis, & confederatis. De Inueltura & eius claufula.
JACOBVS apofitolus, qui appellatur frater Domini, cognomeno Iuftus, ut nonnulli exiftimant, Iofeph ex alia uxore, ut autem mihi uidetur, Mariæ fororis matris Domini, cuius Iofeph in libro fuo meminit filius, poft pallionem Domini, flatim ab apoftholo Hierofolymorum epifcopus ordinatus, unam tantum fcriptæ epiftolam, quæ de feptem catholicis est, quæ & ipfa ab alio quodam fub nomine eius uelita af fertur. Licet paulatim tempore procedente obtinuerit auctoritatem, &c. D. Hieronymus, apud quem & alia plura de fanctitate huius uiri teftimonia habentur.
JACOBVS I. G. Vide in Triboniano.
Rabbia Cos fcripfit libros quatuor Thurim, quorum primus inferibitur Sebah, fecundus Daa uel Dia, tertius Eben haæzer, & quartus Hofchen luannifac.
JACOBVS Ierosolimitanus fermoens quidam Græci in Iulie bibliothecis feruauit, nempe: In conceptione diuæ Mariæ. De 12. tribubus Ifrael. In conceptione & generatione. In fanctâ fancorum. *ἡς τὴν ἡσάφ τὴν* *ἡς τὴν ἡσάφ τὴν* &c.
JACOBVS Alaxini medicæ aliquot difceptationes, excufæ Parifis apud Vuuechelum.
JACOBVS Alkinds philofophi liber de gradibus medicaminum compofitorum, in præfili Auggerati, 1521. chartis 6. cum Tacuinis fanianis Elluchafem, &c. quæ ex Arabico in Latinum uerterit, non inuenio. Hunc librum refert Auerrois in quibus fuis Colliget, circa finem.
Alkinds, eiusdem opinor, licet prænomen non addatur, de radijs ftellæ opus in magna extat.
JACOBVS Alogreni Forluuenfis buccolicum carmen non indoctum extat. Blondus.
JACOBVS de Alcaulla, natione Teuthonicus, patria Rinaugiensis, dicecefa Mo. T. d. 1111. quæftiones fcripfit nonnullas, quibus ego uidi uolumen in figne, Super Sententiis, lib. 4. Quæftiones quoque uarias, lib. 1.
JACOBVS Alzarottus ex familia Alzarotorum Patauij natus, præceptor e in iure et alij optimus ufus est Bartolemeo Saliceso: in iure uero Canonico, Francifco Zabarella, celeberrimis profeflore, qui tandem Cardinalis fuit cum cõpatrem quoque fiam appellat. Fuit 30. annis in iureconfultorum collegio Patauij: fed 16. tantum annorum meminit, quibus continue prælegent, in eorum Patauij ne, an alibi. Tum enim cum commentarios Feudales cum reperiio à fe formatos Vniuerfitati de dicaret, in profeflorum numero fe non fuisse, in ipfo operis limine fignificat. Mortuus est anno fubito, 1457. ætatis fuit ut Bergo, tradidit anno 68. Sepultus est in templo S. Auguftini Patauij, ubi iuxta facellam S. Ioannis epitaphium eius in tabula legitur.
Hæc ex uitis Ioan. Fichardi, qui epitaphij quoque uerba adfcripfit.
Commentarij eius fuper Feudis imprefsi habentur. Inuenio etiam citari fcriptam Alzarotti (iue prænominem in ff. V. et. de pactis. l. refcriptum. paragr. fi quis pactor. item Confilia eiusdem.
JACOBVS Angelus Florentinus male & in doctè olim Cl. Ptolemei libros Latine reddidit, nempe Cosmographiam, Quadrupartitum, & 100. fructus.
Nn 5

Conrad Gesner,
Bibliotheca Universalis, sive Catalogus
omnium scriptorum [...], Tiguri, 1545



A: Première machine B: Ses pilons C: Son coffre D: Deuxième machine
E: Ses pilons F: Son coffre G: Troisième machine H: Ses pilons I: Son coffre
K: Quatrième machine L: Ses pilons M: Son coffre

presque pleines, on redresse la planche de côté pour que les parcelles tombent dans un récipient. Puis on nettoie les cavités en faisant circuler de l'eau, et les particules sont lavées séparément de celles qui ont été recueillies sur les toiles de lin, dans un récipient qui est lisse, profond de deux travers de doigt et dont la forme ressemble à un petit bateau. Il est large à l'avant, étroit à l'arrière et comporte au milieu un petit canal transversal où se déposent les particules d'or ou d'argent pur, et par où s'en va le sable qui est plus léger.



A: Les pilons B: Le coffre C: Plaque de métal perforée D: Canal transversal
E: Cofferet creusé de cavités F: Conduite G: Baquet dans lequel on ramasse les paillettes
H: Surface couverte d'une toile de lin I: Récipient lisse en forme de petit bateau
K: Bassin en-dessous de la surface de lavage

En certains endroits de la Moravie, le minéral d'or mélangé à du quartz est broyé humide par des pilons. Le minéral broyé s'écoule par une conduite dans un réservoir, où il est agité avec une pelle en bois. Les petites particules d'or qui remontent à la surface du réservoir sont lavées dans un récipient noir.

J'ai assez parlé des machines qui broient le minéral mouillé avec des pilons ferrés. Je vais maintenant exposer les méthodes de lavage qui sont, dans une certaine mesure, propres aux minerais de certains métaux, d'abord à l'or. Les minerais, dans lesquels se trouvent des particules de ce métal, les sables des rivières ou des fleuves qui en contiennent des parcelles, sont lavés par filtrage.

Georg Agricola,

De Re Metallica, Bâle, 1657

Qu'est-ce qu'un livre savant ?

BENOÎT MELANÇON

Université de Montréal

ON S'ENTENDRA FACILEMENT, du moins aujourd'hui, pour faire entrer dans la catégorie *livre savant* un ouvrage intitulé *Zoonoses parasitaires*, un *Traité de criminologie empirique*, un *Dictionnaire explicatif et combinatoire du français contemporain*, un *Guide de diagnostic des Maladies des poissons d'eau douce du Québec*, une *Histoire de l'éthique médicale et infirmière*, une *Introduction à la pharmacoéconomie*, un *Cours de morphologie générale*, des *Éléments de logique contemporaine*, un *Précis d'anesthésie et de réanimation* et des *Approches critiques de la pensée japonaise du xx^e siècle*. Les formes retenues renvoient à la connaissance, et à son acquisition, plutôt qu'au divertissement : traité, dictionnaire, guide, histoire, introduction, cours, éléments, précis, approches. Les sujets ne disent pas autre chose : zoonoses (*parasitaires*, de surcroît), criminologie empirique, éthique médicale et infirmière, pharmacoéconomie, morphologie (linguistique), logique, anesthésie et réanimation. Le nom de l'éditeur donne lui aussi cohérence à l'ensemble : ces titres ont paru aux Presses de l'Université de Montréal depuis 1998. Qu'il s'agisse de notes, d'index, de bibliographies, de tableaux, de graphiques, d'illustrations, l'appareil critique est souvent important, et imposant. Le langage utilisé est technique. Si l'on menait une enquête systématique, l'on verrait que les auteurs de ces livres sont des spécialistes universitaires de leur discipline et que la plupart sont professeurs. Avant sa publication, leur manuscrit a été évalué par d'autres spécialistes ; c'est ce qu'on appelle l'«évaluation par les pairs», le *peer review*. Le public visé, enfin, est le même dans presque tous les cas : les pairs ou ceux qui aspirent à le devenir, les étudiants. Les pratiques peuvent différer selon les disciplines, mais le modèle général reste reconnaissable.

¶ Anno à nato Domino 1547. audiuius, in finibus Germaniæ prope Stiriam subito multos lacertos, uel serpentes quadrupes lacertorum instar, apparuisse, alatos, morfu irremediabili. Rur sus anno 1551. peruenit ad nos historia Viennæ impressa, huiusmodi. Hac æstate circa diem diuæ Margaritæ in Hungaria prope pagum Zichsam iuxta Theysam fluuium, accidit ut in multorum hominum corporibus serpentes & lacerti naturalibus similes nascerentur: unde seuisissimi dolores oborti tandem eos enecarunt, ita ut circiter tria hominum millia sic perijisse feratur. Quibusdam humi ad Solem iacentibus serpentes & lacerti per os aliquatenus emerferunt, sed mox iterum se abdidit in uentrem. Nobili cuidam puellæ diris cruciatibus mortuæ cum uenter incidetur, serpentes duo prodierunt. His additur historia eiusdem temporis & loci, de serpentibus innumeris in strue manipulorum frumenti repertis, quos cum exurere uellent rustici, manipuli ignem respuisse dicuntur, & serpens cæterorum maximus capite in summa strue erecto, humano sermone monuisse, ab incendio ut desisterent, neq; enim exuri se posse cum non secundum naturam sint nati neq; sponte huc uenerint, sed diuinitus propter hominum peccata immisi sint.

DE RANA AQUATICA ET INNOXIA: ET
de his quæ ad ranas quasuis in genere spectant.



RANA PERFECTA.



FOETVS RANAE CAVDATVS.

A.

RANAM aliqui recentiores inter uermes numerant, ut Albertus & similes, quod neutiquam probò: reptile enim potius fuerit, si quis generis appellationem querat: magis propriè uerò reptilia ranarum illæ dicentur quæ scandere in sublime possunt, ut minores illæ uirides. Sed cum multiplex ranarum genus sit, à locis quos habitant præcipuam differentiam statuerim, ut quædam aquaticæ, aliæ terrestres dicantur. Videntur autem aquaticæ omnes amphibiæ, quòd & in terra aliquandiu degere còmodè possint: terrestres uerò non omnes in aquis etiam agere. Rursum aquaticæ uel in paludibus aut lacubus & stantibus aquis, uel in fluentibus ut riuus & fluuiorum marginibus reperiuntur, in mari nullæ, contra quàm recentiores aliqui scripserunt: in quo Marcellus Vergilius etiam à Fr. Massario notatur, nam rana marina uel potius rana piscatrix, piscis est planus, nò quadrupedum generis, quam Aristoteles aliquando etiam *βάτραχον*, id est, ranam simpliciter nominat, ubi scilicet de alijs quoque piscibus agit, ut dubitationis nihil sit. Iam in ipsdem aquis & uirides habentur, & aliæ coloris diuersi, ut dicam in B. Terrestres igitur ranæ dicuntur, non ad marinarum, sed ad aquaticarum differentiam: quarum diuersas species, prout uel in hortis, uel inter frutices, uel quibusuis locis cauis & opacis degunt, infra singillatim proponam. Plinius alicubi ranas aquaticas simpliciter nuncupat, alibi distinctis fluuiatiles. Ranæ lumaritæ (*πλωμαστία βάτραχον*) apes ubi ad aquam accesserint rapiunt, Aristoteles interprete Gaza, licet autem *πλωμαστία* etiam palustrem uertere, *ίλαου* uerò lacustrem, (quamuis apud Dioscoridem lib. 6. in capite de rubeta *βάτραχον ίλαου* ranam palustrem uertunt, & uenenatam faciunt.) Sed animaduertendum ne rubeta in paludibus agens, quam aliqui simpliciter ranam palustrem uocant, (quod non probarim,) cum communi & innoxia rana palustri confundatur. Dioscorides quidem phrynon, id est rubetam, *βάτραχον ίλαου*, hoc est ranam palustrem cognominat: ut Aegineta etiam 5. 36. Aetius distinguit, 13. 55. & remedia quoque separata tradit. Ranam de lacu apud Marcellum Empiricum legimus, & *βάτραχον λιμναίου*, id est ranam lacustrē apud Hippiatros. Ranas communes Aristot. telmatiaos aut limnaeos, hoc est lutarias & lacustres nominat, Hermol. ¶ Est quando rana absolute nominatur pro rubeta aut alia uenenata, nam & mutæ quædam uenenosæ sunt, & rubetæ duplex genus est. Ranæ salua contra morsum eiusdem bibitur, Plinius, Artemisia alligata

D 3

Conrad Gesner,

Conradi Gesneri medici Tigurini

Historiæ Animalium [...], Tiguri, 1551

Les gestionnaires du Programme d'aide à l'édition savante du gouvernement du Canada ne seraient pas en terrain inconnu devant pareils ouvrages. Ce programme, géré par la Fédération canadienne des études humaines et financé essentiellement par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, a pour rôle de favoriser l'édition savante au Canada. Les éditeurs canadiens peuvent y faire appel, eux qui touchent par ailleurs des subsides, provinciaux ou fédéraux, pour leur programme éditorial courant, aussi bien que les auteurs à la recherche d'un éditeur. Il s'agit donc d'un programme complémentaire :

Fondé par des chercheurs en 1941, le Programme d'aide à l'édition savante (PAÉS) verse un financement pour la publication de livres savants. Il a pour mandat d'appuyer les recherches qui, tout en apportant une contribution marquante à l'avancement des connaissances, ont peu de chances d'être rentables. À l'issue d'un processus d'examen par des pairs, les ouvrages recommandés par le Comité d'AÉS bénéficient d'une subvention de 7 000 \$, une fois le livre publié [...]¹.

Les « chances » de rentabilité des ouvrages qui apportent « une contribution marquante à l'avancement des connaissances » sont en effet limitées.

De cela, plusieurs sociétés sont conscientes, même si elles ne retiennent pas toutes la formulation *édition savante* et si elles n'ont pas toutes souhaité encourager ce type de publication de la même manière – la situation canadienne n'est pas celle de la France ou des États-Unis. Ce que le gouvernement du Canada appelle *édition savante* (*scholarly publications* en anglais), d'autres l'ont appelé *livre raison* (Barluet, 2004), *livre universitaire* ou *livre académique*. Sur le plan du financement, les choses varient considérablement. En France (Barluet, 2004), un rôle capital est joué par le Centre national de la recherche scientifique et, plus significativement encore, par le Centre national du livre (CNL). Aux États-Unis (Waters, 2004), où les presses universitaires sont beaucoup plus actives qu'en France, l'on déplore l'inexistence de programmes d'État voués au financement de la publication savante, programmes dont il ne serait pas abusif de penser qu'ils ressembleraient à ceux du Canada (Monaghan, 2004).

C'est dire que, au-delà des éléments de définition spontanés que l'on peut énumérer pour tenter de mieux cerner la nature de la publication scientifique d'aujourd'hui, l'unanimité est loin d'être acquise. Ni les façons de désigner l'édition savante ni les modes de son financement ne sont universels. Si l'on ajoute à cela une réflexion de nature historique, les choses ne sont pas plus simples.

Et avant ?

Quand il se définit, le Programme d'aide à l'édition savante indique la date de sa fondation : 1941. Cela n'est pas innocent, car le PAÉS indique par là, bien que de façon indirecte, que sa propre histoire est liée à celle d'une institution avec laquelle il entretient des liens étroits, ainsi qu'on l'a vu, soit l'université. C'est dans les années 1940 que les professeurs d'université canadiens ont senti le besoin de la défense de leurs intérêts et d'un soutien financier accru. La création du Conseil canadien de recherches en sciences sociales date de 1940 ; celle du Conseil canadien de recherches sur les humanités, de 1943. Les établissements qui recrutent ces professeurs ne suffisent pas à la tâche, la recherche universitaire est souvent subventionnée par les grandes fondations américaines et le public acheteur, fût-il ce *public cultivé* dont rêvent et se réclament les éditeurs de livres savants, est loin d'être toujours au rendez-vous (Mailhot et Melançon, 1982 : 269-292). Des mesures s'imposent, dont des mesures éditoriales.

Pour comprendre cette situation, il faut réfléchir à l'histoire des universités et à la place qu'y tient et qu'y a tenue la publication de livres ou d'articles.

D'une part, s'il est vrai que les premières universités datent du Moyen Âge, elles ne sont devenues productrices de savoirs scientifiques que tardivement et à des vitesses variables selon les contextes nationaux. Pendant que certaines, notamment en France, se livraient corps et âme à la théologie, d'autres, par exemple en Allemagne et en Hollande, se consacraient à des études moins métaphysiques : le chevalier de Jaucourt, un des collaborateurs les plus actifs de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, avait été formé à Leyde en médecine, pendant que l'abbé de Prades, auteur de l'article « Certitude », soutenait une thèse de théologie à la Sorbonne en 1751 (*Jerusalem Cœlesti, quæstio theologica : Quis est ille, cujus in faciem Deus inspiravit spiraculum vitæ ?* / *Question théologique sur « la Jérusalem Céleste » : qui est celui sur la face duquel Dieu a répandu le souffle de vie ?*). On peut même avancer que le modèle universitaire actuel, particulièrement en Amérique du Nord, n'a guère plus de cent vingt-cinq ans d'existence (Kennedy, 1999 : 26-29).

D'autre part, l'obligation de publier faite aux universitaires – ce que les Anglo-Saxons nomment le *publish or perish* – est d'invention bien plus récente encore : tout au plus a-t-elle une cinquantaine d'années. Si des livres ou des articles étaient *attendus* des universitaires jusque-là, ils n'en étaient pas *exigés*. Un professeur pouvait, en ces temps moins productivistes, vouer sa carrière savante à son grand œuvre, sans que les instances universitaires

le present d'en publier des tranches de droite et de gauche, histoire de contribuer au rayonnement desdites instances. L'évaluation préalable d'un manuscrit par les pairs n'avait pas le caractère quasi obligatoire qu'elle a acquis depuis le milieu du xx^e siècle (Kennedy, 1999 : 153-155 et 201-203). De même, les canaux de publication n'étaient pas ceux d'aujourd'hui, spécialisés et coûteux. Des éditeurs généralistes, pour reprendre la typologie de Sophie Barluet (2004 : 92-95), pouvaient décider de publier ce grand œuvre, sans exiger de financement spécifique de l'État, par université interposée ou pas, ni viser uniquement un public de pairs. Surtout : si l'on était soi-même savant, l'on pouvait publier des ouvrages savants hors de l'université.

Une marquise dans un jardin

Une façon d'illustrer cela consiste à remonter au-delà du xix^e siècle et à se reporter au xvii^e siècle et à l'œuvre de Fontenelle. Voilà quelqu'un dont le savoir était le métier : né en 1657, ce Rouennais monté à Paris sera pendant près de soixante ans secrétaire de l'Académie des sciences et, à ce titre, il en rédigea les *Mémoires*, l'*Histoire* et les *Éloges* (Beugnot, 1989). Neveu de Thomas et de Pierre Corneille, celui du *Cid*, et élève des jésuites, il est librettiste et dramaturge : *Bellérophon* (livret, 1679), *Aspar* (tragédie, 1680), *La pierre philosophale* et *La comète* (comédies, 1681), etc. Il signe, en 1683, des (*Nouveaux*) *Dialogues des morts* et, en 1687, du côté des Modernes, une *Digression sur les Anciens et les Modernes*. Il laisse une utopie qui ne sera publiée qu'en 1768, *La république des philosophes ou Histoire des Ajaoiens*, des poésies (*Pastorales*, 1688) et de nombreuses nouvelles (*Éléonor d'Ivrée*, 1687, avec Catherine Bernard). Parmi les autres cordes à son arc, on notera qu'il fut, malgré l'anachronisme du terme, *vulgarisateur scientifique* et qu'à ce titre il influença des gens comme D'Alembert et Diderot, qui lui rendront hommage, à côté de Pierre Bayle, autre grande figure tutélaire, dans le « Discours préliminaire » de l'*Encyclopédie* :

Supérieur dans l'art de mettre en leur jour les idées les plus abstraites, il a su par beaucoup de méthode, de précision et de clarté, les abaisser à la portée des esprits qu'on aurait cru les moins faits pour les saisir. Il a même osé prêter à la philosophie les ornements qui semblaient lui être les plus étrangers et qu'elle paraissait devoir s'interdire le plus sévèrement ; et cette hardiesse a été justifiée par le succès le plus général et le plus flatteur (éd. Pons, 1986 : 154).

Son *Histoire des oracles* (1687) était une œuvre de critique historique dans laquelle le doute tenait une place centrale et dont les dirigeants de l'*Encyclopédie* se sentaient proches. Cela poussa Voltaire, lui-même collaborateur de l'*Encyclopédie* et avide de science, à écrire d'un personnage inspiré de Fontenelle, dans son conte *Micromégas* (1752), que c'était un « homme de beaucoup d'esprit, qui n'avait à la vérité rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui faisait passablement de petits vers et de grands calculs » (éd. Barthes et Lubin, 1972 : 103). Condorcet sera moins sévère :

Fontenelle a été utile surtout en inspirant le goût des sciences exactes, le mépris des disputes scolastiques, en apprenant à respecter les Lumières utiles et la Philosophie. C'est lui qui le premier a appris aux gens du monde qu'on pouvait être instruit et bien raisonner, sans devenir moins aimable. C'est par lui que l'esprit philosophique a commencé à se répandre (éd. Chouillet, 1992 : 47).

L'éloge est de taille, venant d'un scientifique aussi important.

Que l'on ouvre les *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Il s'agit d'une série d'entretiens, le soir, dans un jardin de Haute-Normandie, entre une jeune marquise et un narrateur féru d'astronomie. L'édition de 1686 comportait cinq entretiens ; celle de 1687, six. Leur sujet ? L'astronomie, la constitution des galaxies, la vie sur les autres planètes (le mot *pluralité* du titre désigne l'hypothèse selon laquelle elles seraient habitées). La position de l'auteur ? Il préfère à l'attraction newtonienne les tourbillons cartésiens et l'astronomie copernicienne ; au jugement (rétrospectif) d'un historien des sciences, ce n'est pas le meilleur choix. Manifestement, le texte et le sujet comptent pour Fontenelle : il continuera à en corriger les rééditions ; jusqu'en 1742 et il publiera en 1752 une *Théorie des tourbillons*. Les *Entretiens* avaient pourtant été mis à l'Index dès 1687, à cause des spéculations de leur auteur sur la présence de la vie sur d'autres planètes – bien qu'il prît la peine de dire que cette vie n'avait pas forme humaine – et d'une valorisation de la nature dans laquelle Dieu ne paraissait jouer aucun rôle.

La « Préface » des *Entretiens* expose clairement en quoi ce qu'on va lire est *savant*, mais d'un savoir particulier :

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre, et qui ont quelque connoissance de la Physique, que je n'ai point du tout prétendu les instruire, mais seulement les divertir en leur présentant d'une manière un peu plus agréable et plus égayée, ce qu'ils sçavent déjà plus solidement ; et j'avertis ceux à qui ces Matières sont nouvelles, que j'ai crû pouvoir les instruire et les divertir tout

ensemble. Les premiers iront contre mon intention, s'ils cherchent ici de l'utilité; et les seconds, s'ils n'y cherchent que de l'agrément (éd. Calame, 1991: 4-5).

Le public sera double, spécialistes et néo-phytes, mais également informé: non content de seulement «divertir», l'auteur veut «instruire».

Chaque entretien est consacré à un seul sujet: I. «Que la terre est une planète qui tourne sur elle-même, et autour du soleil»; II. «Que la lune est une terre habitée»; III. «Particularités du monde de la lune. Que les autres planètes sont habitées aussi»; IV. «Particularités des mondes de Vénus, de Mercure, de Mars, de Jupiter, et de Saturne»; V. «Que les étoiles fixes sont autant de soleils, dont chacun éclaire un monde»; VI. «Nouvelles pensées qui confirment celles des entretiens précédens. Dernières découvertes qui ont été faites dans le ciel.» La visée démonstrative est renforcée par l'assurance du narrateur, lui qui possède d'évidence un savoir sûr: il distingue les positions des «uns» et des «autres», il s'en prend à ses «ennemis», il n'hésite pas à affirmer «Cela est hors de doute» (éd. Calame, 1991: 138). Il réussira à convaincre son interlocutrice et à la faire accéder au savoir qu'il a souhaité lui inculquer, au terme d'une série d'interrogations (elle) et de réponses (lui):

NEW

Stoïciens, & a laissé quelques ouvrages manuscrits. Son traité de *personâ & officio judicis apud Hebraeos atisque populos*, parut in-4°. & est estimé.

NEWRY, (*Géog.*) petite ville d'Irlande dans le comté de Down, à 25 milles au S. O. de Dow, sur la rivière Newry, près des frontières d'Armagh. Elle envoie deux députés au parlement de Dublin, & a le droit de tenir un marché public. *Long.* 10. 44. *lat.* 54. 18.

La petite rivière de Newry fort du Lough-Néagh, sépare le comté de Dow de celui d'Armagh, & va se jeter dans la mer, un peu au-dessous de la ville qui porte son nom.

NEWFIDLER ZÉE, (*Géog.*) lac situé dans la basse Autriche, à quelques milles du Danube, & au midi de ce fleuve. Les Allemands ne lui donnent le nom de mer Zée, qu'à cause de la quantité de poisson qu'on y prend. *Plin.* liv. III. chap. xxiv. l'appelle *Peiso*. Il a 7 milles d'Allemagne de longueur, & 3 milles de largeur. (*D. J.*)

NEWTONIANISME, s. m. ou PHILOSOPHIE NEWTONIENNE, (*Physiq.*) c'est la théorie du mécanisme de l'univers, & particulièrement du mouvement des corps célestes, de leurs lois, de leurs propriétés, telle qu'elle a été enseignée par M. Newton. *Voyez* PHILOSOPHIE.

Ce terme de *philosophie newtonienne* a été différemment appliqué, & de-là sont venues plusieurs notions de ce mot.

Quelques auteurs entendent par là la philosophie corpusculaire, telle qu'elle a été réformée & corrigée par les découvertes dont M. Newton l'a enrichie. *Voyez* CORPUSCULAIRE.

C'est dans ce sens que M. Gravefande appelle ses élémens de Physique, *Introductio ad philosophiam newtonianam*.

Dans ce sens, la philosophie newtonienne n'est autre chose que la nouvelle philosophie, différente des philosophies cartésienne & péripatéticienne, & des anciennes philosophies corpusculaires. *Voyez* ARISTOTÉLISME, PÉRIPATÉTISME, CARTÉSIANISME, &c.

D'autres entendent par philosophie newtonienne la méthode que M. Newton observe dans sa philosophie, méthode qui consiste à déduire ses raisonnemens & ses conclusions directement des phénomènes, sans aucune hypothèse antécédente, à commencer par des principes simples, à déduire les premières lois de la nature d'un petit nombre de phénomènes choisis, & à se servir de ces lois pour expliquer les autres effets. *Voyez* LOIS DE LA NATURE au mot NATURE.

Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers [...], Paris, 1751-1772



Claude Dablon, *Relation particulière de ce qui s'est passé dans le voyage des Pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle-France dans l'année 1668*, manuscrit

Quoi! s'écria-t-elle, j'ai dans la tête tout le Système de l'Univers! Je suis sçavante! Oui, repliquai-je, vous l'êtes assés raisonnablement, et vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit dès que l'envie vous en prendra (éd. Calame, 1991: 156).

Le public sera conquis par cette leçon de méthode: on dénombre trente-trois rééditions du livre du vivant de Fontenelle.

Un algébriste chez les Sauvages

Rédigeant ses *Entretiens*, Fontenelle s'inscrit dans une tradition multiséculaire, celle du dialogue philosophique. Il reprend ce genre pour transmettre un savoir sur une question d'actualité (quelle théorie astronomique choisir?) et il l'adapte aux préceptes esthétiques de son époque (par l'emploi de ce qu'il appelle les «agrémements»). Un de ses contemporains, Louis-Antoine de Bougainville (1729-1811), s'inscrira à son tour dans une longue tradition, celle du récit de voyage. Il rencontrera des difficultés plus grandes que son prédécesseur.

On connaît surtout de Bougainville son *Voyage autour du monde par la frégate du Roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile* (1771) – et le *Supplément au voyage de Bougainville* que signera Diderot. On ne sait pas assez qu'il fut, avant cela, mathématicien: en 1754 et 1756, il publie

deux volumes d'un *Traité du calcul intégral, pour servir de suite à l'Analyse des infiniment-petits de M. le Marquis de l'Hôpital; par M. de Bougainville, le jeune*. On ne sait pas plus qu'il passa quatre ans en Nouvelle-France, juste avant la Conquête de 1760. De ce séjour, il a laissé des mémoires, un journal, des lettres. Qu'il s'agisse des Sauvages de l'Amérique septentrionale ou des Tahitiens, Bougainville fait face à la même exigence : communiquer un savoir (que l'on espère) nouveau.

Le récit de voyage, dès l'origine, a en effet été confronté à la nécessité de dire le radicalement neuf. Dans ses *Histoires* (II, 71), Hérodote eut à se demander comment représenter, aux yeux de qui n'en a jamais vu, un hippopotame. La comparaison lui parut alors la meilleure façon de procéder : l'hippopotame est « un quadrupède, à pieds fourchus comme le bœuf, camus, qui possède une crinière de cheval, montre des dents saillantes, a la queue du cheval et son hennissement ; sa taille atteint celle du bœuf de la plus grande taille » (éd. Legrand, 1936 : 114). Vingt siècles plus tard, Gabriel Sagard, reprenant Marc Lescarbot, aura lui aussi un animal étrange à faire voir :

Le Castor est un animal, à peu pres, de la grosseur d'un Mouton tondu, ou un peu moins, la couleur de son poil est chataignee, & y en a peu de bien noirs. Il a les pieds courts, ceux de devant faicts à ongles, & ceux de derriere en nageoires, comme les Oyes ; la queuë est comme escaillee, de la forme presque d'une sole, toutesfois l'escaille ne se leve point (éd. Warwick, 1998 : 305).

L'animal a changé de taille ; l'observateur a toujours la même optique. Voilà sa mission : faire découvrir par l'écriture ce qu'il a, lui, trouvé sur le terrain. Le récit de voyage a dès lors ses objets de prédilection : faune, flore, géographie, géologie, langue, mœurs et coutumes. Il a recours à la liste ou au glossaire. Des cartes et des illustrations l'accompagnent. Il est à la fois récit, inventaire, voire encyclopédie, et commentaire (Ouellet, 1993).

Qu'en est-il lorsque la nouveauté est de plus en plus rare ? Qu'en est-il, pour revenir à Bougainville, quand on arrive longtemps après les autres voyageurs ? Quels savoirs peut-on transmettre ? Deux attitudes, au moins, sont possibles. La première consiste à décrire ce qui l'a été, mais dans une perspective nouvelle ; la seconde, à partir plus loin.

Le Bougainville du Canada écrit selon la première perspective. Venant après tant de voyageurs, il n'a pas l'occasion de peindre la faune ou la flore ; cela a déjà été fait. Il se concentre plutôt sur deux aspects de la colonie où il sert. D'une part, aide de camp de Montcalm, il rend méticuleusement compte de la situation militaire au moment des affrontements qui feront passer la colonie française dans le giron britannique. D'autre part, il joue



Quel nombre est, quel, nombre

ÉLÉMENTS
DE LA
GÉOMÉTRIE
DE L'INFINI.

PREMIERE PARTIE.
SISTEME GENERAL
DE L'INFINI.

SECTION PREMIERE.

*De la Grandeur, & de ses Rapports; des Proportions,
& des Progressions.*



1. A GRANDEUR est ce qui est susceptible d'augmentation & de diminution, ou, ce qui est le même, de plus & de moins. Tels sont les Nombres, les Lignes, les Surfaces, les Solides, les Temps, &c. Il est clair qu'un Nombre peut, sans cesser d'être nombre, être plus grand ou plus petit. De même une ligne, &c.

*Ce que d'est
que la Grandeur.*

A

Fontenelle,
Éléments de la géométrie de l'infini,
Paris, 1727

ENTRETIENS
SUR

LA PLURALITE⁹
DES

MONDES.

Par M. DE FONTENELLE
de l'Academie Française.

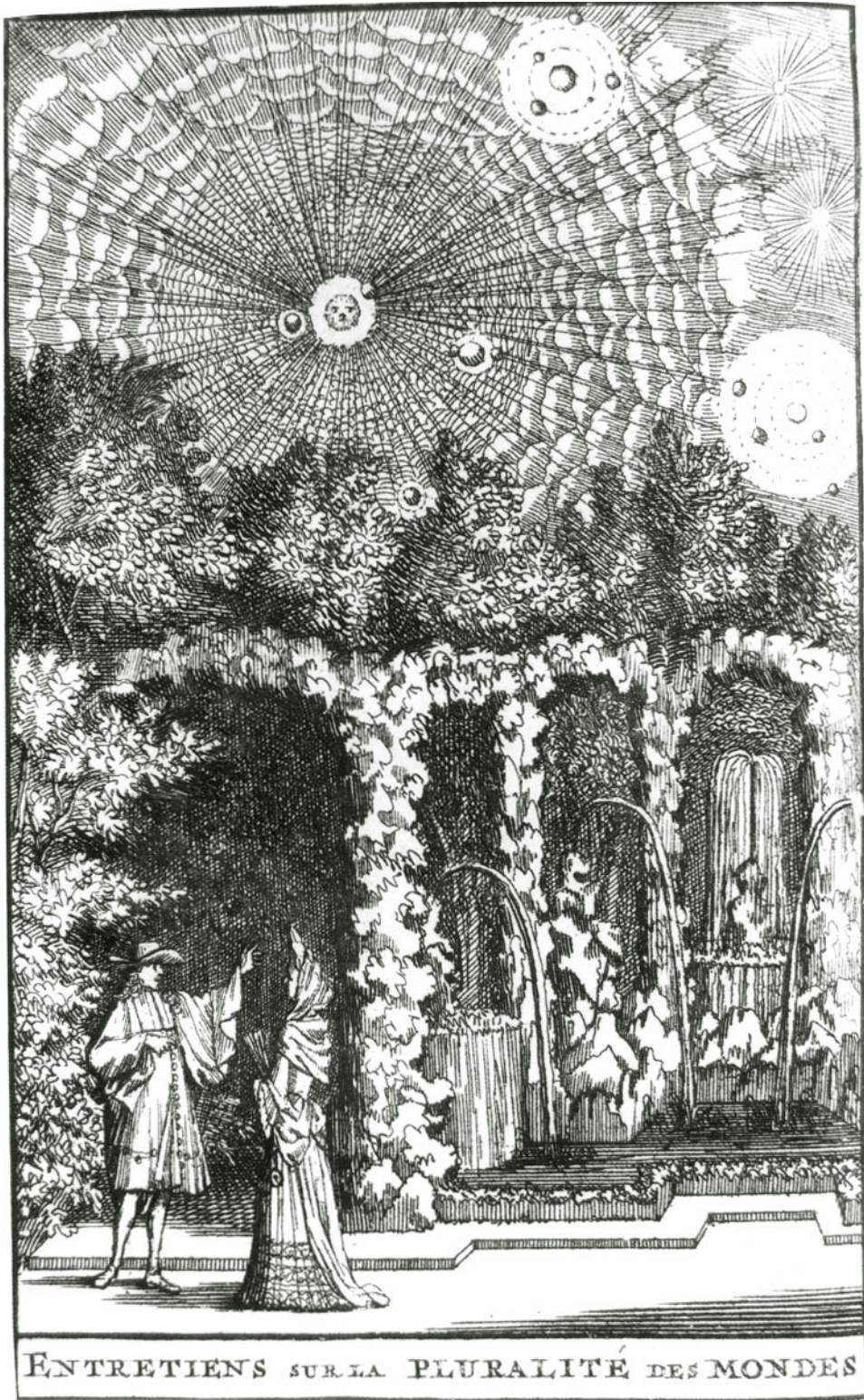
Nouvelle Edition augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire
sur le Vygen-Dam.

M, D, C C I.

Fontenelle,
Entretiens sur la pluralité des mondes,
Amsterdam, 1701, page de titre et frontispice



ENTRETIENS SUR LA PLURALITÉ DES MONDES

DANIELIS LIPSTORPII
LUBECENSIS,
SPECIMINA
PHILOSOPHIÆ
CARTESIANÆ.
QUIBUS ACCEDIT
Ejusdem Authoris
COPERNICVS REDIVIVVS.



LYGDVNI BATAVORVM,
Apud JOHANNEM & DANIELEM ELSEVIER.
c15 loc l111.

UNIVERSITÉ DE MONTREAL
COLLECTIONS SPECIALES
UNIVERSITÉ DE MONTREAL

ENTRETIENS
SUR
LA PLURALITÉ DES MONDES
PAR FONTENELLE;
PRÉCÉDÉS
DE L'ASTRONOMIE DES DAMES
PAR J. DE LALANDE.



A PARIS
CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N 17.
1820.

Fontenelle,
*Entretiens sur la pluralité des mondes [...];
précédés de L'astronomie des dames
par J. de Lalande, Paris, 1820*

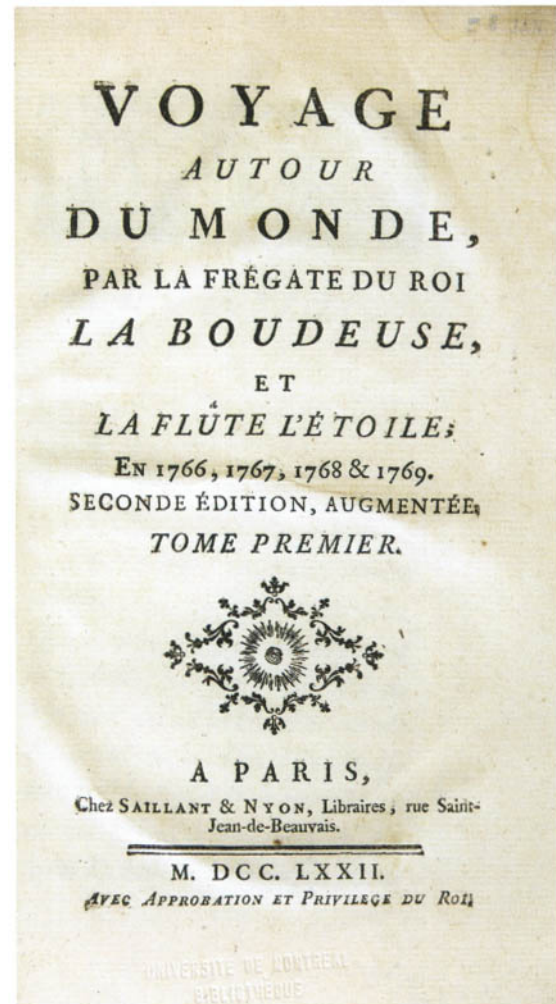
Daniel Lipstorp,
*Danielis Lipstorphii lubecensis, Specimina
philosophiæ cartesianæ, Leyde, 1653*

à l'ethnologue auprès des populations amérindiennes, de ceux qu'il appelle, avec ses contemporains, les Sauvages. Celui dont on croit abusivement qu'il fut le propagateur convaincu du mythe primitiviste a sur les autochtones de l'Amérique du Nord des propos qui n'ont rien à voir avec ce mythe :

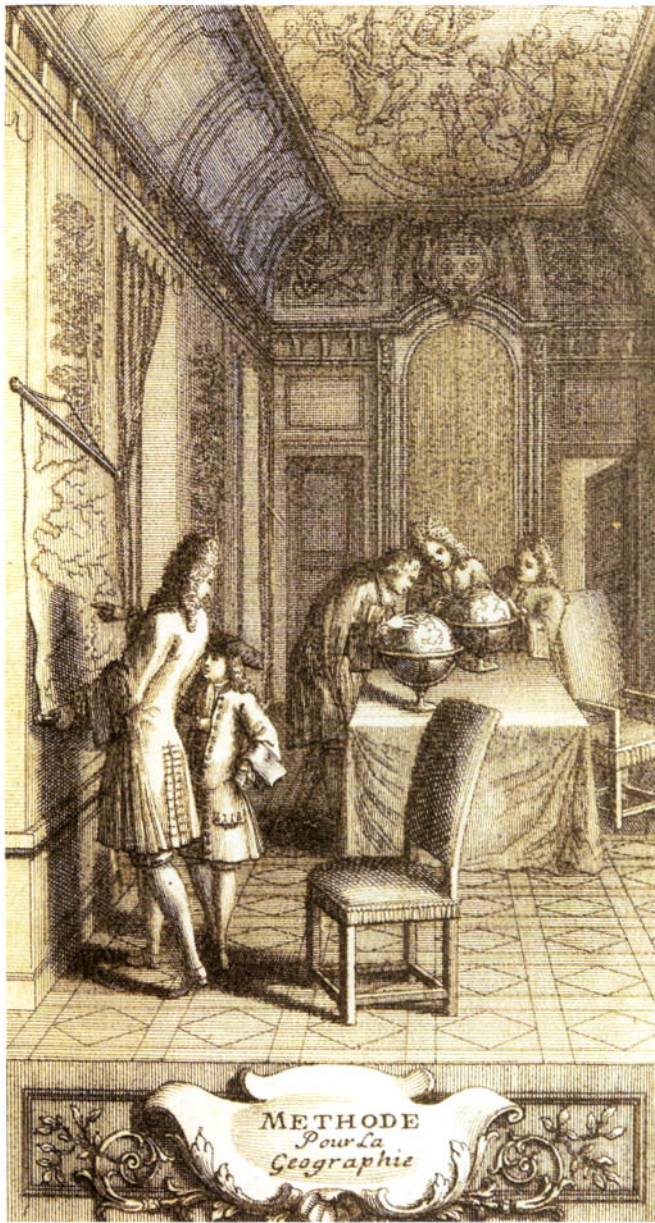
Mes yeux sont encore effarouchés des spectacles horribles qu'ils ont eus. Tout ce que la cruauté peut imaginer de plus abominable, ces monstres de sauvages nous en ont rendus les témoins. Quel pays ! Quels hommes ! Quelle guerre ! Non, ma chère maman, votre enfant n'est pas fait pour habiter cette contrée barbare (éd. Lamontagne, 1993 : 408).

Pas de Bon sauvage sur les rives du Saint-Laurent au milieu du XVIII^e siècle. (On pourrait ajouter, pas de Bon Canadien non plus : les natifs « ne sont guère plus aimables » que les Sauvages [éd. Lamontagne, 1993 : 402].) S'il se déclare « prétendant » à une place d'associé libre à l'Académie des sciences de Paris (éd. Lamontagne, 1993 : 408), ce n'est pas sur la foi de ce qu'il voit autour de lui, mais de son travail de mathématicien ; Bougainville est conscient de la précarité de sa position d'observateur.

Le second Bougainville est celui qui partira vers les mers du Sud. Pour le dire avec Diderot, c'est « un véritable Français lesté d'un bord d'un traité de calcul différentiel et intégral, et de l'autre, d'un voyage autour du globe » (éd. Chouillet, 1984 : 262). Mais ce Français



Louis-Antoine de Bougainville,
Voyage autour du monde [...], Paris, 1772



Nicolas Lenglet Dufresnoy,
Méthode pour étudier la
géographie [...], Paris, 1716,
frontispice

parti faire le tour du monde éprouve la même difficulté que le militaire exilé contre son souhait dans la colonie : il n'est pas le premier à séjourner où il séjourne. Sauf exceptions (le récit de la découverte de l'île des Lanciers et de son étrange population ou de celle de l'île de la Harpe), plutôt que de s'adresser à des soldats ou à sa famille, comme c'était le cas en Nouvelle-France, il parle dorénavant à des marins, auxquels il indique les meilleures routes à suivre, d'où ses incessantes précisions de latitude, de longitude, de topographie, de profondeur des fonds marins. Le capitaine au long cours se livre à des expériences sur de nouveaux instruments, par exemple la « cucurbite de M. Poissonnier », un alambic pour dessaler l'eau de mer (éd. Proust, 1982 : 220). À défaut d'être un découvreur au sens strict, il sera un guide dont le savoir doit être le plus sûr possible :

Depuis notre entrée dans la mer occidentale, après quelques jours de vents variables du sud-ouest au nord-ouest par l'ouest, nous eûmes promptement les vents de sud et de sud-sud-est. Je ne m'étais pas attendu à les trouver si tôt ; les vents d'ouest conduisent ordinairement jusque par les 30°, et j'avais résolu d'aller à l'île Juan Fernandès,

pour tâcher d'y faire de bonnes observations astronomiques. Je voulais ainsi établir un point de départ assuré, pour traverser cet océan immense, dont l'étendue est marquée différemment par les différents navigateurs (éd. Proust, 1982 : 211).

Il est de plus en plus difficile, pour qui rédige un récit de voyage, de livrer de nouveaux savoirs.

Un imprimeur sur les planches

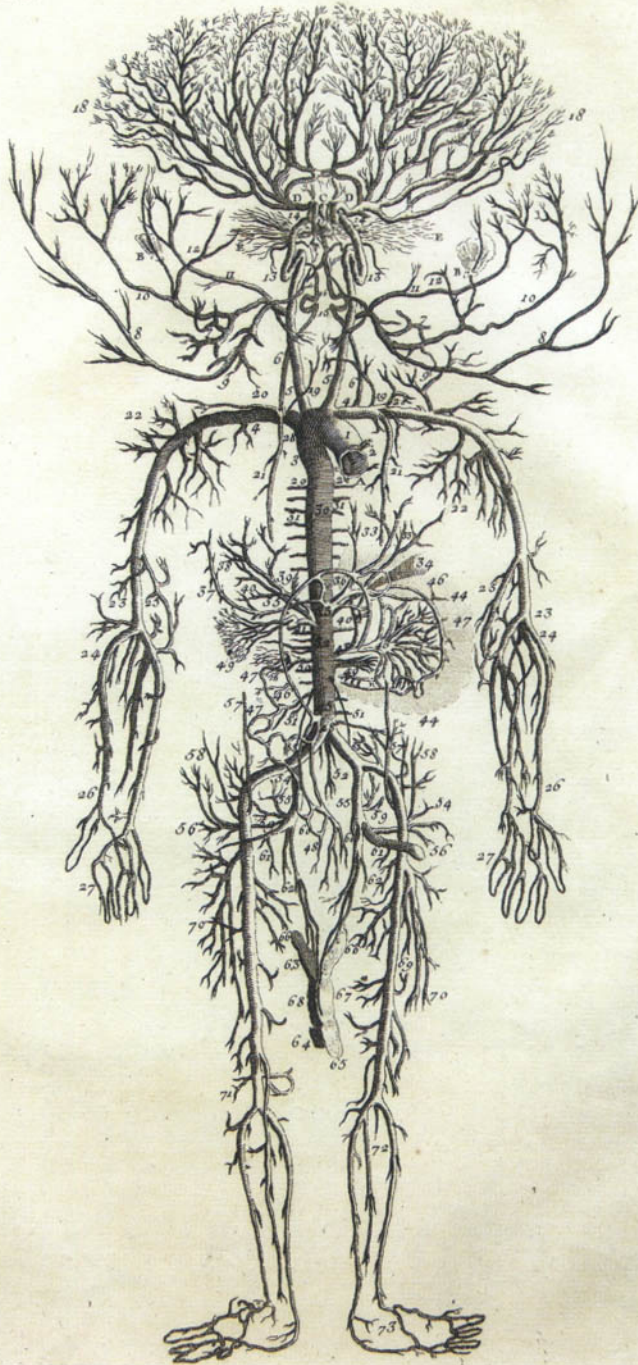
Avec le dialogue philosophique et le récit de voyage, les lecteurs avides de savoirs ne sont pas trop dépaysés : voilà des genres dont le rapport à la connaissance paraît aller de soi, du moins sous l'Ancien Régime. S'ils ne sont plus guère pratiqués à cette fin, ils ont pendant longtemps relevé de ce que l'on appelle maintenant *livre savant*. Cette catégorie n'était pas, avant une date assez récente, réservée aux spécialistes : Fontenelle était dramaturge et homme de vulgarisation, Voltaire écrivait des tragédies et traduisait les *Éléments de physique* de Newton, Diderot rédigeait *Le neveu de Rameau* et des *Éléments de physiologie*, Jean-Jacques Rousseau était romancier et botaniste, l'abbé Delille traduisait les *Géorgiques* et chantait, dans ses *Trois règnes de la nature* (1809), les mérites d'une découverte agricole de son époque, le café (« Qui manquait à Virgile, et qu'adorait Voltaire : / C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur / Sans altérer la tête épanouit le cœur », dans Allem, 1966 : 341) ; la liste s'allongerait à l'infini. Au début du XIX^e siècle, les choses changent définitivement (Gillispie, 2004). Sous l'effet de forces diverses, notamment économiques et scolaires, la spécialisation va commencer à s'imposer : on sera historien ou romancier, biologiste ou moraliste, astronome ou dramaturge, mais pas les deux à la fois, ou de moins en moins. La rupture n'est certes pas instantanée : Michelet se tient à la frontière de l'histoire-science et de l'histoire-récit ; Balzac et Émile Zola, chacun à son bout du siècle, essaient de conjoindre discours scientifique et discours romanesque. Il reste que le processus est lancé : les esprits universels, à la Jean Rostand, à la Michel Serres, à la Edgard Morin, à la Albert Jacquard ou à la Hubert Reeves, ces « hommes de sciences qui sont aussi homme de lettres » (Wesemael, 2003 : 147), sont devenus l'exception plus que la norme.

Cette autonomisation des disciplines a eu des effets variés, voire opposés. Certains ont choisi de pousser à sa limite la logique de spécialisation : un poète comme Mallarmé affirme que la poésie n'est pas un outil de connaissance du monde inférieur en qualité à la science, mais qu'elle est un outil radicalement différent, travaillant sur un autre plan qu'elle. Le roman se livre à une concurrence plus directe : Gustave Flaubert est l'auteur de

Madame Bovary (1857) et de *Bouvard et Pécuchet* (1880, inachevé), cette étrange œuvre où se mêlent géologie et agriculture, jardinage et architecture ; malgré de prestigieux précurseurs, la science-fiction, en son versant industriel, est une invention du XIX^e siècle. Réciproquement, Camille Flammarion était astronome, vulgarisateur et romancier (*Lumen*, 1873). Même le théâtre s'y est mis : ainsi que l'expose Daniel Raichvarg dans *Science et spectacle. Figures d'une rencontre* (1993), il existe une longue tradition théâtrale française mettant la science sur les planches. Les formes de cette rencontre sont multiples : tenue d'expériences dans les salons et cabinets de l'Ancien Régime, spectacularisation des conférences scientifiques, représentation foraine du savoir et mise en scène, au sens littéral, de la science sur les théâtres. Le XIX^e siècle est aussi le siècle du théâtre scientifique. Ce théâtre est joué, et publié.

Louis Guillaume Figuiier (1819-1894), qui fut professeur de médecine à Montpellier et de pharmacie à Paris, a fait œuvre, et œuvre considérable, de vulgarisateur : le catalogue informatisé de la Bibliothèque nationale de France recense au-delà de 170 titres à son nom. Pendant 38 ans, de 1856 à 1894, il a publié *L'année scientifique et industrielle, ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts [...]*. Son *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes* (1851-1857) compte quatre volumes ; ses *Vies des savants illustres [...] avec l'appréciation sommaire de leurs travaux*, cinq (1866-1870). Sa palette était large : aérostats ; alchimie et alchimistes ; animaux articulés, coquilles, insectes, mammifères, mollusques, oiseaux, poissons, reptiles et zoophytes ; art de l'éclairage ; chemins de fer métropolitains ; drainage, eau minérale et eaux de Paris (« leur passé, leur état présent et leur avenir ») ; enfant trouvé, homme primitif et races humaines ; huiles végétales, pain, plantes, sucre et vin ; papier et papier peint ; Paris port de mer ; photographie ; physiologie (« à l'usage de la jeunesse et des gens du monde ») ; téléphone ; tunnel ; vie après la mort. Il aimait s'émerveiller : *Histoire du merveilleux dans les temps modernes* (1860), *Les merveilles de l'industrie* (1873-1877, 4 vol.), *Les merveilles de la science* (1867-1891, 4 vol.). Les rapports de la vie quotidienne et de la science lui importaient, comme en témoigne son *Savant du foyer, ou Notions scientifiques sur les objets usuels de la vie* (1862). Il a aussi été le dramaturge des *Six parties du monde* (1877), de *Denis Papin ou l'invention de la vapeur* (1882), de *La forge de Saint-Clair* (1888), de *Kepler, ou l'Astrologie et l'astronomie* (1889) – et de *Gutenberg* (1886).

L'apparition de l'imprimerie a marqué nombre d'auteurs du XIX^e siècle, du Hugo de *Notre-Dame de Paris*. 1482 (livre cinquième, chapitre 2, « Ceci tuera cela », 1831) au Balzac des *Illusions*



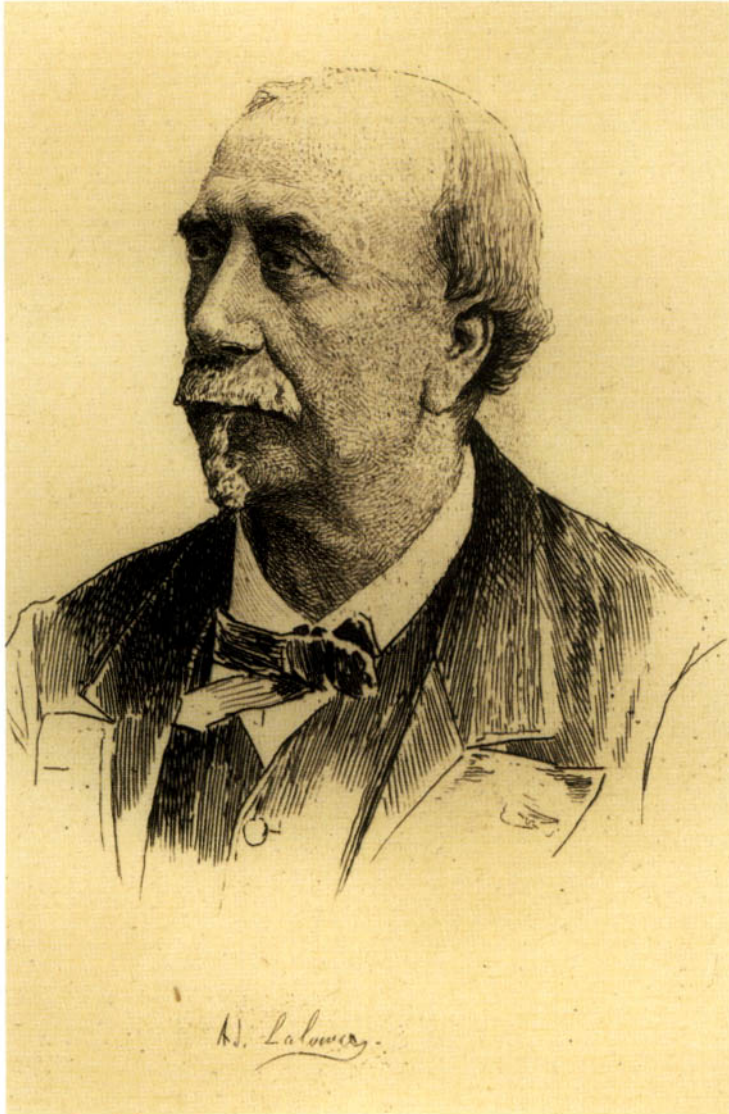
Dictionnaire universel de médecine, de chirurgie, de chymie, de botanique, d'anatomie, de pharmacie, d'histoire naturelle, etc. [...], Paris, 1746-1748

perdues (première partie, « Les deux poètes », 1837), pour ne prendre que les plus célèbres. Gutenberg, puis les développements technologiques dont il a été le (lointain) initiateur, ont séparé le monde en un avant et un après. Figuié ne pense pas différemment.

Pièce historique, en cinq actes, huit tableaux, *Gutenberg* est un drame qui entraîne ses spectateurs dans l'Europe du xv^e siècle². Les scènes d'ouverture et de clôture se déroulent sur une place de Mayence, mais vingt-cinq ans se sont écoulés de l'une à l'autre : entre-temps, Gutenberg a séjourné à Harlem, à Strasbourg, à Paris et brièvement dans un village aux environs de « Wiesbade ». Cet itinéraire est un véritable chemin de croix, et Gutenberg un martyr du progrès. Le récit de sa mise au point de l'imprimerie se résume à une série de mésaventures. L'orfèvre devenu inventeur est chassé de Mayence à la suite d'accusations de sorcellerie. Réfugié dans une « image-rie » de Harlem, il est près de connaître le double bonheur, du cœur (auprès de la naïve Martha Coster) et de l'esprit d'innovation (grâce au père de celle-ci, Laurent), mais il répond plutôt à l'appel de la patrie et il rentre auprès des siens. Il épouse l'impérieuse Annette de la Porte-de-Fer, qui devient pour lui



Technique, revue industrielle,
Montréal, 15, 3, mars 1940



Louis Guillaume Figuiet (1819-1894).
Coll. Michel Pierssens.

un véritable agent scientifique (comme on dit agent littéraire) : elle lui fournit des commanditaires et l'installe dans un couvent désaffecté, loin des regards indiscrets, mais il y est surpris par le diabolique « argentier » Fust, secondé par le traître Scheffer (*doxa* oblige, ce traître est juif), et il est spolié du fruit de ses efforts. Il poursuit Fust jusqu'à Paris, où il dénonce ses manœuvres frauduleuses : l'argentier fait passer pour des manuscrits les fruits de la presse à imprimer dont il a privé Gutenberg. Fust emporté par une miraculeuse peste, Gutenberg rentre à Mayence pour peaufiner son invention, dont il partage désormais la possession avec le fourbe Scheffer. Il perd de nouveau tout durant le siège de Mayence par le comte de Nassau : un des cruels frères Zum entre dans son imprimerie une « torche enflammée » à la main, puis « L'incendie éclate » (1886 : 101).

Mais un bienfaiteur de l'humanité ne saurait céder devant les attaques de ses nombreux ennemis : Fust, Scheffer, la foule hostile parce que superstitieuse et pleine de préjugés, des magistrats mal informés, les frères Zum (ces ex-copistes ne cessent de poursuivre Gutenberg,

car il les a privés de leur gagne-pain). Quoique son cœur soit déchiré entre Martha et Annette, il reste fidèle à son épouse, la chose étant facilitée par l'entrée de la première dans les ordres. Homme d'honneur et homme d'épée (il n'hésite pas à se défendre contre ses ennemis ni à commander une partie des troupes de Mayence), il devient presque fou après la chute de sa ville aux mains de l'ennemi et la perte de son atelier. Il erre alors dans la campagne, accompagné de son fidèle Friélo, où il cherche à gagner sa pitance avec une presse mobile : « Gutenberg, avec une longue barbe blanche et un bâton à la main, conduit par la bride un cheval, qui traîne une charrette, contenant une presse d'imprimerie, des formes et une casse d'imprimerie » (1886 : 105). Il recouvre néanmoins la raison et il obtient *in extremis* la reconnaissance qui lui revient de la bouche de l'archevêque de Mayence, Diether d'Ysembourg :

Rétabli, comme par miracle, à la tête de notre cité, je veux rendre justice au mérite de tous, et j'ai à cœur de reconnaître les services que le plus illustre des enfants de Mayence a rendus à sa patrie et à l'humanité... Gutenberg, malgré les tentatives que Fust et Scheffer ont faites pour s'approprier ta découverte, je tiens à te proclamer devant tous l'inventeur de l'imprimerie, et je t'assure, par ce décret, une pension pour le reste de tes jours (1886 : 121).

Il était moins une.

Pourquoi attester que Gutenberg a bel et bien inventé l'imprimerie ? Parce que d'autres auraient pu en réclamer la paternité. À cet égard, la pièce de Figuiier est autant une leçon de morale—le bon Gutenberg triomphe des forces liguées contre lui—qu'une leçon de technique—elle expose en quatre temps comment est apparue l'imprimerie.

Gutenberg s'inspire d'abord des graveurs :

Vous savez que depuis assez longtemps, nos artistes obtiennent des gravures, en sculptant en relief des dessins sur le bois. C'est ainsi que j'opère. Seulement, au lieu de sculpter en relief, sur le bois, les traits du dessin, je sculpte des lettres, des mots, des phrases ; et ces caractères, sculptés en relief sur le bois, forment des pages de manuscrit, que je multiplie ensuite, à volonté, en les tirant sur le papier, grâce à l'encre des graveurs, et à la vieille presse qui sert aux imagiers (1886 : 16).

Il est le premier à constater que l'utilisation des bois sculptés n'est pas optimale. Entre en scène Laurent Coster :

(*Il ouvre un tiroir du bahut, et y prend une casse d'imprimerie.*) Mon invention, la voilà ! (*Il pose la casse sur le guéridon.*) Jusqu'ici, l'existence d'un pauvre copiste était à peine suffisante pour

transcrire une bible ou un livre d'heures ; mais désormais, grâce à mes caractères mobiles, on pourra reproduire mécaniquement les manuscrits. (*Il prend quelques caractères dans la casse d'imprimerie, les regarde et s'assied près du guéridon.*) Chers caractères, enfants de mon esprit, fruits de mes veilles et de mes labeurs, idée qui a germé dans ma tête, pendant quarante années, quel bonheur j'éprouve à vous contempler!... À vous appartiendra le pouvoir d'exprimer les sentiments les plus divers et les plus opposés de l'âme humaine!... La science, l'histoire, la poésie, naîtront, tour à tour de votre arrangement multiple... En vous, l'écolier épèlera [*sic*] son rudiment, le savant consignera ses doctrines, le vieillard relira sa prière... Aux financiers, vous parlerez de chiffres ; aux femmes, de parures ; à la jeunesse, de plaisirs. Vous chanterez l'amour, après avoir célébré la gloire, et vous raconterez à l'avenir, les événements du passé... À vous reviendra l'honneur de régénérer le monde ; car vous vous nommerez l'imprimerie, c'est-à-dire la voix universelle de l'humanité!... Puisse l'hypocrisie, le mensonge, ni la calomnie, ne jamais souiller vos empreintes!... (*Il se lève et va remettre les caractères dans la casse, puis il replace la casse dans le tiroir du bahut.*) (1886 : 29)

La jonction des idées de Gutenberg et de Coster pose cependant problème :

les caractères qu'employait Laurent Coster étaient en fonte, c'est-à-dire cassants. Ils déchiraient le papier et s'écrasaient sous la presse ; tandis que ceux-ci (*Il prend des caractères et vient en scène.*) composés d'un alliage de plomb et d'antimoine, ont le degré convenable de dureté et de souplesse... L'avenir de l'imprimerie est tout entier dans cet alliage, Friélo! (1886 : 53)

La dernière étape dans l'invention de l'imprimerie sera franchie avec l'aide du perfide Scheffer, fût-il parjure et suborneur. D'une part, il sait comment améliorer la fonte des caractères :

Vous savez que les lettres métalliques dont nous nous servons, sont sculptées une à une. C'est un travail énorme et très dispendieux. Or, j'ai imaginé de graver en acier un type, qui me sert à frapper ensuite un moule à lettres. Je coule dans ce moule l'alliage destiné à former les caractères, et j'obtiens ainsi des lettres ayant toute la perfection désirable, tout en conservant le type primitif en acier (1886 : 92).

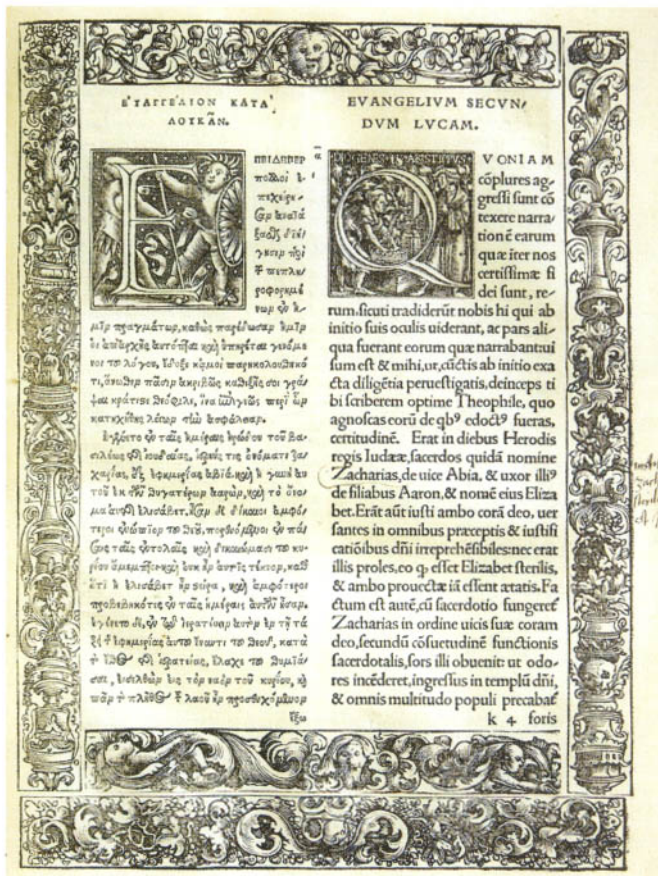
D'autre part, il a compris de quelle façon rendre les textes plus lisibles :

Gutenberg emploie, pour imprimer ses livres, les lettres gothiques des anciens manuscrits. Je veux, moi, faire usage des caractères romains, dont la netteté est précieuse, non seulement pour l'imprimeur, car elle simplifie son travail, mais aussi pour le lecteur, car elle facilite la lecture (1886 : 92-93).

À Mayence, « La Bible est achevée » (1886 : 85). Le reste des livres peut désormais être confié aux mains des imprimeurs ; l'essentiel de la technique est acquis.

Dire du théâtre de Figuiier qu'il est un théâtre à grand déploiement et un théâtre à thèse ne devrait poser de problème à aucun lecteur-spectateur. À grand déploiement : vingt personnages nommés, un cheval, « Peuple, Ouvriers, Soldats, Bourgeois, Paysans, etc. » (1886 : s.p.), un incendie (1886 : 101), plusieurs lieux. À thèse : celle-là est (au moins) quadruple. Malgré sa reconnaissance finale, le grand homme est un martyr qui doit payer sa grandeur de ses souffrances ; il y a un savant maudit, au moment où naît le poète maudit (Brissette, 2005). L'innovation est affaire collective : si Gutenberg peut être dit le père de l'imprimerie, il n'était pas seul ; son génie est dans le rapprochement et le perfectionnement de diverses découvertes. Le théâtre est un outil de vulgarisation : le spectateur doit sortir de la salle mieux informé que quand il y est entré ; dans le cas de *Gutenberg*, il aura

appris quelles ont été les phases de l'invention de l'imprimerie. Enfin, le savoir est désormais affaire de livres, qu'il s'agisse de religion, de science, d'histoire, de poésie ; c'est dans l'apostrophe de Laurent Coster à ses caractères d'imprimerie, cette ode à la transmission culturelle, qu'on peut le mieux saisir cette entrée dans un nouveau monde. *Le théâtre scientifique* (1882) et *La science au théâtre* (1889) que défendait Louis Guillaume Figuiier n'ont pas obtenu le succès qu'il espérait (Pierssens, 1996) ; ce n'est pas parce qu'il ne leur avait pas confié la mission la plus haute.



Erasmus, *Novum Testamentum* [...], Bâle, 1522

Un biologiste, un échangiste

Michel Houellebecq n'a pas peur des déclarations controversées. Dans « Sortir du xx^e siècle », il écrit :

Sur le plan scientifique et technique, le xx^e siècle peut être placé au même niveau que le xix^e siècle. Sur le plan de la littérature et de la pensée, par contre, l'effondrement est presque incroyable, surtout depuis 1945, et le bilan consternant. [...] De fait, je crois à peine exagéré d'affirmer que, sur le plan intellectuel, il ne resterait rien de la seconde moitié du siècle s'il n'y avait pas eu la littérature de science-fiction (Houellebecq, 2002 : 76).

Cet éloge de la science-fiction, et par là d'une espèce particulière de roman, rappelle ce qui a été dit ci-dessus : les noces tumultueuses de la littérature et de la science sont surtout, depuis le xix^e siècle, affaire de roman. Houellebecq joint la théorie à la pratique dans *Les particules élémentaires* (1998).

Le romancier d'*Extension du domaine de la lutte* (1994) avait consacré des passages à la sociologie, à l'économie ou à la psychanalyse, et il s'était permis une apostrophe à Claude Bernard, le maître à penser d'Émile Zola : « Ô savant inattaquable ! [...] Physiologiste inoublable je te salue, et je déclare bien haut que je ne ferai rien qui puisse si peu que ce soit abrégé la durée de ton règne » (éd. 1998 : 94). Celui des *Particules élémentaires* va plus loin. Il met en scène deux demi-frères, l'un biophysicien au Centre national de la recherche scientifique (Michel Djerzinski), le deuxième agrégé de lettres, et accessoirement échangiste (Bruno Clément). Les découvertes du premier, rigoureusement déterministe, auraient changé la face du monde, car, sur leur base, « une nouvelle espèce intelligente créée par l'homme » aurait remplacé les humains (1998 : 392) ; le second ne découvrira pas, en revanche, le bonheur sexuel si frénétiquement recherché par lui. Précision narrative importante : le récit parvient aux lecteurs d'outre-tombe, de l'année 2079.

Ce roman est-il un livre savant ? Évidemment pas : il s'agit d'une œuvre de science-fiction, au sens où l'auteur propose des théories qui n'ont été l'objet d'aucune expérimentation et qu'il en reporte la réalisation dans un futur ici proche, le xxi^e siècle. La prose scientifique y est ostentatoirement mimée :

Dès lors, il ne demeurerait plus que deux hypothèses. Soit les propriétés cachées déterminant le comportement des particules étaient non locales, c'est-à-dire que les particules pouvaient avoir l'une sur l'autre une influence instantanée à une distance arbitraire. Soit il fallait renoncer au concept de particule élémentaire possédant, en l'absence de toute observation, des propriétés

intrinsèques : on se retrouvait alors devant un vide ontologique profond – à moins d’adopter un positivisme radical, et de se contenter de développer le formalisme mathématique prédictif des observables en renonçant définitivement à l’idée de réalité sous-jacente. C’est naturellement cette dernière option qui devait rallier la majorité des chercheurs (1998 : 155).

On appréciera le « naturellement » final.

En revanche, voilà un roman dont on peut aisément dire que son objet est le savoir, sinon les savoirs. Quel est l’horizon de sens du deuxième roman de Michel Houellebecq ? Avec qui dialogue-t-il ? S’il fallait donner des noms propres, qu’ils se trouvent ou pas dans le roman, ce seraient Pierre Bourdieu, Guy Debord, Viviane Forrester, Alan Sokal, François Ricard, Michel Foucault, Jacques Lacan, Jacques Derrida, Gilles Deleuze. Auguste Comte, l’incarnation du positivisme, Aldous Huxley, Albert Einstein, Niels Bohr et Max Planck côtoient Épicure, la Bible, Pascal (contre Descartes), Kant, Rousseau, Sade, Lautréamont, Proust et Sollers. (Dans un registre différent, la brebis Dolly rôde par là.) Si l’on choisissait plutôt des disciplines, ce serait la génétique, au premier chef, mais aussi l’informatique et l’histoire, la sociologie et l’économie (comme dans *Extension du domaine de la lutte*), la pseudo-philosophie du Nouvel Âge et la philosophie la plus officielle (voir quelques-uns des noms propres énumérés ci-dessus). Le roman, pour Houellebecq, du moins dans *Les particules élémentaires*, paraît indissociable de la réflexion scientifique et de la réflexion éthique – et de la réflexion sur la « consommation libidinale » (1998 : 35).

L’on pourrait être tenté d’isoler radicalement ce genre de roman du domaine du livre savant : s’il essaie de livrer un savoir sur le monde, ce savoir serait dénigré par avance, car fictif. Ce ne serait que de la littérature, que la mise en parallèle des trajectoires inventées d’un chercheur de génie et d’un médiocre échangiste. Or l’exemple de deux romans contemporains révèle que les frontières sont plus poreuses qu’on ne veut généralement l’admettre entre discours de fiction et discours historique ou scientifique. Qu’a-t-on reproché à *The Da Vinci Code* de Dan Brown (2003), outre une psychologie sommaire des personnages, une absence de style et le rocambolesque de ses situations ? D’avoir présenté comme sûr un savoir (historico-théologique) qui ne l’était pas : parmi de nombreux autres (Cox, 2004 ; Etchegoin et Lenoir, 2004), même le curé de l’église Saint-Sulpice, à Paris, un des décors du roman, s’est senti obligé de corriger ce qu’il considérait les erreurs du roman. Que conteste-t-on dans *State of Fear* de Michael Crichton (2004) ? Le récent « techno-thriller » de l’auteur de *Jurassic Park* met en doute les affirmations des environnementalistes au sujet du réchauffement de la pla-

nète, tant dans la trame narrative, avec notes infrapaginales et tableaux à l'appui, que dans un « Message de l'auteur » et dans des appendices, dont un est intitulé « Pourquoi la science politisée est dangereuse ». « Un roman dangereux », éditorialise un quotidien montréalais (Cardinal, 2005), qui oppose à la prose de Crichton un ouvrage du géographe Jared Diamond, *Collapse: How Societies Choose to Fail or Succeed* (2004), et un du philosophe Ronald Wright, *A Short History of Progress* (2004), ouvrages réputés scientifiques et donc sérieux. Cette porosité des frontières a d'autant plus d'importance que l'instrumentalisation politicienne de la science caractérise nombre de sociétés contemporaines. Elles renvoient l'une et l'autre à la même interrogation : qui croire ? Le romancier, le savant ou le politique ?

Et maintenant ?

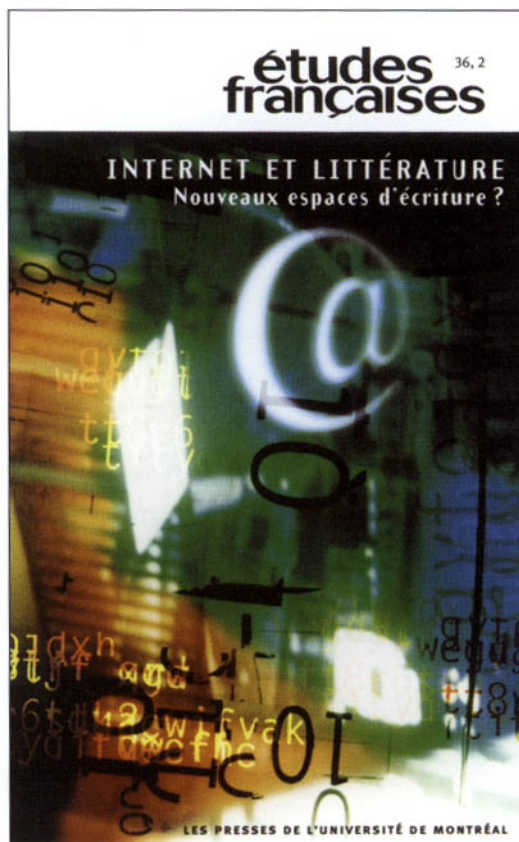
Si on laisse de côté les genres (inégalement) fictionnels qui ont partie liée, à des degrés variables, avec le savoir scientifique, pour revenir au livre savant au sens où l'entendent aujourd'hui les établissements d'enseignement supérieur, les organismes d'aide à la recherche et les maisons d'édition scientifiques, on ne peut faire autrement que de réfléchir au rôle de plus en plus grand qu'est appelé à



Louis Guillaume Figuié,
*Vies des savants illustres depuis l'Antiquité
jusqu'au dix-neuvième siècle,* Paris, 1875,
portrait de Fontenelle

jouer le numérique dans la diffusion des savoirs. Les mutations ont été telles en ce domaine, depuis trente ans à peine, que plus rien n'y sera plus jamais pareil.

On peut saisir les enjeux de cette mutation en réfléchissant à l'évolution d'un des vecteurs privilégiés de la transmission des savoirs depuis l'Ancien Régime, soit la revue savante. Michel Pierssens, dans son texte qu'on lira dans le présent ouvrage, «Revue savantes : quel avenir?», montre comment la forme traditionnelle de la revue est mise à mal par Internet. Venu des sciences dites dures, un modèle est en train de s'imposer, qui risque de rendre la revue papier obsolète, en remettant en cause les catégories constitutives de ce type de publication : périodicité, coût, autorité, etc. (Michel Pierssens souligne cependant que toutes les disciplines ne sont pas affectées de la même manière par le numérique et qu'il y a peut-être encore un avenir, mais modeste, pour la revue savante dans les humanités.) Pour sa part, Christian Vandendorpe, dont on lira ci-dessous «Avatars et renaissances du livre savant», rappelle que le livre, savant ou pas, est une formidable machine à lire dont on a mis des siècles à explorer les potentialités. Le livre numérique est un support nouveau et ses qualités n'ont pas toutes été exploitées. La technologie aidant, on peut s'attendre à voir apparaître relativement rapidement de nouveaux supports de lecture dont on entrevoit mal la nature. Le livre n'est certes pas mort, mais il est clair que les lecteurs de demain devront composer avec des supports multiples, chacun ayant ses avantages et ses désavantages. Un des premiers secteurs du monde éditorial où cette cohabitation se fera sentir est le livre savant, cela pour diverses raisons : économiques (il est de plus en plus évident que le marché de la publication scientifique est en crise), technologiques (l'utilisa-



Dossier «Internet et littérature»,
Études françaises, 36, 2, 2000

tion d'images, fixes ou mobiles, est plus facile dans le numérique qu'ailleurs), scientifiques (l'économie du savoir, du moins de certains savoirs, est fondée sur une course à la publication effrénée) et sociologiques (les scientifiques sont de grands consommateurs de numérique, comme le seront leurs successeurs, dont il ne faudrait pas oublier qu'ils sont dorénavant tous nés *après* l'apparition de la puce électronique).

Il n'y a pas que la revue savante et le support du livre qui sont en cours de mutation. On pourrait dire la même chose de la nature de quelques types de livre savant, notamment des Actes de colloque et des thèses de doctorat transformées en livre. Les Actes de colloque sont, pour plusieurs éditeurs scientifiques, un véritable cauchemar. Pourquoi ? Il ne s'agit pas de mettre en cause l'intérêt des colloques dont on souhaite publier les Actes ; c'est dans la nature du monde scientifique de faire se rencontrer et dialoguer, autour d'une question, des spécialistes. Le problème est en fait triple. L'Université est une machine à produire des colloques : il y a surproduction de colloques et de volumes qu'on voudrait en tirer. Vient ensuite leur faible rendement commercial : les volumes d'Actes de colloques se vendent rarement bien, pour le dire d'un euphémisme. Se pose en dernier lieu le problème de leur unité : rares sont les volumes collectifs qui sont vraiment des livres, et non des recueils plus ou moins disparates de contributions d'inégale valeur. En ce domaine, le numérique paraît la voix de l'avenir (Minon, 2002 : 8 ; Barluet, 2004 : 147-148), au même titre qu'il est l'avenir de la revue savante ou des prépublications³. Moins coûteux, plus rapides à éditer, susceptibles de rejoindre plus efficacement leur vrai public, les Actes numériques sont appelés à se développer, voire à occuper l'essentiel de ce champ de publication⁴.

Beaucoup de livres savants sont issus d'une thèse de doctorat. Si cela n'est pas vrai de toutes les disciplines, il reste que, dans les disciplines où le livre est déterminant, la publication d'une thèse peut faire la différence entre l'obtention d'un poste universitaire et sa non-obtention. Or les conditions économiques ne sont pas meilleures pour ce type de livre que pour les autres formes de publication scientifique. Une façon de répondre à cette difficulté serait de financer en priorité la transformation des thèses en livres ; Peter Monaghan évoque cette façon de procéder (2004). Une deuxième est la mise en ligne directe des thèses, sans passer par leur transformation en livres ; cela se fait déjà, avec pour conséquence un risque de nivellement (si n'importe quelle thèse peut être mise en ligne, toutes ne peuvent pas devenir des livres, mais on aura peut-être l'impression que si). Une autre solution consisterait à éditer ce genre d'ouvrages directement sur le Web : c'est ce que proposait Robert Darnton dans

un article beaucoup, et mal, commenté, «The New Age of the Book» (1999). L'historien américain, qui a siégé au Comité éditorial de Princeton University Press de 1978 à 1982 (Darnton, 1990), vantait les potentialités de l'édition numérique pour les monographies savantes, dans le même temps qu'il démontrait combien le codex restait le modèle dominant du livre. L'auteur d'une publication scientifique pourrait, dans pareil type d'édition, multiplier les types de documents, le numérique ne distinguant pas une image d'un fichier sonore, un texte d'une carte interactive. Il ne serait plus tenu à une sélection draconienne dans ses sources primaires ; il pourrait citer autant qu'il le veut, la seule limite étant non pas le nombre de pages d'un livre, mais l'espace disque (et la patience du lecteur). Les coûts de mise à la disposition du lecteur de ce genre de texte seraient moindres que ceux de l'impression, de la distribution et de la mise en marché d'un livre traditionnel. (Il importe de dire que les coûts d'édition – au sens de mise en forme d'un manuscrit – ne seraient pas moindres.) On a beaucoup reproché à Robert Darnton de proposer un modèle irréaliste. Le reproche est mauvais : Darnton a pratiqué ce qu'il prêchait, bien qu'à la seule échelle d'un article, dans «Presidential Address : An Early Information Society : News and Media in Eighteenth-Century Paris» (2000). Que le reproche soit mauvais ne revient pas à dire que le modèle dont rêvait Robert Darnton n'est pas utopique. D'autres reproches pourraient lui être adressés. Quelle est la viabilité économique de semblable entreprise ? Comment lire une monographie électronique organisée en «couches pyramidales» (Darnton, 1999 : 183) ? Quelle permanence un tel «objet» aurait-il ? Si un historien aussi prestigieux que Darnton peut se permettre de se livrer à cette forme d'expérimentation éditoriale, est-ce vrai de chercheurs en début de carrière ? (C'est loin d'être sûr, comme Darnton le notait lui-même, qui appelait les «vétérans» à appuyer les «débutants».) Cela étant, on voit que le modèle actuel du livre scientifique n'est pas immuable. Dans le même ordre d'idées, des livres scientifiques électroniques sont désormais offerts dans le Web, sous divers formats : HTML, Microsoft Reader, Open eBook⁵. «Inventer le livre électronique», écrivait Darnton (1999 : 182) ; c'est en train de se dérouler, et la transformation des modes de la communication savante sera globale.

Le numérique oblige à réfléchir au statut contemporain du livre savant et à son avenir. On s'est peut-être moins avisé du fait qu'il est l'occasion de jeter un regard neuf sur le passé de ce type de publication. L'exemple de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert est révélateur à cet égard.

Le projet des concepteurs de l'*Encyclopédie* dépassait largement le monde scientifique, mais, à cause de cela, il ne pouvait pas ne pas l'englober. Dans leur «Prospectus» de 1750,

dans le « Discours préliminaire » de 1751 et dans l'article « Encyclopédie », ils affirmaient, ensemble ou séparément, que leur encyclopédie devait « tenir lieu de bibliothèque dans tous les genres à un homme du monde ; et dans tous les genres, excepté le sien, à un savant de profession » (éd. Pons, 1986 : 182). Livre de tous les livres, l'*Encyclopédie* devait être le livre de tous les savoirs. Mais *des* savoirs, accumulés dans le seul (dés)ordre alphabétique, ne font pas *un* savoir : l'*Encyclopédie* défendait un enchaînement des savoirs entre eux, cela d'au moins trois façons. Un frontispice liait allégoriquement les disciplines les unes aux autres. Un arbre des connaissances, adapté de celui du chancelier Bacon, rattachait chacun des savoirs à une des trois facultés de l'entendement humain, la raison (philosophie), la mémoire (histoire) et l'imagination (poésie) : cet arbre était reproduit à la fin du « Discours préliminaire » et il était utilisé dans la nomenclature, à la suite du mot que définissait un article (l'article « Cordeliers » devait être rapporté à la catégorie « *Hist. ecclésiast.* » de l'arbre encyclopédique). Des renvois permettaient de circuler d'un article à l'autre (l'article « Cordeliers » renvoyait à « Capuchon »).

Ce prétendu « système » de renvois a fait couler beaucoup d'encre. Non seulement il aurait rendu moins disparate le contenu de l'*Encyclopédie*, en offrant des liaisons, parfois inattendues, entre les savoirs, mais il aurait aussi servi à déjouer la censure (l'article « Cordeliers » était orthodoxe en matière religieuse ; l'article « Capuchon », beaucoup moins). L'*Encyclopédie* aurait été par là un livre savant et un livre critique. Que vient faire le numérique dans tout cela ? Il offre des possibilités de lecture inconnues à ce jour. Les lecteurs modernes disposent en effet de versions numériques de l'*Encyclopédie*, tant dans Internet que sur cédérom/dévidérom. Chacune offre des parcours de lecture peu accessibles auparavant. On peut les suivre pour saisir la connaissance que l'on pouvait avoir, au milieu du XVIII^e siècle, de telle ou telle question : pareille consultation était évidemment envisageable pour les contemporains, mais au prix d'une difficulté considérable, puisqu'il leur fallait manier 28 tomes, 17 de textes et 11 de planches, publiés sur une période de 21 ans ; le numérique simplifie les choses. Il est toutefois une autre façon d'utiliser le numérique : en automatisant le traitement du contenu de l'*Encyclopédie*, plus spécifiquement des renvois, on peut mesurer l'ampleur du « système » des renvois et sa cohérence, pour ensuite mieux comprendre sa portée réputée critique.

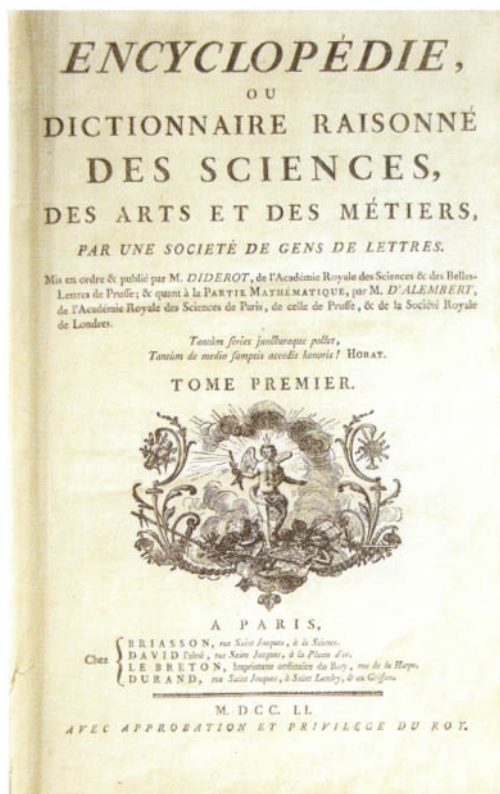
Le numérique est là et il force auteurs, éditeurs, diffuseurs et lecteurs à réfléchir au présent et au futur du livre savant ; il est aussi un outil d'interrogation des livres savants du passé (Melançon, 2002 et 2004).

De Fontenelle à Houellebecq et de Bougainville à Figuiet, voire de Gutenberg à Internet, le parcours qu'on vient de lire est nécessairement incomplet. Une réflexion plus approfondie sur le livre savant, sur sa définition et sur son évolution, exigerait plusieurs développements, qu'il serait irréaliste de vouloir enfermer en quelques pages.

Il faudrait, pour la bien mener, faire une large place aux ouvrages scolaires et aux ouvrages techniques, ces applications de la science à des cadres particuliers, scolaires ou professionnels. Si le domaine de la croyance peut désormais paraître (relativement) indépendant de celui de la raison scientifique, cela n'a pas toujours été le cas : une histoire du livre savant devrait s'attacher à celle de la théologie, toutes obédiences confondues. Les enquêtes sur l'apparition et l'évolution de la vulgarisation devraient y être mises à contribution (Raichvarg et Jean, 2003). Il ne faudrait pas oublier dictionnaires et encyclopédies (Rey, 1982 ; Meschonnic, 1991), si populaires tant auprès du public que des éditeurs (Barluet, 2004 : 98). Des genres littéraires plus ou moins mineurs, de la poésie scientifique à l'utopie, devraient être pris en considération. La mémoire du livre savant est indissociable du développement des bibliothèques (Baratin et Jacob, 1996). Ainsi que l'écrit ci-dessous Yvan Lamonde, dans « Trames et caractères de la culture de l'imprimé au Québec et au Canada aux XVIII^e et XIX^e siècles », l'histoire de l'imprimé dépend de celle, concrète, de l'imprimerie ; ce qu'il démontre à partir de la situation canadienne est également vrai de la situation française (Martin et Chartier, 1983-1986). Ce type de recherche, sous la bannière de l'histoire du livre, s'intéresse aussi bien à la naissance de l'éditeur (Durand et Glinnoer, 2005) qu'au fonctionnement d'une chose d'apparence aussi banale que la page (Stoicheff et Taylor, 2004). Qui dit savoir dit érudition et curiosité, et le rapport contrasté qu'on a eu à celles-ci au fil des siècles (Grafton, 1993 et 1998 ; Jacques-Chaquin et Houdard, 1998), que l'on soit, ou pas, citoyen de la République des lettres (Bots et Waquet, 1997). Lit-on un livre savant comme on lit un ouvrage religieux ou une œuvre de fiction ? Poser la question, c'est y répondre, et percevoir la nécessité d'aller consulter les historiens de la lecture (Cavallo et Chartier, 2001). L'interprétation de certaines pratiques, par exemple les spectacles de théâtre scientifique, est difficile parce qu'elles sont éphémères. On pourrait dire la même chose d'activités comme la correspondance : les lettres ont

joué pendant fort longtemps un rôle capital dans la diffusion des savoirs, mais elles n'ont pas toujours accédé à la pérennité que confère l'imprimé (Bernès, 1998 ; Lux et Cook, 1998). Cette liste des pistes à suivre est loin d'être close.

Que peut-on conclure, néanmoins, de ce tour d'horizon, certes trop cursif, des formes, historiquement déterminées, du livre savant et des relations du livre et des savoirs ? Au moins deux choses. Que le livre savant, tel qu'il se donne à lire aujourd'hui, ne peut se définir que par sa mise en rapport avec l'ensemble des discours, même les plus fictifs, tenus sur le savoir : il n'est pas que le fruit de la réflexion d'un auteur ; il se trouve à un carrefour de discours individuels et collectifs ; il est pris dans une nasse de discours aux frontières poreuses. Que la difficulté de cette mise en rapport est le signe de la richesse du livre savant, et de la nécessité de le célébrer : ce mal-aimé est partout autour de nous, sans jamais obtenir l'attention qu'il mérite. Le présent ouvrage, dans la mesure de ses moyens, est une contribution à cette célébration.



Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers [...], Paris, 1751-1772

p. 40-42

Pietro da Cortona,

Tabulæ anatomicæ a celeberrimo

pictore Petro Berrettino [...], Rome, 1741

T A B U L Æ A N A T O M I C Æ

A CELEBERRIMO PICTORE
PETRO BERRETTINO CORTONENSI

Delineatæ, & egregiè æri incisæ

NUNC PRIMUM PRODEUNT,

E T

A CAJETANO PETRIOLI ROMANO

Doctore, REGIS SARDINIÆ Chirurgo, publico Anatomico,
& inter Arcades ERASISTRATO COO

Notis illustratæ.



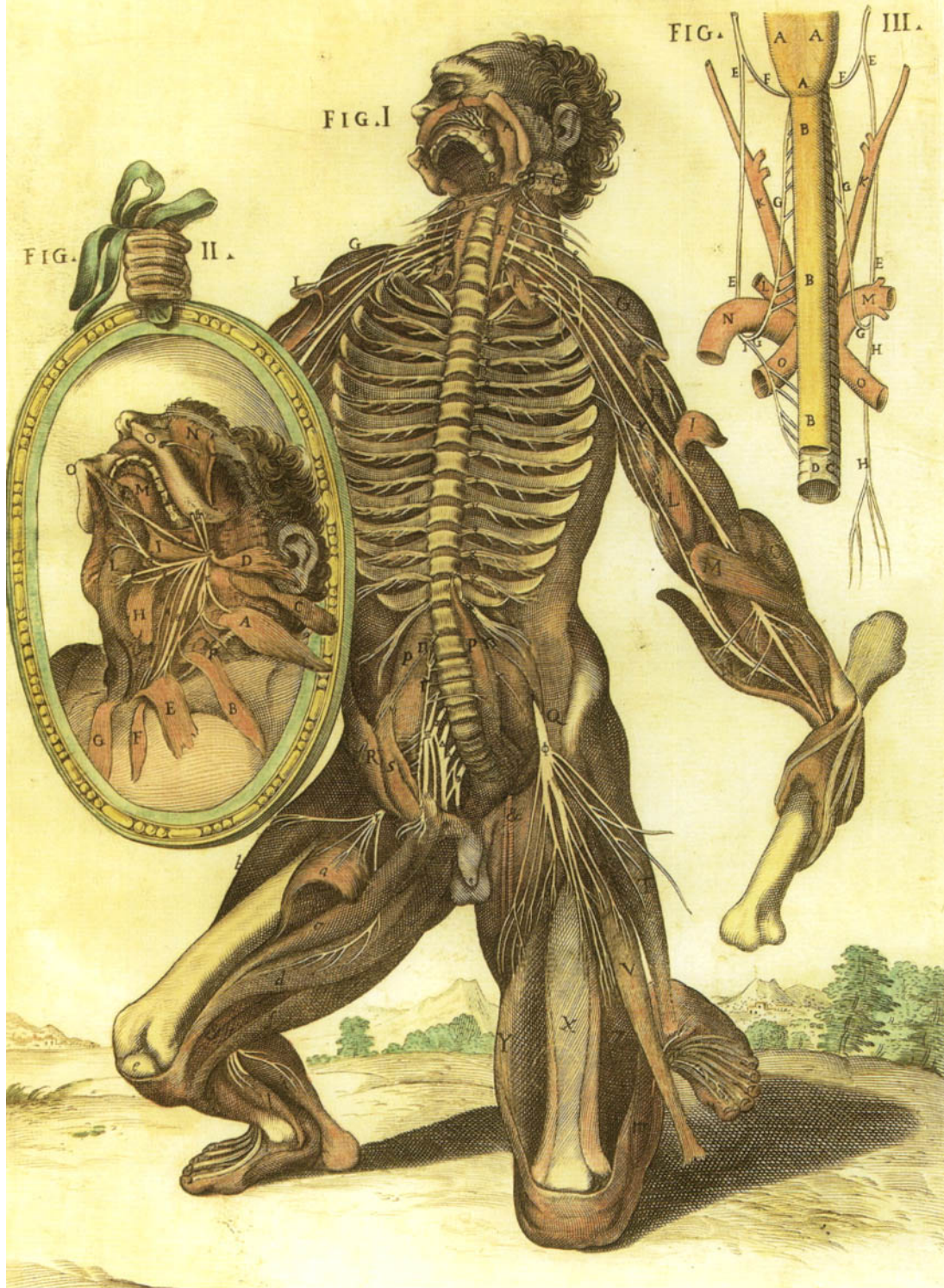
Impensis Fausti Amidei Bibliopolæ in via Curfus.

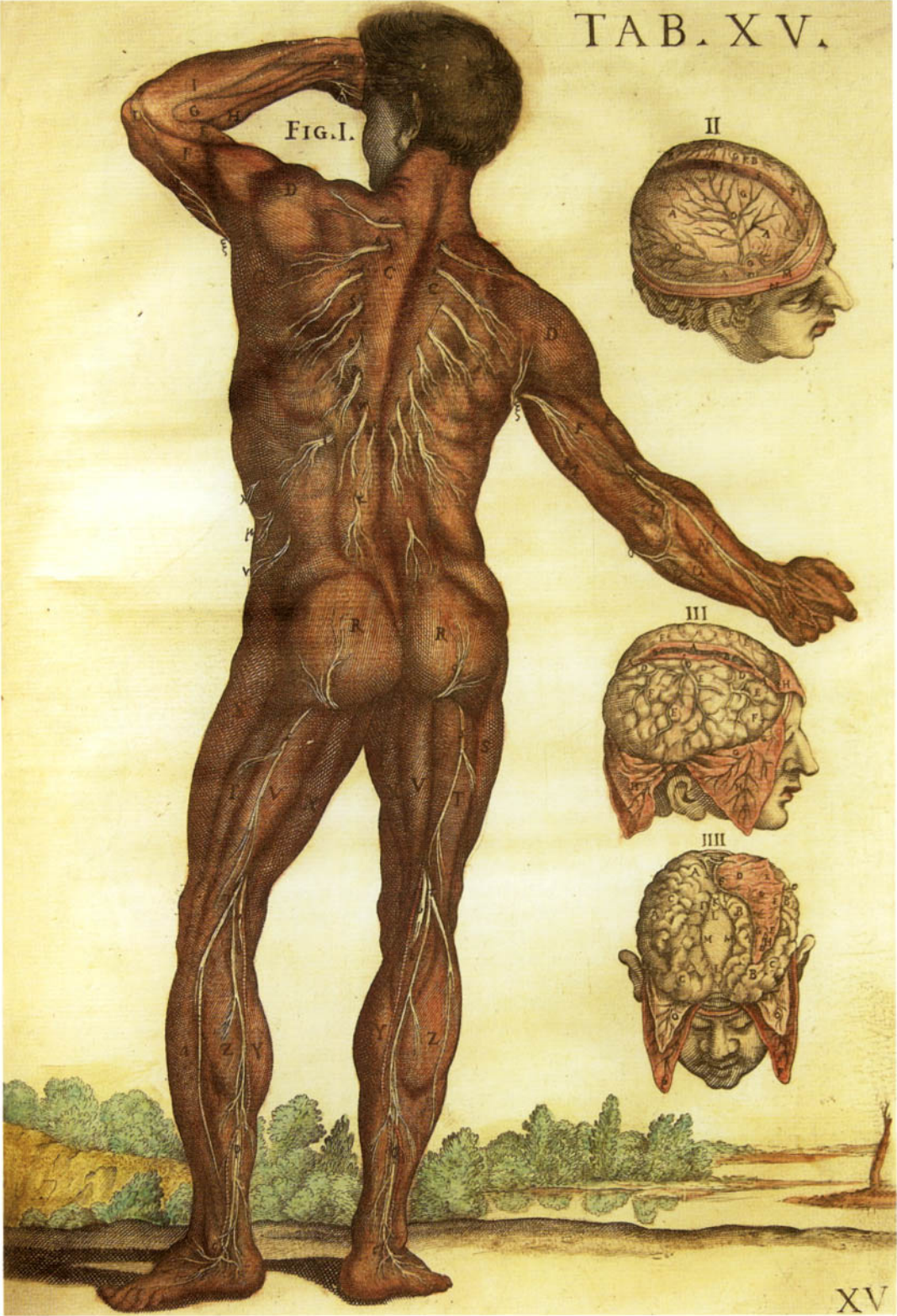
R O M Æ, M D C C X L I,

Ex Typographia Antonii de Rubeis apud Pantheon in via Seminarii Romani.

SUPERIORUM PERMISSU.

TAB. XII.





Avatars et renaissances du livre savant

CHRISTIAN VANDENDORPE

Université d'Ottawa

EN AUTORISANT, au moins partiellement, la migration de la mémoire sur des supports externes, l'écriture a permis à l'esprit humain de progresser dans sa quête du savoir à un point qu'il n'aurait jamais été possible d'atteindre dans une culture orale. Grâce à l'écriture, la pensée a pu prendre son essor en s'appuyant sur des traces visibles et le savoir personnel est devenu aisément communicable et cumulatif. Plusieurs révolutions se sont succédé au cours de la fascinante histoire du livre et de la lecture. Celles-ci sont étudiées avec une attention nouvelle depuis que notre civilisation a pris conscience que le livre était un média et qu'il était en train de connaître une transformation majeure.

La révolution du codex

Les premiers textes d'une certaine longueur ont été écrits sur des tablettes d'argile, à Sumer, voilà plus de cinq mille ans. Ce support était assurément bon marché et facile à produire, mais il n'était pas particulièrement compact, ce qui posait des problèmes d'entreposage et de transport. On comprend qu'il n'ait pas essaimé dans d'autres cultures. Il en est allé tout autrement du rouleau de papyrus, inventé sur les bords du Nil et dont l'histoire durera plus de trois mille ans : ce type de support répondait beaucoup mieux que la tablette d'argile aux besoins du livre savant, qui doit pouvoir être facilement conservé et communicable. Ce sont ces rouleaux qui seront à la base de la grande bibliothèque d'Alexandrie, créée vers 300 avant notre ère. Les estimations varient quant au nombre de manuscrits de cette bibliothèque, mais, selon un historien du 11^e siècle, elle en aurait contenu plus de 700 000¹.

Vers le deuxième siècle de notre ère, on voit se répandre à Rome un nouveau support d'écriture : le codex, qui est un cahier fait d'un assemblage de feuillets reliés, ancêtre de notre livre actuel. Ce nouveau format ne remplacera pas immédiatement le rouleau, qui avait pour lui la supériorité que confère la tradition et qui survivra pendant plus de deux siècles. Ce remplacement était toutefois inéluctable et il se généralisera en raison de la supériorité intrinsèque du nouveau support, plus compact et plus portable. Plus maniable, surtout, le codex se prête nettement mieux à l'activité de lecture que le papyrus. En effet, on n'a pas besoin de tenir le livre à deux mains pour lire, comme on devait le faire avec le rouleau ; pas besoin non plus de s'aider parfois du menton pour dérouler ou réenrouler rapidement le volumen, comme certains témoignages de l'époque nous l'apprennent.

Ce passage du rouleau de papyrus au codex mérite réflexion, parce qu'il impliquait un bouleversement radical dans la façon de produire des livres, de les conserver et de les lire. Ce changement a été massif : le rouleau ne s'est maintenu que pour certaines activités très précises et dont la nature même était ancrée dans la tradition, comme pour les livres saints du rituel juif, par exemple. Enfin, ce changement a été irréversible : on ne connaît pas de société qui soit retournée au rouleau après avoir connu le codex.

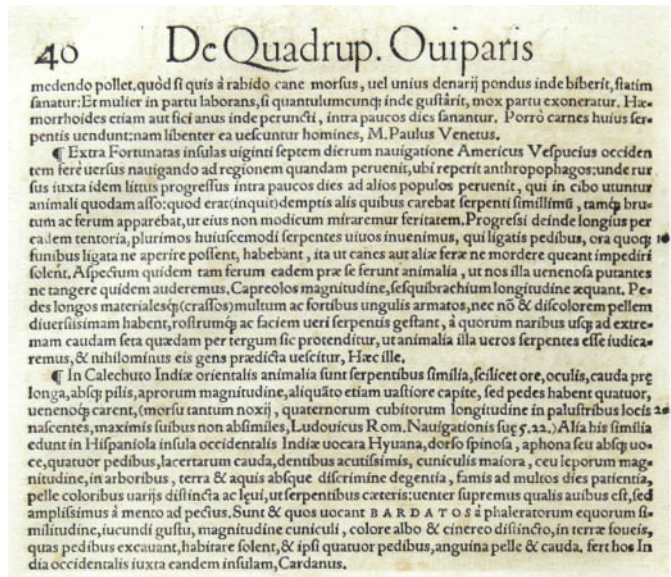
Tabularité du texte

Avec le format codex, on voit s'implanter dans le texte divers repères logiques qui se spécialiseront et prendront de plus en plus d'importance au cours des siècles. Dès le VIII^e siècle, la séparation entre les mots, qui facilite leur saisie en tant qu'entités sémantiques, commence à remplacer la *scriptura continua*, qui était de règle chez les Romains, et qui le restera d'ailleurs à Byzance jusqu'au milieu du XVI^e siècle (Saenger, 1997 : 13). La ponctuation, qui aide à la compréhension de la phrase, se diversifie progressivement. Les paragraphes commencent à être séparés par des pieds-de-mouche. Tables des matières et index apparaissent dans les livres savants dès le XII^e siècle. En bref, ainsi que l'ont montré notamment les travaux de Martin (2004), Chartier (1996) et Saenger (1997), le texte, de purement linéaire qu'il était, s'organise progressivement en sections hiérarchisées et visiblement détachées les unes des autres. Je propose de désigner cet ensemble de caractéristiques par le concept de *tabularité* : au lieu de renvoyer à la continuité du langage oral, le texte tabulaire est appréhendé à la façon d'un tableau, l'œil utilisant les divers repères déposés sur la page pour produire de nouvelles unités de sens et mieux gérer son activité de lecture (Vandendorpe, 1999).

Ces diverses innovations apportées à la mise en page auront des effets importants sur le mode de lecture. Alors que, dans l'empire romain, celle-ci était le plus souvent effectuée à haute voix par un esclave spécialisé, les nouveaux procédés de mise en forme du texte vont encourager un mode de lecture silencieuse qui, « d'abord restreinte aux *scriptoria* monastiques entre les VII^e et XI^e siècles, gagnerait le monde des écoles et des universités au XII^e, puis les aristocraties laïques deux siècles plus tard » (Chartier, 1996 : 29-

30). L'habitude de la lecture silencieuse favorisera à son tour une plus grande individualisation, et ce mouvement s'accéléra avec l'apparition de l'imprimerie.

La dimension tabulaire des textes s'accroîtra au cours des XVI^e et XVII^e siècles. La mise en page devient plus aérée. Des alinéas pour séparer les paragraphes apparaissent pour la première fois dans une édition du *Gargantua* datant de 1537 (Châtelain et Pinon, 2000 : 238), mais leur emploi ne se généralisera qu'un siècle plus tard, avec *Le discours de la méthode*. Le titre courant et les sous-titres permettent au lecteur de situer à tout moment l'endroit où il est rendu. Plus le texte s'organise selon des critères logiques et tabulaires, plus il rompt ses attaches avec la voix. Ce phénomène a des conséquences sur la structure même du texte et la façon de rédiger. C'est ainsi que la prose va bannir explicitement toute trace de versification, même involontaire, et rompre avec les longues périodes cadencées héritées de l'éloquence latine. En 1666, la Royal Society de Londres prescrit à ses auteurs d'éviter les fleurs de rhétorique dans les articles destinés à sa revue *Philosophical Transactions*, créée l'année précédente (Olson, 1977). Un tel mouvement de rétroaction entre le média et le contenu nous est devenu familier depuis les analyses des conventions littéraires du Moyen Âge, dont Marshall McLuhan a montré qu'elles étaient « imposées par les impératifs du manuscrit » (1967 : 130).



Conrad Gesner,

Conradi Gesneri medici Tigurini

Historiae Animalium [...], Tiguri, 1551

Enfin, la standardisation de l'orthographe, en stabilisant l'image des mots, contribuera de façon significative à faire de la lecture une activité visuelle et automatisée.

Ces avancées entraîneront une explosion de la lecture publique dans l'Europe du XVIII^e siècle. Les préceptes traditionnels recommandaient de lire les textes en profondeur, de façon à se les approprier intimement par un travail de *ruminatio* : c'était la lecture intensive, qui ne différait guère de la mémorisation et qui s'est perpétuée dans la lecture du bréviaire imposée au clergé. Avec la prolifération des imprimés, on voit se légitimer une nouvelle forme de lecture, dite extensive, grâce à laquelle un esprit curieux peut parcourir des masses considérables de textes sans se soucier de les maîtriser dans le détail. Une production comme l'*Encyclopédie* répond à ce nouvel état d'esprit. Le livre est mis au service du lecteur, qu'il doit aider à trouver des réponses à ses questions.

Avec l'expansion rapide de la presse quotidienne au XIX^e siècle, la lecture extensive tend à devenir la norme. Ce phénomène s'accroît encore avec le magazine, qui émergera comme le support de lecture le plus populaire du XX^e siècle grâce à ses nombreuses illustrations et à sa mise en page en mosaïque. Ce type d'organisation du texte tend maintenant à imposer son modèle à la vulgarisation scientifique et aux autres secteurs de l'édition, ainsi que le donne à voir la collection « Découvertes » de Gallimard. C'est aussi celui qui s'est le plus facilement implanté sur le Web. Le modèle tabulaire a si bien triomphé que, depuis quelques dizaines d'années, même l'École a du mal à maintenir le modèle intensif de lecture, qui survit principalement grâce au genre romanesque.

Signalons en passant que ce dernier n'est cependant pas resté insensible à l'intérêt croissant du public pour des récits qui ne soient pas inféodés au linéaire et qui soient susceptibles d'échapper à ce que ce modèle comporte de rigide et d'artificiel. Ainsi a-t-on vu se multiplier, depuis les années 1960, des tentatives visant à raconter autrement, en donnant au lecteur une possibilité de jeu dans les éléments de la combinatoire narrative. Citons notamment *Mobile*, de Michel Butor, et *Pale Fire*, de Vladimir Nabokov, parus tous deux en 1962 ; *Rayuela*, de Julio Cortazar (1968) ; *La vie mode d'emploi*, de George Perec (1978) ; *Le château des destins croisés*, d'Italo Calvino (1976). La dissolution du continu narratif traditionnel prendra une forme encore plus radicale dans le roman dictionnaire de Milorad Pavic, *Dictionnaire Khazar* (1988). Une autre voie de dissolution du narratif est celle qu'ont suivie les auteurs anglais Steve Jackson et Ian Livingstone, créateurs de la série « Un livre dont vous êtes le héros » (*Fighting Fantasy*), dont le premier volume est paru en 1982 (*Le sorcier de la Montagne de feu*). Dans ces ouvrages, le lecteur ne suit plus un cheminement linéaire, mais fait des choix entre

les multiples bifurcations auxquelles peut se prêter un fragment narratif.

Transformé par la technologie de l'hypertexte, ce modèle de récit à embranchements a inspiré divers créateurs, le plus connu étant Michael Joyce, dont le récit sur cédérom *Afternoon* (1987) contient 539 «fragments» et 950 hyperliens. Pourtant, ce récit hypertextuel, en dépit de la curiosité qu'il a suscitée et des prédictions de ceux qui y voyaient l'avenir du roman (Coover, 1992), est resté un exercice d'école—précisément celle de son éditeur-distributeur Eastgate Systems—et ne s'est pas véritablement imposé comme la forme romanesque de l'avenir (Archibald, 2002).

Même si la lecture sur écran ne s'accommode guère du fil continu du texte, il ne suffit pas, en effet, pour créer une expérience de lecture satisfaisante, de découper une histoire en fragments reliés par des hyperliens sur lesquels le lecteur clique au hasard de ses intuitions. Un récit doit présenter une configuration perceptible afin de susciter et de maintenir une activité de lecture signifiante. Or l'hypertexte narratif est toujours guetté par l'ennui d'une navigation sans but et vite épuisée. Pour éviter cet écueil, l'hypertexte narratif va volontiers jouer sur la séduction des images ou même, comme l'ont fait Jackson et Livingstone, se réincarner dans le jeu vidéo, un domaine dont la croissance spectaculaire ne semble pas devoir ralentir.

Si le roman n'est pas soluble dans l'hypertexte (Vandendorpe, 2002), il en va tout autrement du texte informatif. On a évoqué plus haut la facilité avec laquelle journaux et magazines ont migré sur Internet. Pour les données scientifiques, un modèle en pleine



Rondelet,

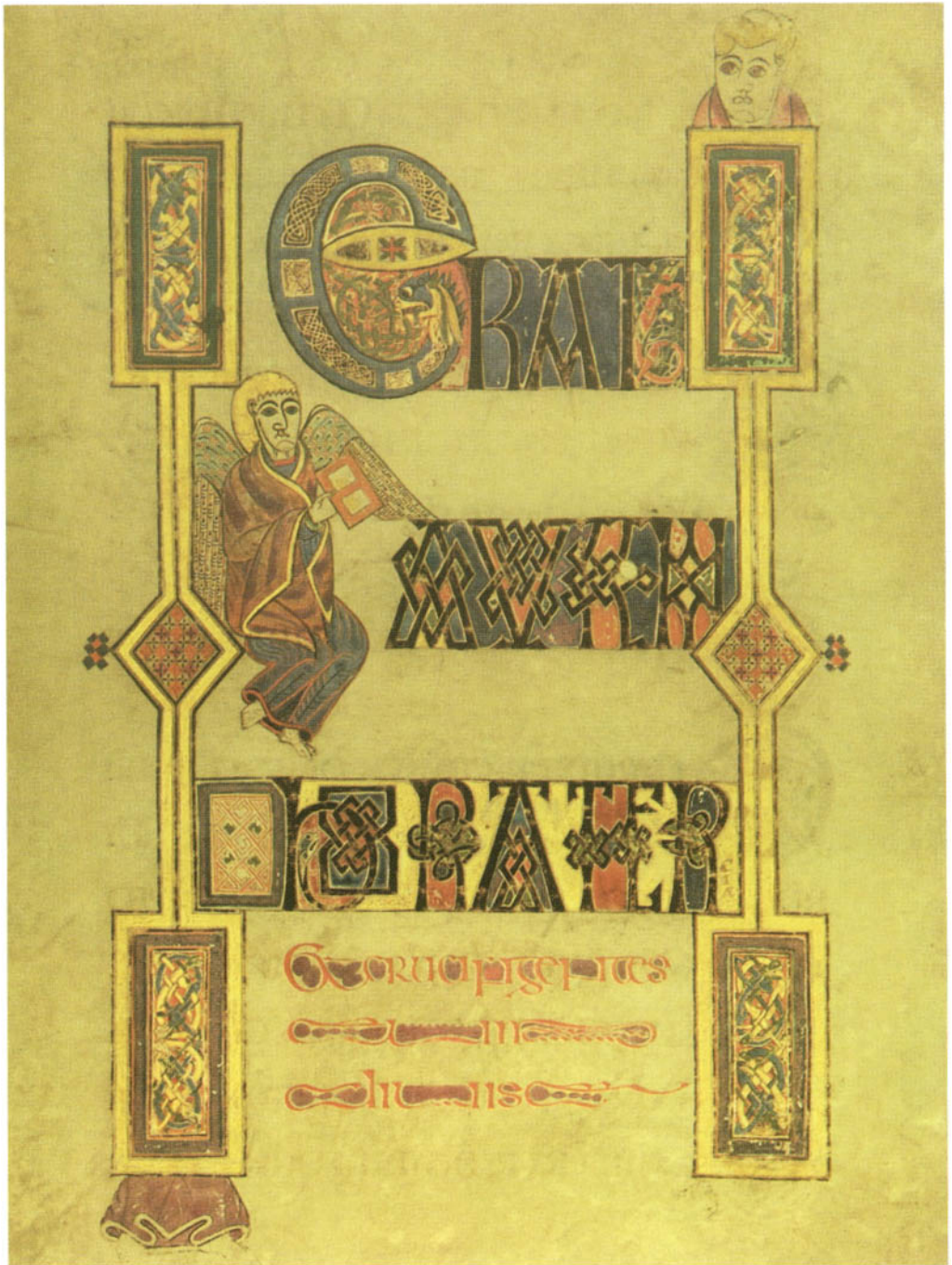
*La première partie de l'Histoire
entière des poissons, Lyon, 1558,
« Du monstre marin en habit de moine »*

progression est celui de la base de données, laquelle représente sans doute l'extrême aboutissement du mouvement de délinéarisation du texte.

Dans l'épopée antique, les éléments de connaissance étaient intégrés à l'intérieur d'un vaste récit mythologique, au moyen duquel une culture récapitulait son savoir géographique, mythologique et social : la fabrication du texte était comparée à celle d'un tissage bariolé. Par la suite, avec Thucydide et Platon, notamment, le savoir s'est présenté sous la forme d'un discours, mis au service d'une thèse à démontrer. Aujourd'hui, le savoir prend volontiers la forme d'une base de données. Celle-ci n'est plus seulement un vaste répertoire indexé répondant aux requêtes de l'utilisateur, mais elle tend à devenir un mode de mise en forme de savoirs spécialisés. Au lieu de lier les connaissances dans un vaste syntagme narratif ou argumentatif, les auteurs d'une base de données les mettent en série, en séparant les diverses composantes paradigmatiques entre divers champs, afin que le chercheur ou l'utilisateur puisse interroger les données en fonction de ses propres hypothèses. Les rapports entre les champs ne sont pas déterminés par des liens syntaxiques, mais par des relations spatiales : rapports entre les divers paramètres, entre titres de rubriques et données, entre éléments stables et éléments mouvants. Ce modèle tabulaire par excellence s'accommode bien de la volonté du lecteur contemporain de lire sans cheminement imposé et de pouvoir tirer lui-même ses propres conclusions².

Le concept de tabularité ne se limite pas à la disposition du texte sur la page, mais il désigne aussi les composantes du livre qui permettent au lecteur de se rendre directement aux données qui l'intéressent. Cette fonction est normalement dévolue à la table des matières. Mais celle-ci s'avère insuffisante pour les travaux savants qui impliquent la manipulation de corpus importants. Il leur faut un outil plus précis, susceptible de renvoyer à toutes les occurrences d'un même terme. La mise au point de l'index sera une autre conquête dans la sophistication des pratiques de lecture.

Dès le Moyen Âge, on avait cherché des moyens de rendre certaines données d'un texte accessibles en dehors du fil linéaire de la lecture. La première étape fut d'adopter l'alphabet comme ordre normal de mise en ordre des données éparses. Cette étape fut franchie par le dictionnaire de Papias, au milieu du XI^e siècle, mais, comme il arrive souvent en matière d'innovation, celle-ci ne fut comprise par les ateliers de scribes que deux siècles plus tard. Une fois le principe connu et adopté, il a pu s'étendre aux divers sujets abordés dans un livre, et la maîtrise de cette technologie allait faire de Paris «le centre de création d'index le plus important du XIII^e siècle» (House, 1983 : 84). Cet essor des index s'accen-



*The Book of Kells, 1x^e siècle,
manuscrit (Trinity College, Dublin)*

tuera au siècle suivant, à tel point que Henri-Jean Martin a pu parler à ce sujet d'une «révolution comparable à celle de l'informatique» (2004 : 226).

Avec l'ordinateur, l'indexation intégrale et instantanée est maintenant disponible pour l'ensemble des documents publics, grâce aux moteurs de recherche. Mieux, on peut aussi repérer les documents contenant un ensemble de mots clés, placés dans le désordre ou formant syntagme. Cela fait du Web une source d'information extrêmement efficace. Et cette infrastructure, par une vertueuse boucle de rétroaction, est le meilleur incitatif imaginable à la publication virtuelle, tant pour les blogueurs compulsifs que pour les institutions et équipes de recherche, comme en témoigne le succès de l'initiative *Open Access*, qui vise à rendre les publications scientifiques librement accessibles sur Internet.

Cette indexation généralisée ne se limite pas là. Depuis peu, la firme québécoise Copernic offre gratuitement *Desktop Search*, un programme qui, une fois installé, procède à une indexation continue des documents qui se trouvent sur votre ordinateur, faisant de celui-ci un classeur hyper efficace, où n'importe quel document peut être retrouvé en quelques fractions de seconde.

L'image ou la montée du visible

Le matériau de base du manuscrit médiéval était le parchemin, obtenu à partir de peaux de chèvre, d'agneau ou de veau soigneusement traitées et poncées. Cette surface lisse, en plus d'être magnifiquement adaptée à l'écriture, ouvrait des perspectives nouvelles à la couleur et aux illustrations. Certes, le papyrus pouvait accueillir aussi des illustrations³, mais celles-ci ne pouvaient avoir la finesse et la précision quasi microscopique des enluminures. En outre, alors que le papyrus se réenroule sur lui-même, le codex peut rester ouvert à une page donnée et exposer son contenu à tous les regards. Les moines irlandais seront les premiers à voir dans ce support un moyen de glorifier la parole divine en l'embellissant par de la couleur, des lettrines, des entrelacs et des miniatures représentant des animaux fabuleux ou des saints. Selon Ivan Illich et Barry Sanders (1988), ce travail d'enluminure était destiné à apprivoiser au monde du livre une population largement analphabète. Pareil travail d'artiste donnera des manuscrits d'une beauté éblouissante, tel le Livre de Lindisfarne⁴ (710-721) ou celui de Kells, qui inspireront les *scriptoria* des monastères à travers l'Europe de Charlemagne.

Tout au long du Moyen Âge, les ateliers rivaliseront de savoir-faire dans la production de manuscrits richement enluminés. Mais la plupart de ces ouvrages n'ont rien à voir avec le livre savant : ce sont principalement des bibles, des psautiers, des livres d'heures. Dans ces ouvrages, les images ont une fonction esthétique, rhétorique ou narrative : elles visent à ravir

les yeux, à émouvoir l'âme du lecteur par leur sujet ou à rappeler des épisodes de la Bible, de la vie de Jésus ou des saints.

La science est alors largement dominée par la philosophie et celle-ci par la théologie, le maître ouvrage de l'époque étant la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin. On trouve toutefois quelques rares ouvrages scientifiques, touchant aux sciences naturelles, à la médecine et à l'astronomie (Bède le Vénérable, Albert Le Grand, Roger Bacon), ainsi qu'à la mathématique (Fibonacci). Le Moyen Âge commence aussi à redécouvrir l'Antiquité grecque, notamment par le truchement de la science arabe, qui connaît alors un essor extraordinaire avec des philosophes comme Avicenne et Averroès. Mais la science médiévale est dominée par le discours d'autorité, qui est au premier chef celui de la religion. À titre d'exemple, les cartes du monde reproduites dans des manuscrits de l'époque ne manquent pas de représenter le paradis terrestre, conformément aux enseignements de la Genèse⁵. L'autre source d'autorité, inféodée à la première, est l'opinion des Anciens, notamment Aristote, qui constituera l'horizon de la pensée pendant des siècles. Dans un tel contexte, les ouvrages savants se présentent souvent comme des compilations d'observations et d'affirmations glanées dans la Bible et les classiques grecs et latins.

La tradition orale imprègne également les attitudes relatives au transfert des connaissances : dans l'ancien monde, l'ouïe était le sens de l'intelligence par excellence. Cette dernière était d'ailleurs désignée comme la faculté d'«entendement» et on disait «j'entends» là où nous disons plutôt «je vois». Même un architecte et ingénieur comme Vitruve se contente de décrire verbalement ses machines, sans les accompagner d'aucune illustration ; par exemple, à la fin d'un chapitre sur l'orgue à eau, il admet que l'on ne pourra en avoir une pleine compréhension qu'en le voyant fonctionner : « Si quelqu'un le comprend mal d'après mes écrits, le jour où il sera en sa présence, il comprendra avec quelle ingéniosité et quelle précision il a été conçu⁶. » Toutefois, la redécouverte de ses livres à la Renaissance inspirera des générations d'architectes, d'ingénieurs et d'illustrateurs, tel Daniel Barbari, qui en donnera une remarquable édition. Pour le géographe Strabon (I^{er} siècle), la vue était nettement inférieure à l'ouïe : « Si l'on considère que pour savoir il faut avoir vu, on supprime le critère de l'ouïe, sens qui, en matière de science, est nettement supérieur à l'œil⁷. » Galien, le grand médecin du II^e siècle, s'opposait lui aussi expressément aux représentations des plantes (Châtelain et Pinon, 2000 : 238).

Les mêmes attitudes se maintiendront jusque vers la fin du Moyen Âge. On ne concevait de transmission du savoir que par la parole du maître, sagement recueillie par le disciple. C'est pour cette raison que Socrate et le Christ n'auraient rien écrit, selon Thomas d'Aquin



Augustin Calmet, *Dictionnaire historique [...] de la Bible*, Paris, 1722, « Carte du paradis terrestre »

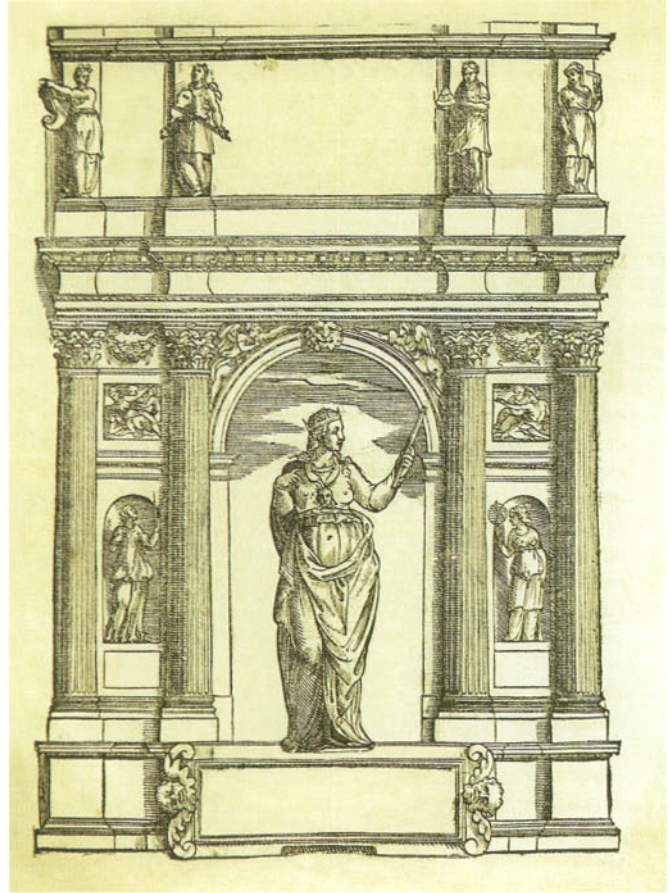
Rappelons par exemple que, plus d'un siècle après sa création, la bibliothèque de la Sorbonne ne comptait encore que 1 200 volumes⁸. La situation s'améliorera certes vers 1300 avec l'apparition du papier, moins coûteux que le vélin, mais il faudra attendre l'apparition de l'imprimerie pour assister à une véritable explosion : entre 1460 et 1500, il se publiera près de vingt millions de livres, pour une population d'environ cent millions d'habitants (Febvre et Martin, 1958).

En un siècle ou deux, l'attitude à l'égard des images changera complètement. Ainsi, l'histoire des plantes publiée par Leonhart Fuchs en 1542 compte 512 illustrations, d'une grande précision scientifique. Dans sa préface, l'auteur n'hésite pas à réfuter la position de Galien, mentionnée plus haut : « Qui en son honnête âme condamnerait les images qui communiquent des informations bien plus clairement que les mots, même du plus éloquent des hommes ? » (cité dans Châtelain et Pinon, 2000 : 238) De toute évidence, l'autorité des Anciens ne peut plus faire barrage à l'illustration. Plutôt qu'à la parole du *magister*, la priorité est clairement donnée au lecteur et à tout ce que peut lui apprendre une image.

(McLuhan, 1967 : 146). Un autre exemple du prestige du modèle oral est la structure de la *Somme théologique*, dont la matière est organisée en questions et réponses, comme le sera par la suite, et durant des siècles, le *Petit catéchisme*. On ne doit donc guère chercher dans les manuscrits un emploi véritablement pédagogique des images, car celles-ci ne sauraient se substituer à la parole, seule capable de transmettre les significations.

Cette domination de l'oralité a sans doute un rapport avec la rareté des livres dans une société où la production d'un manuscrit était une opération longue et coûteuse.

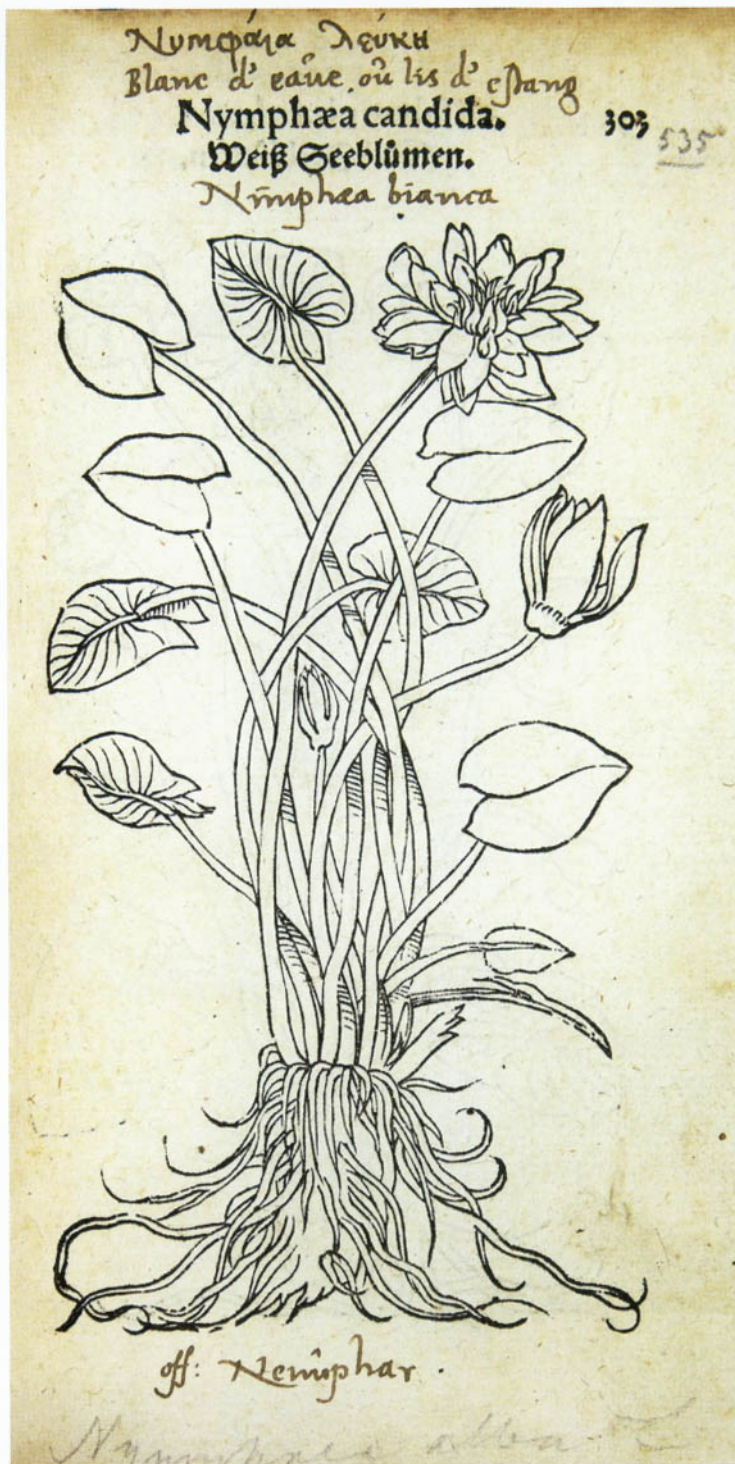
L'illustration connaît alors une période faste et cela d'autant plus que, dès 1530, grâce aux progrès de la gravure sur bois, l'imprimerie peut reproduire texte et images de façon assez précise, ce qui jouera un rôle majeur dans les « nouvelles tendances visuelles de la science expérimentale » (McLuhan, 1967: 184). Citons, parmi d'autres, l'ouvrage de zoologie de Conrad Gesner, dont la volumineuse *Historia Animalium* compte un millier d'illustrations. Les ouvrages d'anatomie se multiplient, le plus remarquable étant sans aucun doute celui d'André Vésale, *De humani corporis Fabrica*⁹, publié en 1543 et dont les dessins, dus à Jan van Kalkar, seront reproduits à maintes reprises¹⁰. Vésale prend bien soin, dans sa préface, de justifier la présence des illustrations en



Vitruve, *De architectura*, Venise, 1567

précisant que celles-ci ne visent aucunement à remplacer la pratique de la dissection chez les étudiants de médecine. Avec ces ouvrages, il ne fait pas de doute que l'iconographie est devenue un puissant outil de connaissance et d'exploration de la réalité physique. De Valverde (*La anatomia del corpo umano*, 1586) à Petro Berrettino Cortonensi (*Tabulæ anatomicae*, 1741), les anatomistes ne cesseront de tirer les conséquences de ce nouveau rapport à l'iconographie.

L'image a certes étendu son empire à la représentation de la réalité tangible telle qu'elle est appréhendée par les sciences de la nature, mais elle est toujours limitée à des réalités observables, sauf en géométrie et en cartographie. Le type de raisonnement utilisé pour la confection d'une carte permettra à la représentation de franchir un nouveau seuil lorsqu'on



Leonhard Fuchs,

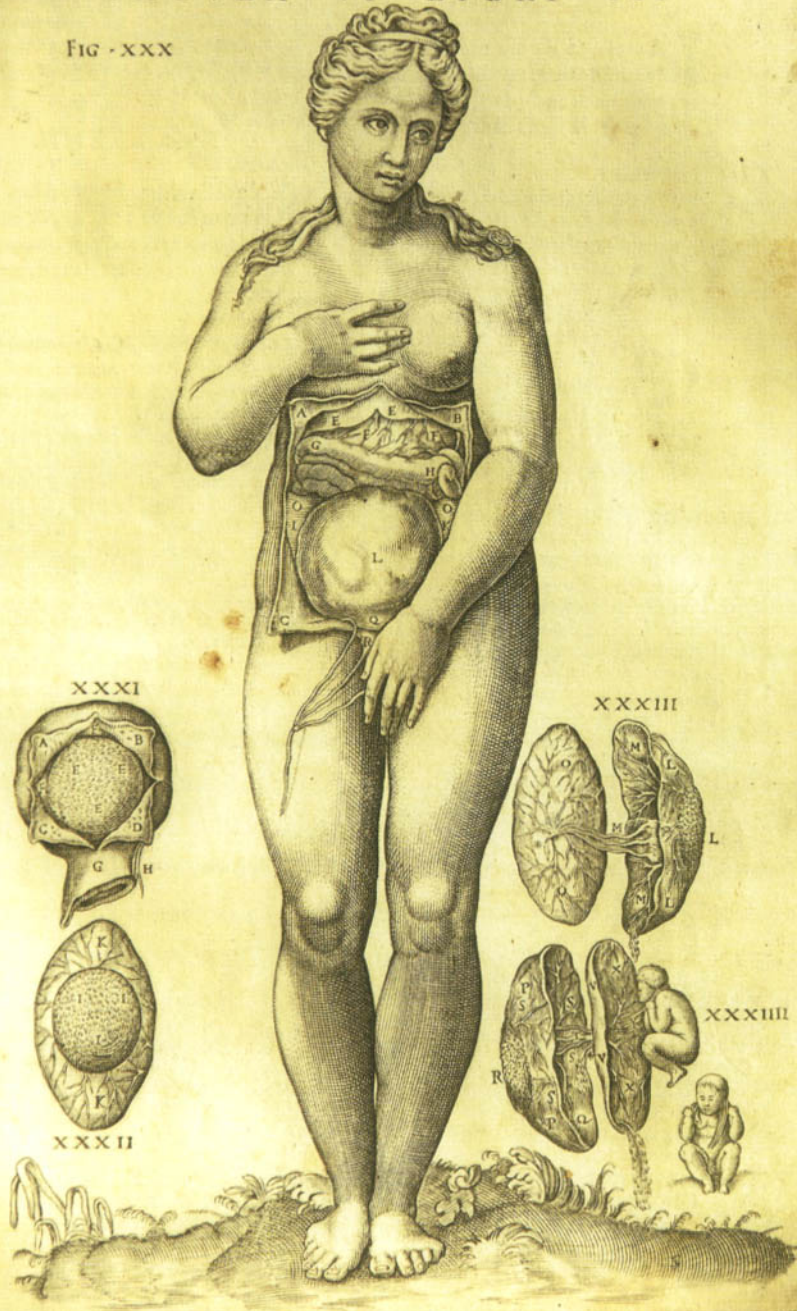
*Primi de stirpium historia comentariorum
tomi vivæ imagines [...],* Bâle, 1549

Juan de Valverde,

La anatomia del corpo umano,
Vinetia, 1586

TABVLA · VI · LIBRI · III ·

FIG · XXX



entreprendra de traduire visuellement des données quantitatives, dont un exemple est attesté dès 1644, selon Edward Tufte (1997 : 15). Des travaux plus récents attribuent toutefois l'invention des graphes au prêtre et mathématicien Nicholas Oresme, dont le *Tractatus de Configurationibus Qualitatum et Motuum* (1355) décrit une grille à base de coordonnées « cartésiennes » x et y, qui fournira un principe universel de représentation des relations entre des quantités mesurables et marque la naissance de la visualisation des données.

L'importance de l'image dans le livre savant ira croissant, comme en témoigne l'*Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, publiée sous la direction de Diderot et D'Alembert : cet ouvrage emblématique du Siècle des lumières ne compte pas moins de onze volumes de planches pour quinze volumes de texte et deux livres d'index. En outre, son organisation interne, qui fait une large place aux renvois, préfigure l'arrivée d'un mode de lecture hypertextuelle (Melançon, 2004).

Au XIX^e siècle, la technique des graphiques fait de grands progrès. Charles Joseph Minard sera le premier à représenter visuellement des données statistiques sur une carte, et son graphique illustrant les pertes napoléoniennes de la campagne de Russie deviendra un classique de l'histoire de la statistique. Grâce à une habile combinaison de coordonnées spatiotemporelles et de données quantitatives, cette figure se lit comme une histoire, et sa richesse d'informations exigerait plusieurs pages de texte pour être précisément communiquée (Tufte, 1983 : 40)¹¹.

Au XX^e siècle, les symboles physiques, chimiques ou mathématiques deviennent le langage universel de la science, un langage que la scolastique avait vainement cherché à mettre au point dans la logique verbale. Pour le public contemporain, un scientifique en blouse blanche à côté d'un tableau rempli d'équations et de symboles est la nouvelle figure emblématique de la science, qui répond à celle de l'ermite médiéval penché sur son grimoire¹² ou de l'humaniste comparant des textes à l'aide de la machine imaginée par Ramelli.

La généralisation de l'ordinateur facilitera la création, la manipulation et l'échange des images. Traduites en langage binaire, celles-ci partagent maintenant la fluidité et l'ubiquité du texte. L'image se décline sous toutes les formes : icônes, binettes, pictogrammes de toutes sortes, photos, images fractales, créations numériques.

L'animation sur écran fait franchir à la représentation graphique un degré de précision supplémentaire, en intégrant la dimension temporelle. On peut maintenant observer avec toute la minutie nécessaire les différentes étapes de la formation d'une tornade, d'un tsunami ou du développement d'un embryon. L'écran est devenu notre fenêtre sur le « grand livre de la nature », en se mettant au service de la vue, qui est le sens analytique par

excellence et le plus richement doté de masse neuronale. Grâce à l'ordinateur, nous pouvons désormais observer les phénomènes de l'infiniment petit ou de l'infiniment grand, localiser notre position sur une carte au moyen de coordonnées GPS, tenter de comprendre de l'intérieur les mécanismes les plus complexes, depuis le moteur à explosion jusqu'à l'activité que déploie le cerveau en réponse à des stimuli.

Les graphiques, dont la production est immensément facilitée par l'informatique, font apparaître des phénomènes qui seraient autrement imperceptibles. Il s'agit là d'un véritable langage qui fait accéder l'abstraction mathématique à la réalité concrète de l'image. Tufte (1997) en a retracé les plus belles réussites ; il a aussi montré comment les données peuvent être trafiquées dans un graphique ou masquées par des « bruits » visuels, notamment dans son étude sur l'enquête américaine visant à déterminer les causes de l'explosion en vol de la navette Challenger, enquête à partir de laquelle il a fait ressortir les tragiques conséquences d'une absence de vue synthétique des incidents qui s'étaient produits antérieurement au lancer fatal.

La montée de la visualisation ne se limite pas aux sciences physiques ou à l'ingénierie, mais touche tous les domaines de notre culture. Dans les sciences sociales, la graphique s'est depuis longtemps étendue aux données sociales et aux comportements individuels, qui sont représentés avec des graphes de points et des tableaux à trois dimensions. En sciences humaines, le structuralisme et la sémiotique ont montré l'intérêt des schémas pour mettre en évidence les structures profondes des mythes.

Depuis les deux dernières décennies, la représentation graphique est en train de se redéfinir comme une technique générale de visualisation des données. L'enjeu est de mettre au point des outils informatiques capables de traduire visuellement le contenu de grandes masses de documents afin de permettre à l'utilisateur de repérer aussi rapidement que possible les données qui l'intéressent. Les éléments pertinents seront ainsi synthétisés sous forme de cartes, de tableaux colorés, de graphes relationnels ou de représentations analogiques. Ce genre d'outil est d'abord apparu pour représenter les nœuds de configurations hypertextuelles et il est utilisé à cette fin par des métamoteurs de recherche, tels kartoo.com et grokker.com, qui regroupent de façon visuelle les adresses de sites dont les contenus sont sémantiquement proches. À terme, on peut s'attendre à ce que ces capacités de méta-analyse s'étendent à une variété croissante de documents, notamment grâce au codage de ceux-ci en XML, et qu'ils débouchent sur des outils au moyen desquels le lecteur pourra superposer aux documents consultés des « filtres » dont les formes et les couleurs signaleront à son attention les données qui semblent le mieux répondre à ses besoins de recherche.

Depuis cinq mille ans qu'elle existe, l'écriture avait été le vecteur privilégié des activités de traitement symbolique. Aujourd'hui, cette position de monopole est terminée. Selon l'analyse de Régis Debray (1992), nous sommes entrés dans la «vidéosphère», où le texte partage son empire avec les images et les appuis visuels de tout genre. Cela ne sera certes pas sans effet sur la façon dont on s'approprie les textes. La lecture a rompu avec l'oralisation qui avait dominé jusqu'à la fin du Moyen Âge. Elle se fait maintenant de plus en plus habile à intégrer une variété de signes dans la production du sens : structure visuelle du texte, jeux de couleur ou de typographie, tableaux, graphiques, icônes, pictogrammes, logos, images de toutes sortes.

Vers le grand hypertexte

La fonction du livre étant de donner à la pensée humaine un support qui la rende accessible à d'autres esprits, à travers le temps et l'espace, il ne réalise pleinement ce but que s'il est mis en circulation. Dans le monde gréco-romain, les bibliothèques ont joué un rôle essentiel à cet égard, comme on l'a déjà évoqué avec la bibliothèque d'Alexandrie, qui attirait l'élite intellectuelle de son époque.

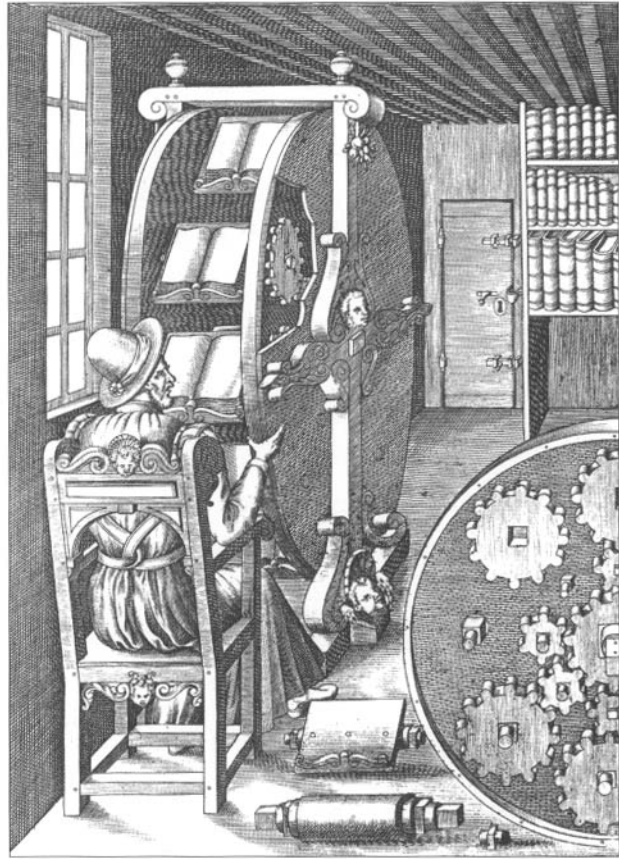
Avec l'imprimerie, la circulation du livre n'est plus limitée par la rareté des exemplaires. Pour Érasme, il s'agit là ni plus ni moins que de la transformation du monde en une vaste bibliothèque : « [Alors que la bibliothèque de Ptolémée] tenait entre les murs étroits de sa propre demeure, [l'imprimeur] construisait une bibliothèque qui n'avait pour autres limites que celles du monde lui-même » (cité par Eisenstein, 1983 : 581). Et il est vrai que, à l'époque, un humaniste un peu fortuné pouvait encore envisager d'avoir accès, grâce à l'imprimerie, à l'ensemble des livres existants. Ce rêve deviendra de plus en plus impossible à mesure que les publications se multiplieront. Dans une nouvelle écrite en 1941, Borges rend bien compte du sentiment de vertige que provoque cette expansion indéfinie du livre : « La bibliothèque de Babel » met en scène un narrateur enfermé dans une bibliothèque univers et qui en cherche désespérément « le catalogue des catalogues ».

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, les chercheurs sont eux aussi confrontés à des masses énormes de documents, le plus souvent sous la forme d'articles de revue, tandis que les grandes encyclopédies peinent à suivre le rythme de mise à jour des données scientifiques. Aussi est-il de plus en plus difficile de se tenir au courant dans les domaines de pointe. Pour faire face à ce problème, Vannevar Bush (1945), qui était directeur du Bureau de la recherche scientifique aux États-Unis, envisage de mettre à profit les progrès de la photogra-

phie. Il imagine un système à base de microfiches qui permettrait de faire tenir sur une simple feuille de format standard la totalité de l'*Encyclopædia Britannica*. D'après ses calculs, on pourrait ainsi emmagasiner dans la caisse d'un camion tout le savoir humain, soit un milliard de livres. La consultation se ferait au moyen d'un *memex* ou unité centrale à base de fiches où seraient enregistrés les livres, revues et journaux nécessaires au chercheur, ainsi que toutes les données que celui-ci aurait accumulées, de façon à former «un supplément intime à sa mémoire». Cette machine permettrait de faire défiler les pages à très grande vitesse. De plus, l'usager pourrait faire des annotations sur les microfiches et, surtout, établir des liens entre divers éléments au moyen de références codées. Les divers liens

ainsi établis constitueraient une sorte de nouveau «livre» où les données seraient organisées par jeu associatif, comme dans la mémoire, et que l'on pourrait ensuite réexaminer à volonté.

Ce concept sera repris par Doug Engelbart, qui, dès 1962, s'attache à créer divers outils d'interface utilisateur/ordinateur ; il travaille notamment à un système «destiné à augmenter l'intelligence humaine», réalisé à l'état de prototype en 1968 sous le nom promoteur d'*Augment*. Entre-temps, Ted Nelson (1987) avait forgé le concept d'hypertexte, et il tentera de le concrétiser dans un vaste réseau commercial où les éditeurs participants mettraient leur fonds à la disposition des abonnés. Ce projet a été baptisé Xanadu, du nom d'un lieu mythique inventé par Coleridge dans son poème «Kubla Khan». On aurait accès à Xanadu à partir de postes de consultation installés en franchise un peu partout.

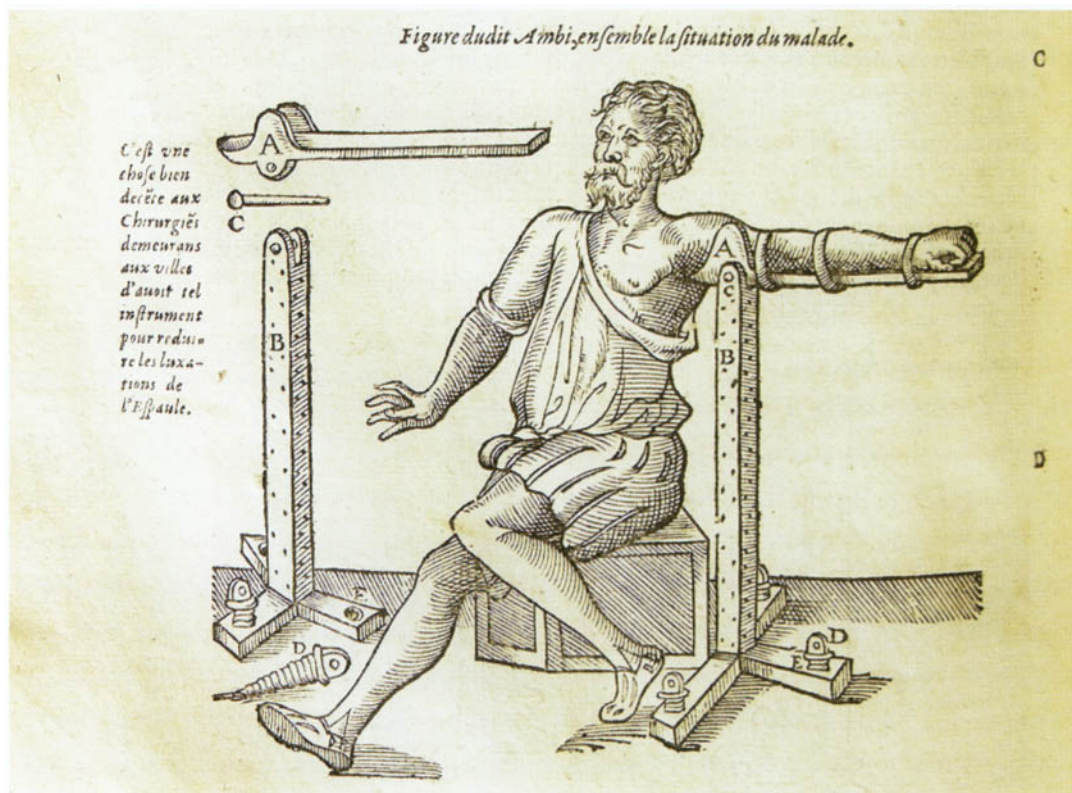


Agostino Ramelli,

*Le Diverse et artificieuse machine
del capitano Agostino Ramelli [...], Paris, 1588*

Le projet de Nelson sera pris de vitesse par l'apparition du Web, conçu par Tim Berners-Lee, dans les laboratoires du CERN (Centre européen de recherche nucléaire) à Genève, entre 1989 et 1993. En quelques années, le Web s'impose comme un espace véritablement universel. La richesse des données y croît à une cadence étonnante. De cinq millions de pages en 1995, le réseau en contenait 100 millions deux ans plus tard, un milliard à l'automne 2000, le double en janvier 2002, et plus de huit milliards à la fin de 2004. Et ces quantités représentent tout au plus de 1 à 5 % des informations disponibles, la plus grande masse étant placée dans des bases de données inaccessibles au public.

Déjà, le livre a entrepris sa migration vers cet espace. Certains peuvent être consultés en mode texte, ce qui les rend indexables par les moteurs de recherche. Le mode image est précieux pour restituer sur écran toute la richesse de l'appareil critique des livres savants, comme les éditions du Cerf l'ont fait, par exemple, pour la Bible de Jérusalem²³. On peut déjà trouver



Ambroise Paré, *Œuvres*, Paris, 1607

sur la Toile la plupart des textes de l'Antiquité classique, quelque 1 200 volumes de la Bibliothèque nationale du Québec, et 70 000 volumes de la Bibliothèque nationale de France. Ces chiffres pâlisent, toutefois, à côté des centaines de milliers de livres accessibles sur Amazon en vertu du programme *Search inside the book*, et des quinze millions de volumes que Google envisage de numériser au cours des dix prochaines années – même si ce projet n'est pas sans limitations, comme le montre Peter Suber (2005).

Accessible de partout et capable d'afficher les textes dans la plupart des alphabets, l'Internet est devenu indispensable pour tous les aspects de la vie courante, et on n' imagine pas que des institutions puissent s'en passer. Cette ubiquité du texte porte à un sommet l'idéal de diffusion et de portabilité inhérent au livre. Sa fluidité est également inégalable, le document HTML étant susceptible de s'afficher sur toutes sortes d'écrans, y compris les assistants numériques personnels. En rendant possibles la lecture et la consultation des livres dans un train ou à la plage, ce dernier support redonne au texte les caractéristiques qui avaient fait le succès du codex et pourrait même devenir un support assez commun pour la lecture de livres de fiction, comme semble l'indiquer le succès de l'offre de prêt de livres numériques par la New York Public Library à l'automne 2004 (Gnatek, 2004).

Interaction

Au premier abord, l'interaction ne semble pas être une caractéristique du livre savant : elle pourrait même être vue comme une nuisance, qu'il faudrait confiner au domaine des jeux et des transactions commerciales. Pourtant, si l'on y réfléchit, c'est par nécessité et non par choix que le livre est cette entité silencieuse et passive dont Platon déplorait qu'il « dit tout le temps la même chose » (*Phèdre*, 275d).

Certes, l'interactivité peut prendre bien des formes, la plus élémentaire étant de segmenter le texte et de multiplier les hyperliens afin d'engager le lecteur dans une posture active de recherche d'informations. En signalant par un attribut de couleur qu'une information est disponible pour un mot affiché à l'écran, on facilite énormément la lecture d'un texte scientifique, d'un manuel ou même d'un roman ancien¹⁴. Une forme plus élaborée est de proposer au lecteur des questions avec un choix de réponses ou, mieux encore, une case dans laquelle écrire la bonne réponse. Ce format est par excellence celui des sites pédagogiques, qui permettent à l'étudiant de tester ses connaissances¹⁵.

L'interaction peut aussi consister à donner au lecteur la possibilité de réagir à un texte ou à un commentaire. Celui qui écrit dans la marge d'un livre ou qui en souligne des

passages entre en interaction avec un texte de façon plus significative qu'il ne le fait en lisant simplement des yeux. Cette lecture agissante devient une forme d'appropriation du texte et les traces laissées sur la page permettent de reconstruire le dialogue auquel il a donné lieu dans l'esprit du lecteur. Ce type de lecture annotée peut être répliqué sur le Web, comme le fait par exemple www.reves.ca. Cette base de données offre à l'utilisateur la possibilité d'ouvrir une fenêtre dans laquelle il pourra noter ses commentaires, lesquels resteront à sa disposition lorsqu'il retournera sur le site ultérieurement. L'utilisateur pourra même choisir de rendre ces notes publiques. Grâce à ce modèle d'interaction, chaque récit de rêve que contient cette base devient un forum virtuel, ouvert aux interprétations, et qui replace ce type de texte dans le mouvement herméneutique d'où il tire son origine.

Une autre forme d'interaction, encore plus importante, est de mobiliser les connaissances des internautes dans un travail collaboratif. C'est le défi que s'est donné Wikipedia⁶, une encyclopédie libre d'accès, contenant déjà plus de 90 000 articles en français et dont le contenu peut être modifié en temps réel par n'importe quel usager, ce qui assure une mise à jour permanente des informations.

Conclusion

Si le rouleau de papyrus a été complètement délaissé au profit du codex, peut-on en inférer qu'il en ira de même avec le livre imprimé et l'écran ? Sous plusieurs aspects, en effet, l'écran est nettement mieux adapté à la lecture savante et au travail de recherche que le document imprimé. Les divers bénéfices que l'ordinateur procure – ubiquité d'accès, indexation généralisée, interactivité, connexion par hypertexte à une immense bibliothèque en expansion continue et mise à jour de manière permanente –, toutes ces caractéristiques ont déjà contribué à accélérer le rythme des activités de recherche et d'innovation, comme en témoigne notamment la rapidité avec laquelle a été dressée la carte du génome humain. À ces avantages dont profite le texte sur écran, ajoutons la continuité entre lecture et écriture, dont les opérations sont mieux intégrées qu'elles ne l'ont jamais été.

Tout n'est pourtant pas parfait. En accélérant le mouvement de spatialisation du texte, l'ordinateur tend aussi à le faire passer dans l'ordre du spectacle, avec comme conséquence un déficit de sa capacité de persuasion intime et d'être véritablement « entendu », la vue étant le sens le plus facilement capable de l'indifférence absolue.

Au plan de la visualisation, l'ordinateur donne certes la possibilité de suivre un processus grâce aux techniques d'animation ou de traduire instantanément des données statistiques sur un graphique, ce qui permet d'évaluer des scénarios de tous genres. Mais la circulation

des images est encore limitée en raison des contraintes techniques de bande passante et de la question de droits d'auteur, qui laisse toujours planer une menace sur l'avenir des idées et une possibilité de régression vers une féodalisation du savoir (Lessig, 2001; Vandendorpe, 2001).

Surtout, la lecture sur écran se caractérise par un double déficit sur le plan de la maniabilité. D'une part, l'écran de bureau, par sa fixité, oblige à une position statique. D'autre part, sur un écran standard, il n'est possible que d'afficher une page à la fois, ce qui constitue un sérieux obstacle à la lecture. Souvent, en effet, on a besoin de retourner en arrière pour revenir sur un développement ou comparer une affirmation à une autre. Cela est d'autant plus vrai que le texte est plus difficile ou qu'il fait appel à de multiples tableaux, car ceux-ci doivent souvent être vus en regard l'un de l'autre pour livrer toute leur signification (Tufte, 1997: 47).

Voici deux ans, réfléchissant à ce problème, je voyais l'avenir du livre dans une sorte de résurrection du codex au moyen de l'encre électronique¹⁷: ce procédé permet d'envisager à terme la construction d'un codex électronique de 48 ou 96 pages, que l'on pourrait feuilleter et qui offrirait toutes les ressources d'un ordinateur et de l'hypertexte. Un tel objet semble seul capable de donner au lecteur la parfaite maniabilité du codex et le sentiment de coprésence des pages d'un même ouvrage, en permettant un rapide va-et-vient d'une page à une autre (Vandendorpe, 2004). Mais un objet de ce genre n'est envisageable que dans un avenir assez éloigné, de l'ordre de dix ou vingt ans, compte tenu des progrès qui restent à faire en matière de miniaturisation, de mémoire et de puissance de calcul. Et cet objet pourrait alors ne plus trouver de public, celui-ci s'étant habitué à lire autrement.

L'arrivée massive des écrans à cristaux liquides laisse aujourd'hui entrevoir un proche avenir où la taille standard d'un écran sera de 1600 sur 1200 pixels, ce qui permettra l'affichage d'une double page de format magazine. Il suffirait alors de quelques améliorations de l'interface pour faire de l'écran un espace mieux adapté à la lecture continue. Après vingt ans de stagnation, il est peut-être temps que les concepteurs de systèmes d'opération repensent l'ergonomie des fenêtres en fonction de demandes de lecture qui deviennent de plus en plus sophistiquées. Idéalement, il faudrait pouvoir afficher la double page, tout en permettant un défilement distinct de la page de gauche et de celle de droite. Une autre fonction devrait permettre de sélectionner une portion d'écran parmi les pages cachées afin de pouvoir l'afficher dans une fenêtre qui soit superposable à la fenêtre principale, tout en restant covisible comme l'est une palette, et qui soit aussi dotée d'une fonction télescopique, au moyen de laquelle il serait possible de réduire ou d'agrandir le contenu de la fenêtre en même temps que le cadre. Enfin, l'introduction de la perspective au moyen de la 3D devrait permettre de simuler divers environnements et objets de lecture en refondant l'espace de l'écran sur une



AMSTELÆDAMI.

Apud JANSSONIO-WAESBERGIOS. Anno 1680.



métaphore plus riche que celle du bureau. Grâce à l'épaisseur et à l'illusion de volume, le livre pourrait ainsi apparaître à l'écran comme une totalité à lire et acquérir une véritable existence virtuelle : ce serait, au sens propre du terme, un « livre sans reliure ».

J'espère qu'on ne verra pas dans cette proposition un désir nostalgique de modeler un nouvel outil sur un ancien. Même si la lecture se fait de plus en plus éparpillée et régie par les buts du lecteur, il faudra tout de même continuer à exercer chez les jeunes générations la capacité de lire les livres qui nous viennent du passé et garder ouverte la possibilité de produire et de lire sur écran des textes assez conséquents pour entraîner, tant sur le plan individuel que collectif, un changement de paradigme, comme l'ont fait à leur époque des ouvrages comme *De l'origine des espèces* ou *De l'interprétation des rêves* – en fait, tous les grands livres qui ont modelé nos attitudes envers le monde.

Enfin, en regard de l'édition savante traditionnelle, le Web souffre d'un autre handicap, qui tient précisément à la facilité d'édition et de diffusion qui a fait sa force. Comme tout un chacun peut créer une page avec autant de facilité qu'on écrit une lettre, la qualité des informations déposées sur le Web et recueillies en réponse à une requête dans un moteur de recherche est souvent médiocre. Or le livre savant s'était donné au fil des siècles tout un arsenal de procédures visant à assurer sa crédibilité. Il y avait anciennement la page frontispice fortement décorée de motifs antiques, visant à conférer solennité au texte. Par la suite, le processus éditorial a mis en place des instances de filtrage garantissant la qualité d'un ouvrage grâce à la renommée de l'éditeur, au réseau relationnel du directeur de collection et aux compétences du comité de lecture. Sur le Web, ces instances de légitimation sont encore à l'âge des incunables. Toutefois, on relève des signes encourageants. L'automne 2004 a vu le lancement de *Google Scholar*, un service visant à améliorer la pertinence du Web pour les activités savantes. Cet outil de recherche ne range plus les réponses à une requête en fonction du nombre de références dans les pages destinées au grand public, mais bien du nombre de fois où un document a été cité par d'autres chercheurs, ce qui améliore de façon remarquable la pertinence des réponses.

On peut aussi s'attendre à ce que des sites se spécialisent en publications savantes. La question est de savoir qui devrait assumer cette tâche. Les recherches devraient-elles être publiées par le site universitaire du signataire ? Par celui de son association savante ? Par un site interuniversitaire, selon le modèle de *erudit.org*¹⁸ ? Par une bibliothèque nationale ? Il y a certainement matière à débat. Si les opérations de mise en forme et de publication de ces travaux nécessitent une infrastructure éditoriale relativement importante, celle-ci ne devrait

cependant pas être exorbitante en regard des sommes que les gouvernements investissent dans les bibliothèques. Le passage au virtuel dérouta nos habitudes de pensée en ceci que les activités d'édition, de diffusion et de conservation sont intégrées. Les institutions doivent évoluer en fonction de ces nouvelles structures.

En fait, pour ce qui est de la communication entre les chercheurs, le livre a déjà cédé la place aux revues savantes, où se publient les résultats des recherches de pointe, du moins pour la plupart des disciplines. Et les revues elles-mêmes sont à la recherche de modèles plus souples, comme la prépublication sur le Web. La finalité du Savoir absolu, que Maurice Blanchot assignait à l'essence même du Livre, a migré sur le réseau des réseaux, au maillage infini.

On n'envisage cependant pas aisément la disparition du livre, car celui-ci est chargé d'une dimension mythique, qui tient à son histoire et à des facteurs d'ordre historique et sociologique. Comme le note Régis Debray (1992), le Livre a dans son essence une dimension théologique, apparente dans le fait que les trois grandes religions monothéistes en ont fait le fondement de leur doctrine. Cet héritage sacré a longtemps irradié l'objet livre, l'associant à une autorité transcendante et inspirée, dont l'écrivain s'est fait le relais à l'époque romantique. Surtout, le livre est lié à notre histoire personnelle, il est l'objet au moyen duquel nous sommes d'abord entrés individuellement en contact avec le monde de la culture et de l'imaginaire. Depuis le personnage de Don Quichotte, chez qui la lecture des romans de chevalerie avait « desséché la moelle du cerveau », jusqu'à la pauvre madame Bovary, qui confondait la réalité avec le rêve issu de ses lectures sentimentales, on n'a pas cessé de dénoncer les méfaits d'un penchant excessif pour les livres et la lecture. Aujourd'hui, cependant, l'écran est devenu le média par excellence, qui sert d'interface avec le monde de la culture, du savoir, de l'imaginaire, du jeu et de la communication. C'est vers ce « vitrail » – le mot est de Hervé Fischer (2002 : 58) – que les enfants sont attirés dès leur plus jeune âge. Et c'est en manipulant ses rutilantes icônes que nous effectuons désormais la majeure partie de nos activités de lecture.

p. 64-65

Athanasius Kircher,

Physiologia, Amsterdam, 1680

et *Ars magna*, Rome, 1646, frontispices

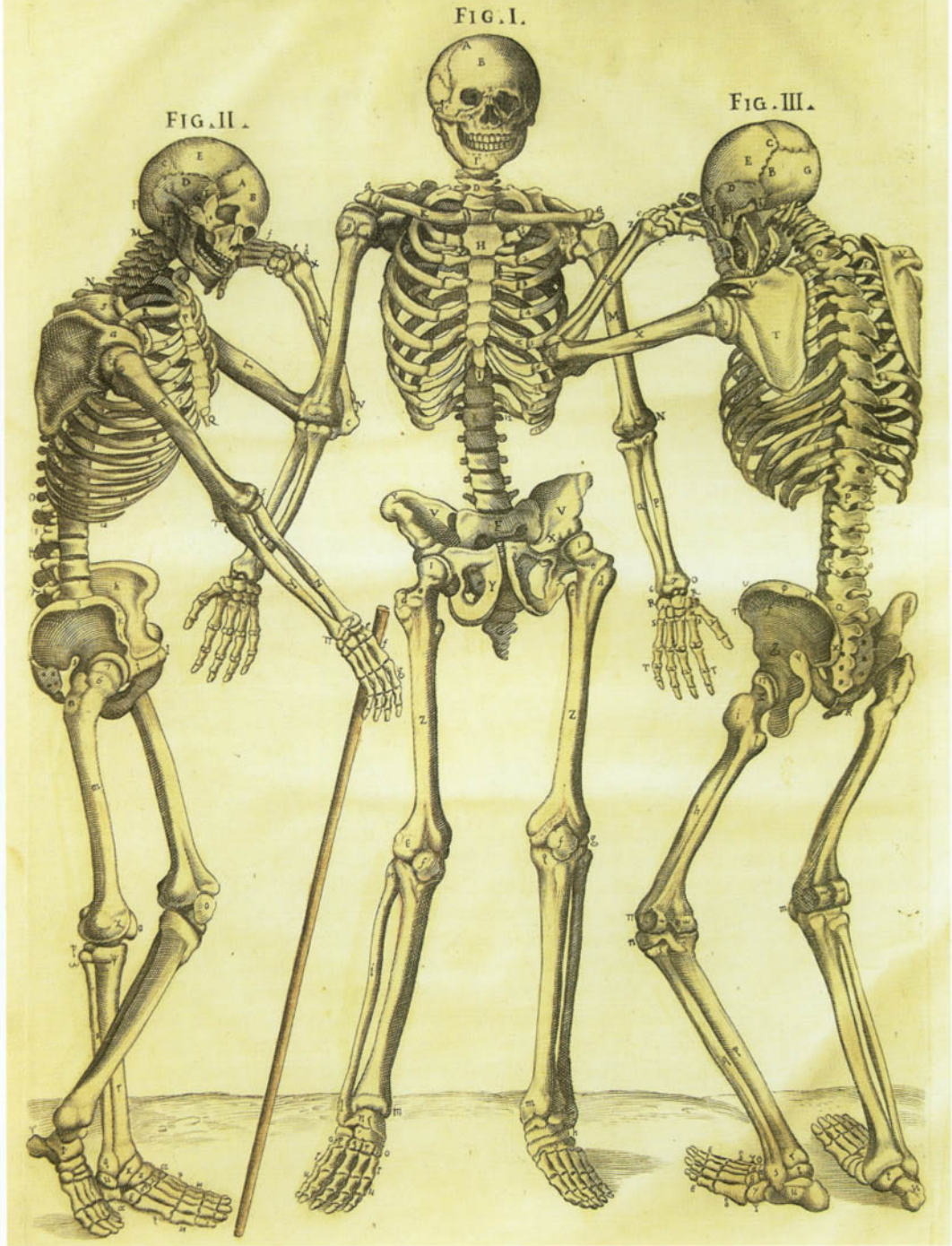
p. 68-69

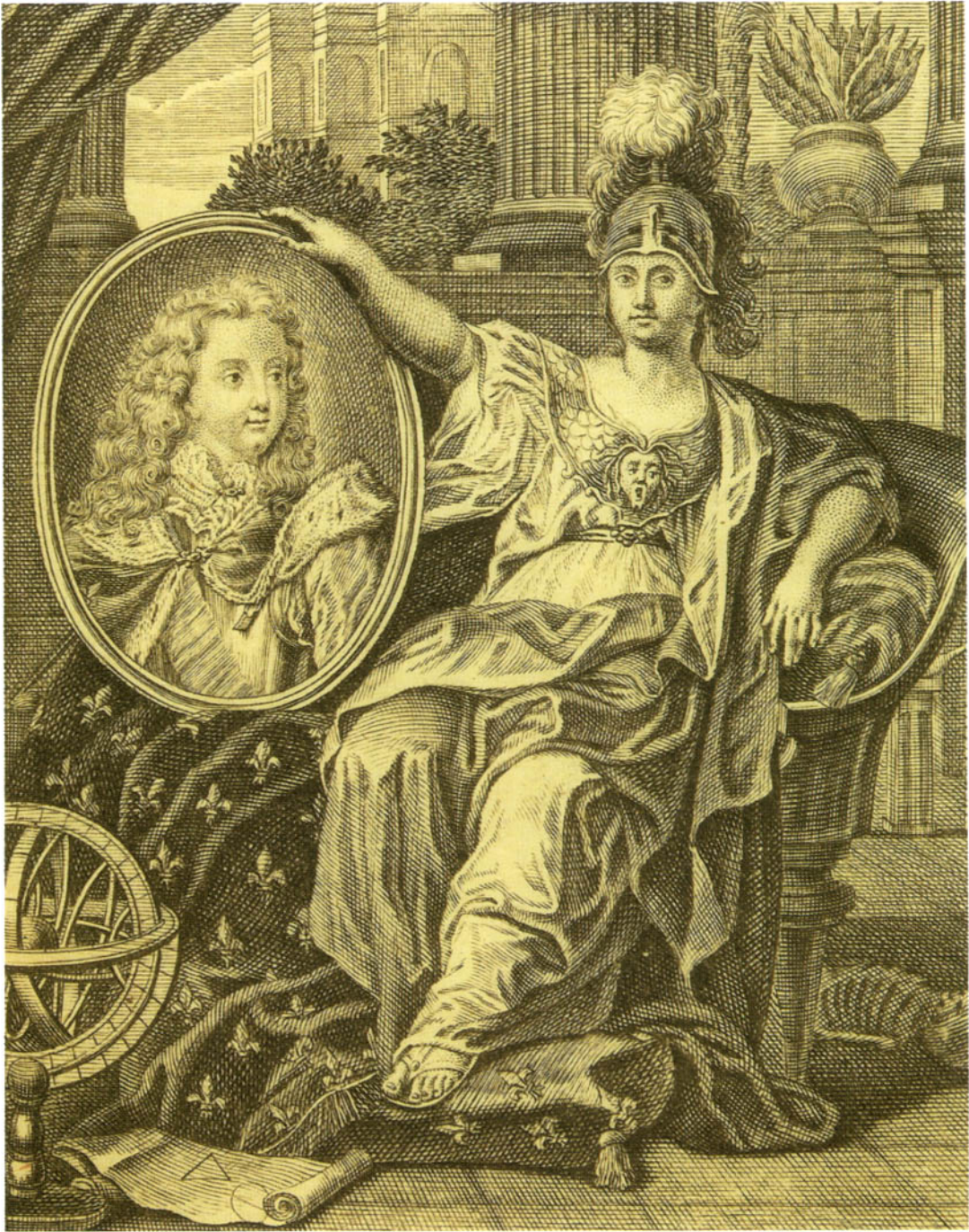
Pietro da Cortona, *Tabulæ anatomicæ a celeberrimo*

pictore Petro Berrettino [...], Rome, 1741



TAB. XXVI





Suite des mémoires de mathématique et de physique, Amsterdam, 1732, frontispice

Revue savantes : quel avenir ?

MICHEL PIERSSENS

Université de Montréal

« Notre idée est que les revues en ligne actuelles constituent le point de passage entre les revues savantes d'hier et l'Internet savant de l'avenir. »

PAOLO D'IORIO et NATHALIE FERRAND (2000-2001)

VOICI À PEINE PLUS DE DIX ANS, les *Cahiers de Paris VIII* faisaient paraître, sous la direction de Béatrice Didier et Marie-Claire Ropars (1994), un excellent dossier intitulé « Revue et recherche »¹. Un seul article aborde – au conditionnel – un sujet alors encore incongru, du moins dans le contexte de l'édition en sciences humaines de l'époque :

Serions-nous déjà en mesure de prédire avec certitude la mort prochaine des revues ? La question se pose, à l'heure où se mettent en place les réseaux informatiques qui pourraient bientôt drainer les flots d'information par lesquels la recherche se constitue. Ainsi donc, deux siècles à peine après avoir connu une démographie explosive et accompagné la constitution des disciplines ainsi que leur professionnalisation, ces institutions que sont les journaux scientifiques céderaient le pas à d'autres formes d'organisation et de pratique du travail intellectuel (Chemla, 1994 : 156).

Karine Chemla voyait juste, mais elle était bien la seule à le faire dans ce dossier. Sans doute fallait-il être mathématicienne et sinologue, historienne des sciences, familière du passé lointain, pour aussi bien apercevoir l'avenir.

Aujourd'hui, nous n'en sommes plus aux « si » et aux « peut-être » : un tournant historique irréversible a été pris et rien ne sera jamais plus comme avant. Nous sommes pourtant encore assez proches de l'ancien régime des revues pour en apprécier les singularités

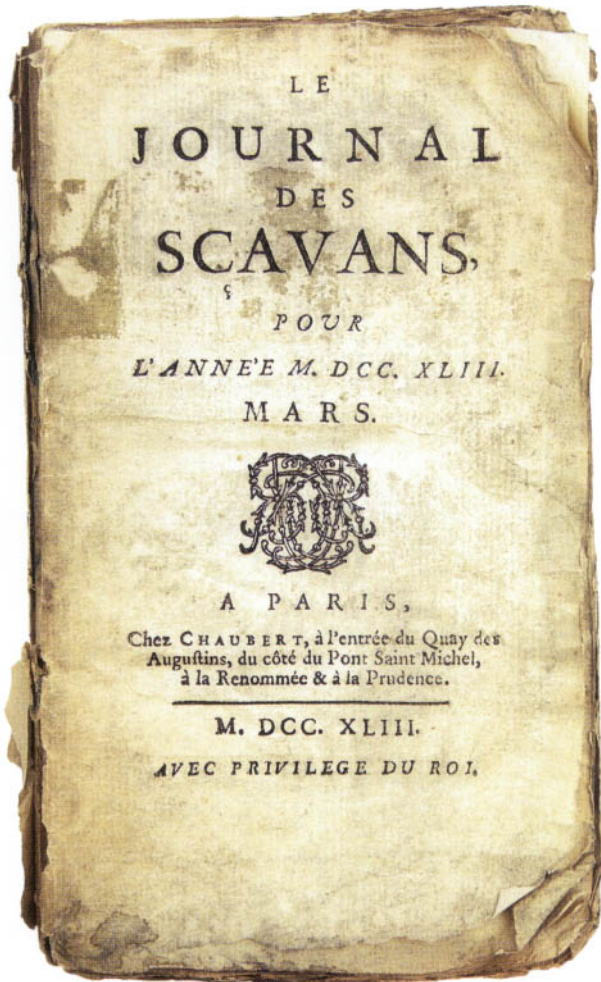
sans nostalgie ; nous sommes en même temps déjà suffisamment engagés dans le régime nouveau pour en apercevoir les conséquences sans effroi. Poser la question de la revue savante en 2005 peut et doit donc se faire en l'envisageant sous ses deux faces : archéologique d'un côté, futurologique de l'autre, rétrospective et prospective, pour tenter de saisir dans toute son ampleur ce que signifie le passage massif à la dématérialisation de ce qui est le principal outil de la communication savante depuis plus d'un siècle.

L'avenir est déjà là

L'avenir est déjà là dans le cas des sciences « dures », avec l'exemple hautement significatif fourni par l'éditeur Elsevier et ses quelque 1600 revues savantes exclusivement accessibles sous forme électronique. Elzévir (la forme française autrefois utilisée), qui représenta pour des générations de bibliophiles le livre savant dans son état le plus accompli ! Il est d'ailleurs amusant de voir comment le marketing d'Elsevier récupère cet héritage historique en mettant en avant sur son site tout ce qui peut rappeler la belle typographie de l'âge du papier : caractères de fonderie, culs-de-lampe, etc.

ScienceDirect², le nom donné par Elsevier à son serveur d'articles scientifiques, exprime toutefois de façon parfaitement claire tout ce qui distingue l'ancien régime du nouveau : l'âge du papier était celui des médiations matérielles complexes, avec de nombreux transferts de support et de lourdes opérations de production, de diffusion, de stockage. Désormais, c'est la transparence et l'immédiateté qui priment, avec un rapport transformé du Savoir au Temps, jusqu'à mimer le système de starisation employé par les médias de masse, avec rubrique des « Top 25 » « Hottest Articles on ScienceDirect.com » : cette liste des 25 articles les plus populaires d'une revue ou d'une discipline est distribuée gratuitement par courriel quatre fois l'an aux abonnés de ScienceDirect. Ce trimestre, il faut avoir lu « Representation of Phonological Categories : A Functional Role for Auditory Columns » (Sussman, 2002), un article de *Brain and Language*.

Le nombre des publications électroniques d'Elsevier peut paraître colossal. Il reste pourtant relativement modeste si l'on cherche à calculer le nombre global des publications périodiques de toute sorte. Une spécialiste, Carol Tenopir, donne quelques chiffres assez vertigineux dans un article du *Library Journal* : « Online Scholarly Journals : How Many ? » (2004) En se fondant sur le répertoire Ulrichsweb.com, elle parvient à dénombrer 180 200 périodiques, dont 43 500 environ qui peuvent passer pour *academic/scholarly*. De ce total, environ 14 600 seraient des publications électroniques, soit près de 30 %. Il va de



Journal des sçavans, Paris, 1743

XXII. *New Experiments in Electricity: In a Letter from Mr. Ebenezer Kinnerley, to Benjamin Franklin, LL. D. F. R. S.*

Read Nov. 18, 1762, March 24, and April 14, 1763.

S I R, Philadelphia, Mar. 12, 1761.

HAVING lately made the following experiments, I very chearfully communicate them, in hopes of giving you some degree of pleasure, and exciting you to further explore your favourite, but not quite exhausted, subject, ELECTRICITY.

E X P. I.

I placed myself on an electric stand, and, being well electrified, threw my hat to an unelectrified person, at a considerable distance, on another stand, and found, that the hat carried some of the electricity with it; for, upon going immediately to the person, who received it, and holding a flaxen thread near him, I perceived he was electrified sufficiently to attract the thread.

E X P. II.

I then suspended, by silk, a broad plate of metal, and electrified some boiling water under it, at about four feet distance, expecting that the vapour, which ascended plentifully to the plate, would, upon the principle of the foregoing experiment, carry up some of the electricity with it; but was at length fully convinced, by several repeated trials, that it left all its share

Philosophical Transactions, Londres, 1763 (?)

soi que le sens même de ce que l'on peut entendre par « revue savante » subit une mutation quantique selon que l'on parle de quelques centaines de publications, comme c'était encore le cas vers la fin du XIX^e siècle, ou de dizaines de milliers, comme aujourd'hui (certains parlent même d'un demi-million, selon Carol Tenopir).

Les répertoires comme Ulrich's ne font d'ailleurs que prolonger les grandes entreprises bibliographiques dont la nécessité s'est fait sentir dès les années 1880 devant le développement exponentiel des publications. Laurent Rollet et Philippe Nabonnand (2002), dans une prépublication des Archives Poincaré, ont étudié le cas particulier des mathématiques. C'est en 1885 que la Société mathématique de France a lancé le projet d'un répertoire bibliographique des sciences mathématiques, sous la présidence d'Henri Poincaré :

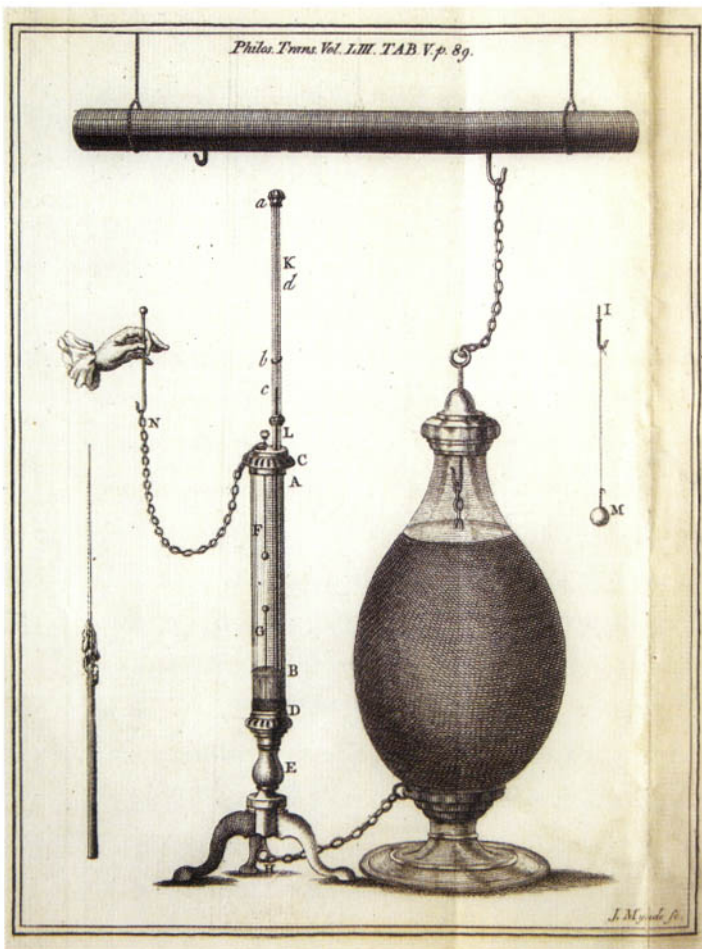
Pour donner un ordre de grandeur, on estime que vers 1700 une quinzaine de journaux contenaient des articles mathématiques ; au XVIII^e siècle, ce chiffre dépassa les 200 et se serait élevé à plus de 600 à la fin du XIX^e siècle. L'augmentation du nombre de revues n'est qu'un aspect de l'augmentation générale de la production d'imprimés durant la période 1850-1900. Quelques chiffres permettent de se faire une idée de l'ampleur du phénomène. En 1851, Joseph Henry, premier secrétaire de la *Smithsonian Institution*, à l'origine du *Catalogue of Scientific Papers*, évaluait à 20 000 volumes annuels l'ensemble de la production littéraire et scientifique ; en 1890, la statistique internationale des imprimés estimait à 100 000 livres la production annuelle ; enfin en 1900, la production mondiale était de 200 000 livres, 76 000 périodiques et entre 400 000 et 600 000 articles (Rollet et Nabonnand, 2002 : 2).

Origines

On peut se demander comment on en est arrivé là. Revenons rapidement en arrière pour rappeler ce que fut le temps d'avant le déluge, celui où trouvent leur origine les revues dites savantes. Il faut en situer l'âge d'or dans la seconde moitié du XIX^e siècle, mais leur première apparition remonte au XVII^e. L'obsession de l'antériorité, si déterminante aujourd'hui dans la compétition entre scientifiques, où quelques jours peuvent faire la différence entre la célébrité et le prix Nobel ou l'obscurité définitive, ne régnait pas encore. Et pourtant, les deux premières revues savantes ont paru à quelques semaines d'intervalle : le *Journal des sçavans* le 5 janvier 1665 et les *Philosophical Transactions* le 5 mars (coïncidence temporelle dont il faut cependant relativiser la signification, comme l'a rappelé Jean-Claude Guédon [2001] en soulignant le caractère déjà « moderne » de l'entreprise lancée par Henry Oldenburg, contrairement au *Journal des sçavans*, resté proche de la culture des salons).

Le rappel de ces antécédents ne relève pas de la simple curiosité archéologique, car l'histoire des savoirs est indissociable de l'histoire de leurs vecteurs et ce n'est qu'en réfléchissant sur leur genèse qu'apparaîtront certains paramètres déterminants pour leur avenir. L'intérêt pour l'histoire des sociétés savantes et de leurs publications a d'ailleurs suscité le lancement d'entreprises souvent remarquables qui mettent à la disposition de l'historien et du chercheur une archive de plus en plus abondante et de plus en plus précise. Ainsi du Scholarly Societies Project de l'Université de Waterloo et de sa subdivision, le *Repertorium Veterrimarum Societatum Litterariorum*. Il s'agit d'une mine d'informations tout à fait considérable. Entre 1323 et 1829, le répertoire repère l'émergence de pas moins de 396 sociétés savantes. La première de toutes est la Compagnie du gay sçavoir, la plus ancienne académie d'Europe. Elle survit toujours sous le nom déjà ancien d'Académie des jeux floraux de Toulouse, après sept siècles d'existence. On sait que le XVII^e siècle a été la période faste de la création des académies, devenues rapidement des symboles de l'intérêt nouveau des pouvoirs politiques pour les organisations consacrées à l'accroissement des connaissances. L'Académie des sciences française, créée en 1666 par Colbert, avait été précédée en 1662 par l'Académie de physique de Caen et, en Angleterre, par la Royal Society, en 1662 également. (Les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, fondés par Arago en 1835, sont aujourd'hui publiés par... Elsevier.)

Dans de nombreux pays, c'est ce scénario caractéristique de l'Ancien Régime qui s'est trouvé appliqué. L'État prend alors lui-même l'initiative de la création des institutions savantes et s'assure par là les moyens du contrôle sur l'organisation de la recherche ainsi que sur les outils de diffusion des connaissances. Les résultats peuvent être spectaculaires. Qu'on pense ainsi à la magnifique entreprise de la *Description de l'Égypte*, qui ne peut se comparer pour les périodes plus récentes qu'à des créations comme celle de la NASA (National Aeronautics and Space Administration) ou du CERN (Centre européen de recherche nucléaire). L'organisation autonome de sociétés savantes, grande affaire des apôtres de la « décentralisation », une idée bien loin d'être neuve puisqu'on en débat depuis le XIX^e siècle, peut apparaître comme une alternative à ces créations étatiques. Elle est souvent le fait de groupes provinciaux et elle donnera lieu à des entreprises comme celle des Congrès scientifiques de France, d'Arcisse de Caumont (1802-1873), un archéologue, fondateur de la Société des antiquaires de Normandie, qui a joué un rôle considérable à cet égard. Quelle que soit l'origine de ces institutions et quelles que soient leurs formes organisationnelles, une de leurs fonctions essentielles réside dans la publication de différents types de docu-



Philosophical Transactions, Londres, 1763 (?)

NOUVELLES
DE LA
REPUBLIQUE
DES
LETTRES.

Mois de Mars 1684.

*Non sumum ex fulgore, sed ex sumo dare
lucem, &c.*

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez HENRY DESBORDES, dans le
Kalver-Straat, près le Dam.

M. DC. LXXXIV.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

Pierre Bayle, *Nouvelles de la République des lettres*,
Amsterdam, 1684

ments : mémoires, monographies, bulletins, « lettres », résumés de débats, qui prendront une forme de plus en plus spécialisée par discipline (alors que la règle était à l'origine celle d'une totale pluridisciplinarité) et structurée selon le mode périodique. La publication de monographies, en association ou non avec des libraires éditeurs à vocation commerciale, vient souvent compléter le dispositif.

L'État, dans le rôle d'éditeur scientifique, est toujours là, même si sa place s'est restreinte. Il subsiste sous la forme, par exemple, de La Documentation française en France³, des Publications officielles au Canada⁴ ou de l'Éditeur officiel au Québec⁵, qui tous trois éditent publications officielles, rapports et documents gouvernementaux, mais aussi des livres et des revues dont certaines peuvent être dites savantes, bien que la plupart relèvent en fait de la documentation au sens étroit. Il faut faire un cas à part pour le travail d'édition réalisé en France par la Réunion des musées nationaux, encore que les ambitions de cet organisme aient été récemment revues à la baisse⁶. L'État a pu réduire son emprise comme éditeur centralisé, mais il reste évidemment très présent sous une forme en quelque sorte subsidiarisée, par le biais du système des subventions devenues indispensables au soutien des activités éditoriales d'une multitude d'organisations à vocation scientifique ou prétendue telle. L'État n'assume donc plus le rôle de direction, il se contente de celui de commanditaire en déléguant la responsabilité proprement éditoriale à des organismes intermédiaires plus ou moins indépendants, de même qu'il remet les décisions budgétaires à des jurys de pairs selon le principe de la *arm's length policy*, un mode opératoire désormais généralisé. C'est ce qui fonde l'idée que les résultats de la recherche appartiennent au domaine public, puisque c'est à tous les niveaux et à toutes les étapes qu'interviennent des financements publics.

Le mouvement actuel très vivace pour un accès gratuit à la publication des résultats scientifiques est la conséquence logique de la prise de conscience que le désengagement politique de l'État s'accompagne d'un réengagement financier massif, sur fonds publics, directement ou indirectement. L'effort financier est indirect dans le cas des universités publiques comme l'Université de Montréal, dont le portail Érudit constitue l'une des réponses les plus intéressantes à la situation actuelle. Du coup, un conflit frontal apparaît inévitable avec le mouvement inverse de privatisation dans lequel se sont lancés de grands éditeurs traditionnels comme Elsevier, lesquels procèdent par contractualisation avec des sociétés savantes ou des groupes de recherche, des laboratoires, etc.⁷ C'est ainsi que l'on voit proliférer de nouveaux titres, tous électroniques, assortis de prix d'abonnement sans commune mesure avec ce que pratiquait l'édition papier. Le véritable mouvement de

SUITE DES
MEMOIRES

DE
MATHEMATIQUE

ET
DE PHYSIQUE,

Tirez des Registres
DE L'ACADEMIE ROYALE

DES SCIENCES,
DE L'ANNÉE M. DCCXXV.



A AMSTERDAM,

Chez PIERRE MORTIER.
M. DCCXXXII.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de West-Frise

d'eau cette espece de Sac délicat, elle la contenoit d'abord ; mais peu après il la vit transpirer au travers, en forme de rosée, & il n'y en resta pas une goutte: ce qui prouve évidemment qu'elle est poreuse & propre à laisser échapper des suc. Mais ce qu'elle a de plus singulier, ce sont les changeemens qui lui arrivent: au Printems, lorsque le Rat vit autant d'herbes que de racines, on la trouve retirée de dessus la substance charnue autour de laquelle elle est roulée, & très adherante; desorte qu'on ne peut la séparer de l'estomac en cet endroit, sans la déchirer, quoi-qu'elle y soit plus épaisse qu'auparavant. Ce qui a fait penser à M. Sarrazin qu'elle se retire de dessus la substance charnue, pour laisser plus de liberté aux dissolvans de s'échapper des glandes, dans une saison où l'estomac de l'animal doit digerer davantage. Il est confirmé dans cette idée, par un fait qu'il n'a vu qu'une seule fois, & qu'il assure avoir fait voir à plusieurs personnes, & entr'autres à un Chirurgien de Mont-real, où il étoit alors, avec feu M. le Marquis de Vaudreuil Gouverneur-General du Canada. Ayant disséqué au Printems 1722 un Rat mâle, il trouva la membrane dont il est question, partout adherente à l'estomac, & différemment épaisse; elle avoit environ une demi-ligne dans la partie droite & relevée de ce viscere; delà jusqu'au fond qui est contre la ratte, elle approchoit de l'épaisseur d'une ligne. Cette membrane étoit garnie de tubercules dans la partie droite, où ils avoient une ligne en tout sens, & qui y étoient arrangés très regulierement; de la substance charnue jusqu'au fond

Mem. 1725. X de

*Suite des mémoires de mathématique et de physique,
Amsterdam, 1732*

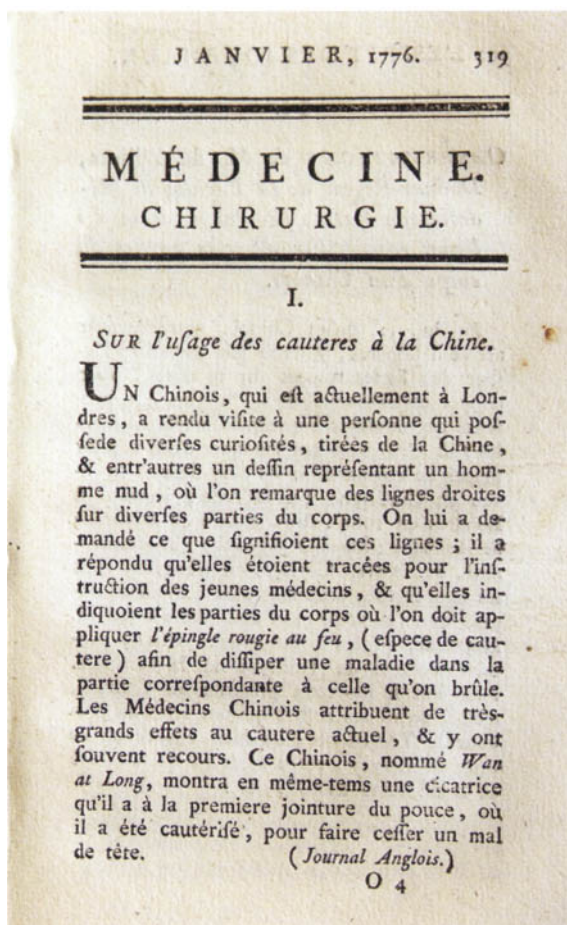
révolte qu'est l'*open access* (le *libre accès*) amène à réfléchir sur les frontières entre le public et le privé en matière d'investissements et de bénéfices. Jamais prises de court, les sociétés comme Ulrich's n'ont pas manqué de répliquer de manière assez perverse par des services comme *ulrichsweb.com*, payants, mais qui organisent l'accès aux publications gratuites ! Les différents aspects de la question ne sont plus désormais tant techniques que politiques, avec pour déclencheur de la crise les problèmes budgétaires que connaissent toutes les institutions et où les bibliothèques, soumises à de multiples pressions contradictoires, se trouvent brutalement projetées sur la ligne de front. La complexité et l'ampleur des enjeux peuvent être mesurées à la difficulté qu'a éprouvée le National Institutes of Health à décider comment répondre à la demande de *public access* (NIH, 2005).

La revue savante aujourd'hui

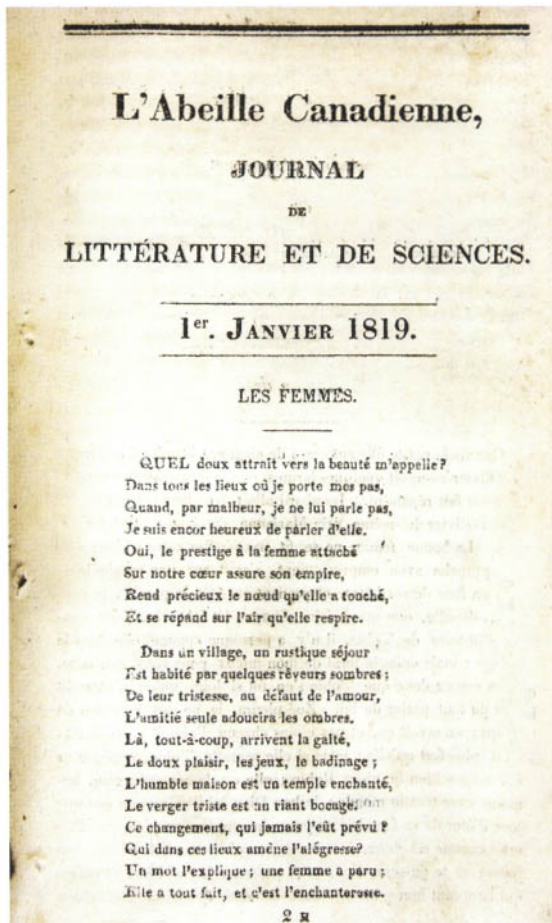
Il faut maintenant reprendre toute la question dans ses différentes dimensions, en sachant donc qu'une rupture historique est en train d'avoir lieu—a déjà largement eu lieu—et qu'il va falloir tout repenser autrement. Je n'examinerai bien sûr pas tous les paramètres mis en jeu, beaucoup trop nombreux, mais j'insisterai sur quelques aspects qui me paraissent particulièrement révélateurs de ce que l'avenir immédiat nous réserve. Je n'examinerai pas non plus la situation des revues de pure science, au sens le plus strict, dont je ne pourrais parler que superficiellement et que je me contenterai d'évoquer au besoin. Dans la suite de ce texte, il faudra donc entendre par « revue savante » un périodique appartenant au champ des sciences humaines en un sens assez étendu, susceptible d'aller de la sociologie à l'histoire littéraire en passant par l'ethnologie ou la linguistique. La distinction est nécessaire, non seulement pour des raisons de compétence, mais également parce que la logistique de la publication dans les sciences dures a pris un tour très éloigné de celui des sciences humaines, nous venons de le voir. La question de la numérisation partielle ou totale, de l'accès libre ou non sont des enjeux infiniment plus considérables dans les sciences pures ou appliquées, avec des conséquences économiques et institutionnelles sans commune mesure avec ce que connaissent les secteurs à jamais privés de l'espoir de créer des industries dérivées et sans aucune perspective de prendre rang pour un quelconque prix Nobel. Savantes, mais d'arrière-garde à bien des égards, peut-être est-ce néanmoins du côté de ces revues qu'il faut attendre quelques surprises, la novation n'étant pas toujours là où on l'attend.

Le circuit des connaissances

La revue savante en sciences humaines, à peine touchée par la tentation de la dématérialisation, a encore tout du conservatoire des techniques de communication anciennes, avec des outils qu'on pourrait croire définitivement dépassés. La simple énumération des étapes classiques de la publication fera apercevoir à quel point il est devenu urgent de procéder autrement, à l'ère de l'informatique. L'auteur prépare laborieusement un article selon les mêmes règles que dans les années 1880, même si l'ordinateur a remplacé le porte-plume et la machine à écrire ; un comité de rédaction prend des semaines pour en faire la lecture, solliciter des avis externes, puis communiquer avec l'auteur pour en obtenir des précisions, des modifications, après quoi l'on fait refaire au produit ainsi transformé et validé tout le circuit déjà parcouru. Mais ce n'est pas tout. Il faut encore compter tout le temps nécessaire pour réaliser l'impression, la diffusion et la mise en place dans les bibliothèques ou (beaucoup plus rarement) en librairie. Tout cela a pu prendre des mois, voire des années. La situation est encore pire pour les recensions, car, à ce premier circuit, incontournable, il faut ajouter le temps de la réception des exemplaires de service de presse, celui de l'identification d'un recenseur, le temps pour ce dernier de lire, puis d'écrire son compte rendu, lequel aboutit à son tour dans le circuit de production de la revue, de telle sorte qu'un compte rendu



L'Esprit des journaux, Liège, 1776



L'Abeille canadienne, Montréal, 1819

ne paraît que très rarement moins d'un an ou deux après la parution du livre qu'il commente. Autrement dit, quand le compte rendu paraît, c'est le livre commenté lui-même qui n'est déjà plus disponible en librairie, puisque le maintien en rayon est aujourd'hui d'environ dix-huit mois, au mieux, et a tendance à raccourcir.

Paradoxalement, la modernisation et la professionnalisation de la recherche depuis le XIX^e siècle n'ont fait qu'allonger et complexifier ces circuits. Tout était beaucoup plus rapide antérieurement. La raison en est que l'auteur d'une communication écrite ne se présente plus comme un membre distingué d'un groupe restreint de savants dont chacun est garant de la qualité de l'autre, mais comme le porte-parole quasi anonyme d'un collectif où se dilue la responsabilité individuelle et dont la crédibilité doit donc être réévaluée à chaque fois. De la même façon, ses

« juges » sont désormais sans identité et sans visage. L'anonymat, à toutes les étapes, est devenu la garantie de la fiabilité. On peut s'en convaincre en voyant la façon dont ces principes se trouvent mis en avant par un grand groupe de presse scientifique. Tous les éditeurs de revue, quelle que soit la discipline, pourraient reprendre l'énoncé suivant à leur compte : il s'agit d'Edimark SAS-DaTeBe SAS, « groupe de presse et d'édition santé » éditeur de 23 revues.

La rigueur scientifique et éditoriale

Éthique garantie, pluridisciplinarité respectée, objectivité et indépendance assurées

La rigueur éditoriale est garantie par :

- Un rédacteur en chef, responsable de la validité et de la nature éthique des articles publiés.
- Un comité de rédaction (composé d'hospitaliers, d'universitaires et de libéraux), force de proposition–sujet, auteurs–qui détermine de façon collective l'orientation éditoriale de la revue.
- Un comité de lecture qui critique en double aveugle chaque article.
- Une équipe de réviseurs professionnels garante du respect de la convention de la presse.

La rigueur scientifique repose sur des experts hospitaliers et libéraux qui participent aux comités scientifiques et de lecture leur apportant une expérience et une compétence reconnues par la communauté médicale.

La rigueur scientifique repose également sur une relation étroite avec les sociétés savantes.

Cette exigence de rigueur trouve sa confirmation par l'indexation de toutes « Les Lettres » dans la base PASCAL (INIST-CNRS) et par l'obtention de la commission paritaire pour chacune des publications⁸.

Sans doute faut-il introduire quelques nuances pour appliquer ceci à ce qui se passe dans le secteur des lettres, des arts, de la philosophie, et peut-être des sciences humaines en général, mais l'on sait bien à quel point ces secteurs s'efforcent eux-mêmes de mimer les procédures des sciences dites dures. Pour autant, il existe encore dans ces secteurs une forte revendication de valorisation individuelle. L'effet « signature » demeure fondamental et les directeurs de revue n'hésitent guère à préférer quelques pages médiocres d'un auteur très connu à un article beaucoup plus long et fouillé mais signé d'un inconnu. D'ailleurs, les signataires d'articles même prétendus savants n'ont pas renoncé à se prendre pour des « auteurs » et ils restent très chatouilleux dès que l'on touche à un aspect quelconque des textes soumis. Les auteurs veulent savoir qui les lit et les juge et ils ne sont pas prêts à abandonner, sans combattre, le contrôle sur la forme finale de leur travail. De même, les lecteurs (membres des comités de lecture, évaluateurs externes) veulent savoir de qui est le texte qu'ils évaluent. L'anonymat total (la procédure d'évaluation en double aveugle, dont il a été question ci-dessus) demeure donc très marginal. Seules des publications comme PMLA (à l'origine, *Transactions and Proceedings of the Modern Language Association of America*) en ont fait une règle, il y a une vingtaine d'années, non sans rencontrer de très fortes

résistances. Le résultat en est d'ailleurs une publication que personne ne lit et qu'on ne cite jamais. Dans les lettres (et beaucoup de sciences humaines sans doute), l'autorité personnelle demeure une valeur incontournable.

La question de l'*auctoritas*

Dans tous les autres domaines, là où s'impose le système de publication des périodiques savants issus des sciences dures, on peut constater que l'autorité a cessé d'être individuelle. En forçant un peu le trait, on dira que les écrits n'ont plus d'auteur ni, en un sens, plus de lecteur, de même qu'ils n'ont plus de style. Plus d'auteur, puisque la signature est collective (parfois des dizaines de noms). Plus de lecteur, puisque le destinataire de l'article n'est plus qu'un rouage dans la machinerie de l'information, qu'un relais dans le processus de confection du facteur d'impact (*impact factor*)⁹.

Il se pose dès lors dans l'édition savante toute une série de problèmes qui remettent en question la façon dont on peut attester l'origine des connaissances, vérifier la manière dont elles se diffusent et influencer jusqu'à un certain point sur leur usage et sur la manière d'en assurer la rétroaction sur les auteurs-inventeurs de connaissances. On peut parler globalement d'un *problème du fiduciaire savant*. Parmi le déluge d'informations qui se déverse quotidiennement sans contrôle par le biais d'Internet, en effet, que et qui croire ? Que citer ? Que reproduire ? C'est toute la question de l'autorité, au sens le plus large d'*auctoritas*. Les revues savantes classiques assuraient de manière parfaitement contrôlable et maîtrisée le rôle de relais essentiel dans le circuit du doute systématique caractéristique de l'épistémologie moderne. L'arrivée de la diffusion électronique non contrôlée ne protège plus du tout contre les perversions du savoir. Nous sommes sortis du régime du tout ou rien : vrais « savants » d'un côté, pseudo-sciences, voire « fous littéraires » de l'autre, bien distingués par leur rapport opposé à l'appareil de la « science officielle » avec ses impitoyables mécanismes de tri. On voit maintenant proliférer au contraire les revues faussement savantes, plus ou moins savantes, sinon carrément frauduleuses. Il faut noter que c'est le cas tout aussi bien dans l'édition monographique où le compte d'auteur plus ou moins déguisé fait des ravages que ne compense qu'en partie sa très réelle utilité face aux carences de l'édition universitaire ou commerciale traditionnelle¹⁰. L'utopie de la suppression des intermédiaires toujours vilipendés, dans le commerce comme dans la vie intellectuelle, trouve là son épanouissement : l'idéal d'une communication transparente et directe du « producteur » au « consommateur » est désormais réalisable – et largement réalisé.

M É M O I R E S
P O U R
L' H I S T O I R E
D E S
S C I E N C E S E T B E A U X A R T S .

Commencés d'être imprimés l'an 1701.
à Trévoux, & dédiés à son Altesse
Serénissime Monseigneur LE PRINCE
SOVERAIN DE DOMBES.

F É V R I E R , 1763.



SE D I S T R I B U E N T A P A R I S ;

Chez { CHAUBERT, Quai des Augustins
à la Renommée & à la Prudence.
LE BRETON, premier Imprimeur
Ordinaire du ROI, rue de la Harpe.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

A V I S .

Le prix de l'abonnement pour les
seize Volumes de ces Memoires, an-
née 1763, rendus chez les Abonnés,
à Paris ou dans la Province, aux
adresses indiquées, sera à l'ordinaire
de 12 liv. 16 s. Les Personnes qui sou-
haiteront les recevoir francs de port
par la poste, les payeront 17 l. 12 s.

Le Bureau d'adresse pour les abon-
nemens, est chez CHAUBERT, Libraire,
rue du Hurpoix, à l'entrée du Quai
des Augustins.

En un sens, le circuit long de la communication des connaissances se condense en un court-circuit qui ressemble curieusement par bien des côtés, au moins formellement, à ce que l'on connaissait au tout début de la communication savante. Le rapport à l'*auctoritas* qui était celui du savant académicien était on ne peut plus direct, puisque ses pairs étaient là, devant lui, en séance. La « publication » se faisait sans aucune autre médiation que la mise en scène des tours de parole dans un espace organisé pour signifier l'égalité. Les juges de la validité du discours n'étaient nullement des abstractions : ils étaient là, *in præsentia*. Le seul filtre était celui de la discussion. Il est remarquable que, depuis la virtualisation de l'assemblée des savants, toute la procédure se déroule au contraire totalement *in absentia*. L'idéal n'en est plus un de coprésence et d'échange entre experts, mais une exigence de distanciation qui veut éliminer toute trace de particularisation des récepteurs. Nous sommes passés d'une société des égaux, universaliste et élitiste, à une égalité virtuelle sans sujet. C'est la réalisation de la vision de Tocqueville dans son introduc-

*Mémoires pour l'histoire des sciences
et beaux-arts, Trévoux, 1763*

tion à *De la démocratie en Amérique* : « Peu à peu, les lumières se répandent ; on voit se réveiller le goût de la littérature et des arts ; l'esprit devient alors un élément de succès ; la science est un moyen de gouvernement, l'intelligence une force sociale ; les lettrés arrivent aux affaires » (1848 : 3-4). La démocratisation de la science et par la science a bien eu lieu. Ou plutôt : démocratisation des connaissances, la science devenant en fait un énième pouvoir, d'où la dimension profondément politique de la question, soulignée par la problématique de la subvention.

Topologie

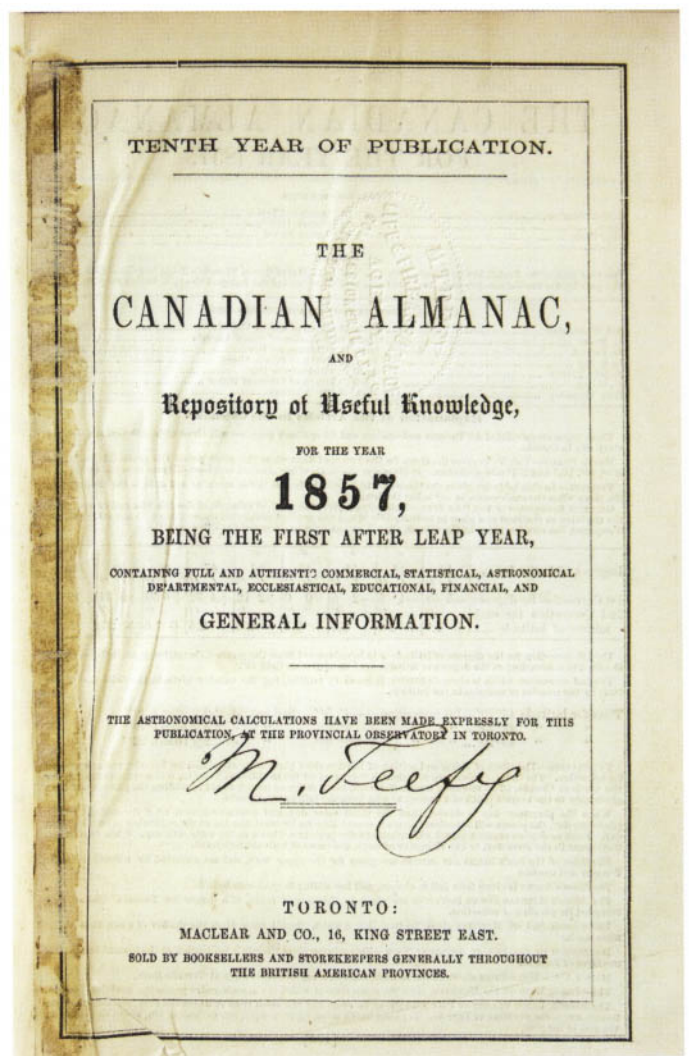
À l'époque où l'auteur de lettres savantes connaissait personnellement chacun des destinataires auxquels il adressait sa missive, le réseau de distribution se confondait avec le réseau personnel de l'émetteur dont l'audience était directement indexée sur ce que l'on pourrait appeler son *indice de sociabilité*. La diffusion en librairie, puis en cabinet de lecture, puis en bibliothèque représente une première déconnexion : la disponibilité du support de diffusion des connaissances est découplée de la disponibilité de leur producteur. L'évolution contemporaine de la topologie du maillage du réseau de diffusion est l'un des facteurs les plus puissants de la transformation des modes de communication savante. Internet ne fait que réaliser le passage à la limite de cette tendance séculaire en globalisant totalement la disponibilité, sur laquelle les coordonnées localisées du producteur n'ont plus aucune incidence. L'entrée dans l'âge des « immatériaux », selon le terme employé par Jean-François Lyotard pour une exposition qui a marqué les années 1980¹¹, ne signifie pas que tout flotte dans une nuée d'irréalité, mais que le consommateur est partout et l'auteur nulle part, le réseau lui-même devenu pure transparence, liens et serveurs invisibles dont nul ne sait où ils se trouvent dans le monde matériel. Les centres d'appel nous font percevoir jusque dans la vie quotidienne cette évolution pascalienne : nul ne sait si l'appel qui vous propose tel ou tel service provient de Singapour ou de l'appartement d'à côté.

Les revues savantes et l'argent

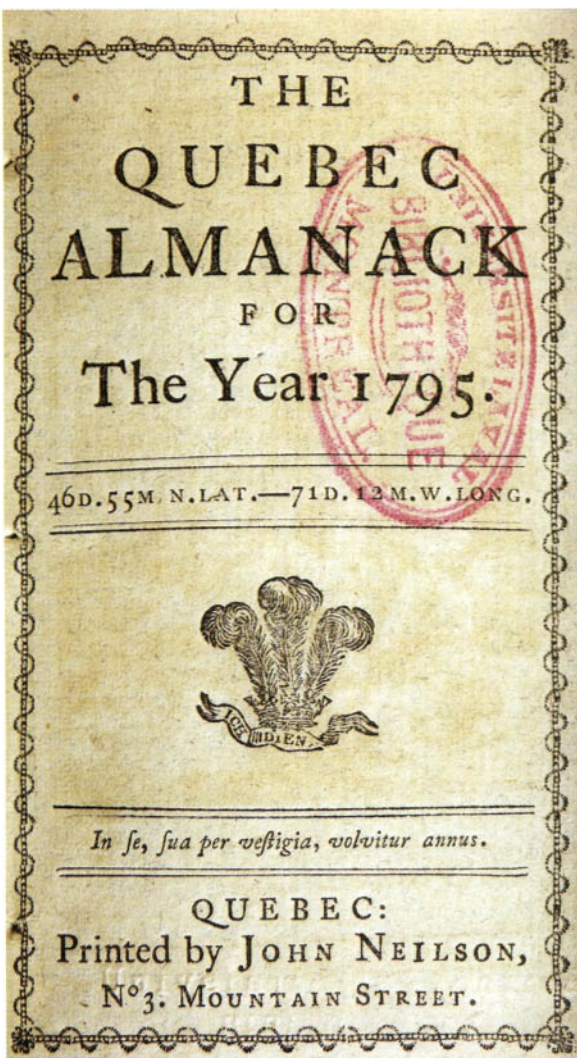
L'ivresse utopique qui avait saisi tous les acteurs du livre à la pensée des conséquences de la révolution qui s'annonçait s'est assez vite dissipée. « The New Age of the Book », proclamé par Robert Darnton dans un article célèbre de 1999, ne s'est pas réalisé tout à fait comme il l'envisageait alors et l'on en est plutôt aujourd'hui à contempler avec désarroi un paysage dévasté. L'un des principaux chocs, inattendu, concerne les effets économiques et financiers de la

mise sur pied des réseaux électroniques qui se substituent désormais de plus en plus, dans le champ des périodiques, aux revues traditionnelles, comme on l'a vu en commençant. L'augmentation faramineuse du coût des abonnements aux revues savantes électroniques oblige à faire face à des questions essentielles : le savoir a-t-il un coût ? Comment le mesure-t-on ? Qui doit payer et comment ? Selon le fournisseur, on oscille entre l'astronomie et la complète gratuité.

Une retombée importante de la sélection des articles par le tamis du marché éditorial réside dans la discrimination beaucoup plus poussée qu'autrefois entre les différents degrés de crédibilité des connaissances transmises par le biais des périodiques. Les revues du XIX^e siècle, très sérieuses pour certaines d'entre elles, n'en laissent pas moins passer des idées et des propositions à fort contenu spéculatif. Il n'en va plus de même aujourd'hui, où les mécanismes de tri séparent avec une très grande rigueur ce qui relève de la science, au sens accepté par la communauté des scientifiques, des savoirs (qui relèvent plutôt de la mise en forme synthétique de ce que l'on connaît déjà, en particulier par le biais de la vulgarisation) et des simples connaissances, lesquelles ne deviennent intéressantes bien souvent que par



The Canadian Almanac [...], Toronto, 1857



*The Quebec Almanack [...], Québec, 1795,
page de titre et frontispice*

l'originalité de la présentation qui en est faite – simple mise à jour au gré de l'actualité. On voit bien où se trouvent les humanités dans ce schéma.

Comment considérer le dix millième article sur Proust? Apporte-t-il quoi que ce soit de réellement neuf sur l'auteur ou son œuvre? S'agit-il de *science*, de *savoir* ou de *connaissances*? Je n'évoque pas ces questions ici par masochisme (d'ailleurs courant dans ce secteur), pour souligner à quel point les «humanistes» échappent à la modernité scientifique, mais parce que, que cela nous plaise ou non, nous nous trouvons confrontés au problème de l'avenir de nos publications, un avenir qui dépendra en grande partie de la réponse que nous pourrons

donner à des questions comme celles qui viennent d'être posées. Si nous estimons produire de la science, alors il nous faudra rattraper notre « retard » et réaliser enfin la transposition dans notre champ de ce qui s'impose depuis longtemps chez les scientifiques, en particulier quand il s'agira de publier. Cela impliquera de supprimer la rhétorique, de faire bref, de fuir la redondance, d'éviter tout rappel historique et de ne mettre en avant que ce qui est significativement neuf. La publication électronique s'imposera alors comme le seul média rationnel. Si nous revendiquons d'abord un statut de producteurs de savoirs, il en ira un peu différemment et nous n'aurons pas à nous lancer dans l'aventure coûteuse de l'électronique (qui, d'ailleurs, serait prêt à payer ?). Les compilations à finalité plus ou moins pédagogique s'accommoderont toujours du papier sous la forme stéréotypée du manuel à rotation lente mais à public captif. En revanche, si nous nous en tenons à la production et à la dissémination de connaissances, alors tout sera différent : à nous les modes mal régulés de la communication archaïque plus ou moins anarchique et non standardisée, à nous les plaisirs de la conversation sans progrès, à nous l'élan généreux vers la gratuité !

Les scénarios que je pose ainsi en termes de « choix » nous sont-ils réellement ouverts et serons-nous libres de préférer une forme ou l'autre ? Il semble bien que la réponse doive être négative. Puisque les produits de la « recherche » littéraire ne possèdent aucune valeur ajoutée (c'est en ces termes que raisonnent explicitement les éditeurs), il serait illusoire de penser qu'Elsevier viendra nous proposer de mettre sur le marché des revues dont l'abonnement coûterait des centaines ou des milliers de dollars. Si les destinées du livre savant peuvent donner une idée de ce qui attend les revues, il est permis de s'inquiéter. Les enquêtes que j'ai évoquées peignent en effet un tableau des plus sombres : les ventes moyennes des livres, aux États-Unis comme en Europe, semblent bien être tombées aux alentours de 200 exemplaires, au point que la question se pose : pourquoi continuer ? On trouve très peu d'informations précises sur le tirage des revues, mais l'on peut soupçonner, sans grand risque d'erreur, que la situation en est encore pire. La crise des bibliothèques a mis la chose cruellement en lumière : sans abonnements institutionnels et sans subventions, la plupart des revues savantes produites dans le champ des humanités s'effondreraient aussitôt, puisque, si elles ont encore ici et là des abonnés collectifs, les abonnés individuels sont en voie de disparition. Dès lors, pourquoi mobiliser tant d'efforts pour mettre au jour des travaux que personne ne lira ? Seule la loi d'airain du *publish or perish* fait encore tenir le système. Sans la nécessité de publier, sans cesse rappelée à tous les chercheurs débutants, qui se soucierait d'entretenir la machine ? Le paradoxe est donc que la demande est inexistante, mais l'offre plus abondante que jamais, carrière oblige.

Cela doit nous amener à réfléchir à des démarches qui ne soient pas seulement défensives, mais qui permettent de reprendre, jusqu'à un certain point, l'initiative, en réorganisant nos manières de faire. Puisque la valeur de la publication en revue est désormais entièrement symbolique, symbole pour symbole, pourquoi ne pas se défaire pour de bon de tout ce qui pèse et qui coûte inutilement : le papier ? Les humanités paraissent parfaitement adaptées aux modes nouveaux de communication : déjà virtuellement éliminées du marché réel, il ne leur reste plus qu'à devenir réellement virtuelles : universellement disponibles et pratiquement gratuites. Je crois cette évolution inévitable. Il est à parier que c'est dans leur disparition que les revues puiseront à l'avenir toute leur valeur. C'est alors que des outils comme Jstor, Muse, Érudit, Persée, le portail d'Oxford University Press ou celui de la Maison des sciences de l'homme prennent tout leur sens¹².

Le cas d'une revue que j'avais fondée avec quelques amis aux États-Unis il y a trente-cinq ans me paraît particulièrement éclairant à cet égard. *SubStance* a très bien vécu des abonnements pendant une vingtaine d'années, les années glorieuses du structuralisme, du poststructuralisme, du postmodernisme, de la *Theory*. Mais, comme pour beaucoup d'autres revues d'orientation similaire, les années 1990 ont pris un tour préoccupant : baisse des abonnements individuels, coupes dans les abonnements institutionnels. Nous nous retrouvions avec des tirages déclinants et des stocks sans valeur. C'est alors que le miracle Internet a eu lieu : *SubStance* s'est trouvée choisie pour faire partie du premier groupe de revues que les Presses de l'Université Johns Hopkins avaient décidé de mettre en ligne tout en organisant un système de paiement à la consultation : pour chaque article lu ou téléchargé, la revue allait percevoir des royalties¹³. La santé financière de la revue s'en est trouvée retournée du tout au tout : ce qui ne valait plus rien (les anciens numéros, qu'ils soient théoriquement disponibles ou épuisés) se transformait tout à coup en gisement monétaire, en même temps que les nouvelles parutions profitaient de la prime à la nouveauté. Je crois que c'est cette voie que la plupart des revues vont suivre avec de plus en plus d'empressement : la dématérialisation va donner une valeur inattendue aux parutions d'actualité d'un côté (c'est le principe de Muse), tout en offrant une seconde vie aux parutions passées (c'est précisément la vocation de JStor).

Quel avenir ?

Cet enrichissement imprévu va bien sûr permettre de nouvelles entreprises. Il n'en reste pas moins que certains inconvénients parfois graves en sont le corollaire. Il est clair en effet que la pratique de lecture des revues est en train de changer en profondeur. Là où l'abonné

lisait une *revue* (dont il connaissait les choix, le style, les antécédents, etc.), le lecteur virtuel lit un *article* : non plus un ensemble choisi pour son identité, mais un fragment repéré par le biais de descripteurs indifférents à la politique éditoriale de la revue d'où ce fragment peut être extrait. Ce qui fait le sens profond d'une revue : sa politique d'ensemble, les longues délibérations nécessaires pour aboutir à composer un sommaire, tout cela est balayé pour cause de strict utilitarisme. Chaque lecteur compose son itinéraire dans le réseau hypertextuel sans se soucier de l'aspect des carrefours et encore moins de leur histoire. Devenu à son tour une sorte de moteur de recherche indifférent à toutes les contingences et à toutes les marques de différenciation, le lecteur se livre à la pure exploration de données, le *data mining*, libéré de toute temporalité. Dès lors, qu'importe qu'un article ait été choisi par une revue plutôt que par une autre ? Les auteurs de manuscrits sont d'ailleurs arrivés par eux-mêmes depuis longtemps à cette conclusion : ils envoient leurs articles, sans y penser à deux fois, au plus grand nombre possible de revues susceptibles de les publier. Une revue, surtout électronique, ne sera donc plus qu'un relais. Dématérialisée, il s'agira d'une publication enfin permanente, jamais épuisée, libérée de toute contrainte imposant une régularité cyclique. Autrement dit : le sommaire ne sera plus qu'une liste arbitraire, toujours en mouvement, et toute périodicité aura disparu. Aussitôt soumis qu'écrit, le manuscrit sera jugé dans l'urgence et « paraîtra » sous la marque de qui l'aura le plus vite accepté, transformant le processus de sélection et d'édition en une sorte de vaste vente aux enchères. Aussitôt mis en ligne, un texte y sera potentiellement accessible pour l'éternité, toujours susceptible de produire un revenu. Vite acheté par le lecteur intéressé et qui ne l'aura repéré qu'en usant d'un moteur de recherche, l'article sera rapidement démembré, copié-collé, devenu matériau pour citation réemployé à son tour dans d'autres articles qui connaîtront bien entendu le même sort, jusqu'à perdre toute marque d'origine et d'identité : la dissémination derridienne enfin réalisée.

Cela n'ira pas sans conséquences. En parlant d'« article », je pensais encore au modèle standard, cloné des milliers de fois dans les revues d'aujourd'hui : une douzaine de pages, une introduction, une conclusion, une trentaine de notes, une vingtaine de citations, quelques bonnes formules, un argumentaire en trois points. N'est-il pas évident que, passé à la moulinette informatique, ce modèle aura vécu ? Pourquoi faire du style quand ce que le lecteur recherchera, c'est une information, à la rigueur une idée, mais facilement condensée dans une phrase ou deux, aussi frappantes que possible, ce que les résumés (*abstracts*) offrent obligeamment et gratuitement ? Il n'est pas dit qu'on y perde, et peu de gens regret-

teront sans doute les tirades redondantes et les méandres de la prose académique. Les textes seront simples, directs mais imagés, rapides et musclés, isolés du contexte forcé où les comprimaient les sommaires par un voisinage qu'ils n'avaient pas choisi.

Deux possibilités s'ouvriront alors : déléguer la mise en ligne à un comité ou se produire soi-même en court-circuitant tous les intermédiaires. Dans le premier cas, la variabilité des formes d'exposition ramenées à deux ou trois phrases qui seront seules porteuses d'une marque individuelle aura pour contrepartie l'imposition de protocoles de publication réinventés. On ira vers une réduction des volumes de texte et une régularisation antirhétorique des formes, avec un pouvoir nouveau dévolu aux comités : celui de bien servir les singularités, mais sous une présentation électronique normalisée, fioritures des portails mises à part. Dans le second cas, l'individualité et l'identité éditoriales s'exprimeront dans une mise en ligne radicalement autogérée, un ésotérisme assumé, une pratique qui retrouvera la belle variabilité et la créativité des fous littéraires d'antan – avec pour limite une nouvelle forme d'autisme jargonnant, comme le xx^e siècle en a connu quelques épisodes. L'Internet aura enfin permis la conquête d'une extrême liberté, mais d'une liberté capable d'aller jusqu'à cette forme de folie idiosyncrasique que le philosophe Clément Rosset appelle l'*idiotie* : ce qui n'appartient qu'à un seul. Bien sûr, le résultat de tout cela sera une immense cacophonie dont la Toile que nous connaissons aujourd'hui, étourdissante pourtant déjà, ne donne qu'une idée très approximative. Sommes-nous donc condamnés au chaos ? Peut-être pas.

On peut supposer comme je viens de le faire que l'Internet se transformera en un immense conglomérat de monades juxtaposées, sans communication les unes avec les autres. Mais on peut également concevoir que la massification du système de distribution des connaissances débouchera sur l'émergence en apparence paradoxale de cellules occultes, prospérant dans l'ombre, à l'abri de la foule. Des sociétés secrètes s'organiseront, dont le système de cooptation et d'échange reconstituera – surprise ! – les structures mêmes des premières sociétés savantes. Quel média ces sociabilités auto-organisées pourront-elles bien choisir pour leurs échanges ? Il en est un seul qui puisse répondre à leurs besoins, et ce sera le matériau d'avant-garde par excellence : le papier. N'est-il pas seul à même de garantir distinction et pérennité en même temps que densité, compacité, portabilité – tout au contraire de la revue électronique dont la logique en est une de dislocation (dans tous les sens du terme) ? Ces publications quasi clandestines seront rares, très difficiles à trouver, d'une disponibilité extrêmement limitée. On les recherchera pour ce qu'elles seront : des ensembles dont tout aura été pensé, agencé, articulé de sorte que chaque numéro possède une cohérence parfaite.

Université de Montréal

Revue d'Histoire littéraire de la France

SOMMAIRE

- I. **Victor Fournel.** Contemporains et successeurs de Racine. Les poètes tragiques décriés : Le Clerc, l'abbé Boyer, Pradon, Campistron.
Paul Bonouvier. Le différend de Marot et de Sagon (*suite et fin*).
Léonce Pingaud. Eridaine et l'abbé Maury.
Émile Picot. Chants historiques français du XVI^e siècle (*suite*).
- II. **Documents.** Lettres de Pierre Charron à Gabriel Michel de la Rochemaillet (L. AUVRAY). Lettres inédites de Besumarchais, Galiani et d'Alembert adressées au duc de Villahermosa (MARCELINO MENENDEZ PELAYO).
- III. **Mélanges.** Louis de Lesclachs (1600-1671) (CH. URBAIN).
A travers les manuscrits de Conrart. La correspondance de M^{me} de Saintot (PAUL D'ESTRÉE).
Addition à l'histoire de la fable de La Fontaine « Le corbeau et le renard » (A. D.).
- IV. **Comptes rendus.** JEANROY ET TEULLE. Mystères provençaux du XV^e siècle (PETIT DE JULLEVILLE). — CH. URBAIN. Nicolas Coeffeteau, dominicain, évêque de Marseille, un des fondateurs de la Prose française (1574-1633) (EMILE ROY). — AUGUSTE REY. Notes sur mon village. Boileau et Sylvie (A. C.). — GIUSEPPE MAZZONI. Il teatro della Rivoluzione, la vita di Molière e altri brevi scritti di letteratura francese (NOLHAC). — MARTIN HARTMANN. Chénier-Studien. nebst einen Abdruck von Chénier's Bataille d'Arminius, (A. C.). — CH. COMTE. Chateaubriand poète, histoire de la tragédie de Moïse (A. C.).
- V. **Périodiques.** — VI. Livres nouveaux. — VII. Chronique. — VIII. Questions et réponses.



Paris, 5, rue de Mézières

Armand Colin & C^{ie}, Éditeurs

LIBRAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Publication trimestrielle de la Société d'Histoire littéraire de la France

SOCIÉTÉ d'Histoire Littéraire de la France

BUREAU :

Président.....	M. Gaston BOISSIER , de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
Vice-Président.....	M. PETIT DE JULLEVILLE , Professeur à la Faculté des lettres de Paris. M. DEZEIMERIS , Correspondant de l'Institut, à Bordeaux.
Secrétaires.....	M. F. BRUNOT , Maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. M. Paul BONNEFON , bibliothécaire à l'Arsenal, à Paris.
Traésorier.....	M. Armand COLIN , Éditeur, à Paris.

Conseil d'administration :

<p>MM.</p> <p>Bengesco (Georges), Ministre plénipotentiaire de Roumanie à Bruxelles et à La Haye.</p> <p>Chaque (A.), Professeur au Collège de France, à Paris.</p> <p>Claretie (Jules), de l'Académie française, Administrateur général de la Comédie-Française.</p> <p>Clédat, Doyen de la Faculté des lettres, à Lyon.</p> <p>Courbet (Ernest), Receveur municipal de Paris.</p> <p>Crouslé, Professeur à la Faculté des lettres, à Paris.</p> <p>Doumic, Professeur au collège Stanislas, à Paris.</p> <p>Eichthal (Eugène d'), à Paris.</p> <p>Faguet (Emile), chargé de cours à la Faculté des lettres, à Paris.</p> <p>Larroumet, Membre de l'Institut, chargé de cours à la Faculté des lettres, à Paris.</p> <p>Lavisse (Ernest), Membre de l'Académie française, Professeur à la Faculté des lettres, à Paris.</p> <p>Lemaître (Jules), Homme de lettres, à Paris.</p> <p>Lenient, Professeur à la Faculté des lettres, à Paris.</p>	<p>MM.</p> <p>Margerie (A. de), Doyen de la Faculté catholique des lettres, à Lille.</p> <p>Monod (Gabriel), Directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études, Maître de conférences à l'École normale supérieure, à Paris.</p> <p>Nolhac (de), Maître de conférences à l'École des Hautes-Études, Conservateur du Musée national de Versailles.</p> <p>Omont (Henri), Conservateur-adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, à Paris.</p> <p>Paris (G.), Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France, à Paris.</p> <p>Picot (Emile), Consul honoraire, Professeur à l'École des Langues orientales, à Paris.</p> <p>Rébelliau (Alfred), Bibliothécaire-adjoint à l'Institut, à Paris.</p> <p>Rousselot (Abbé), Professeur à l'Institut catholique, à Paris.</p> <p>Servois, Garde général des Archives nationales, à Paris.</p> <p>Tamizey de Larroque, Correspondant de l'Institut, à Comans, par Marmande.</p> <p>Tourneux (Maurice), Homme de lettres, à Paris.</p>
---	--

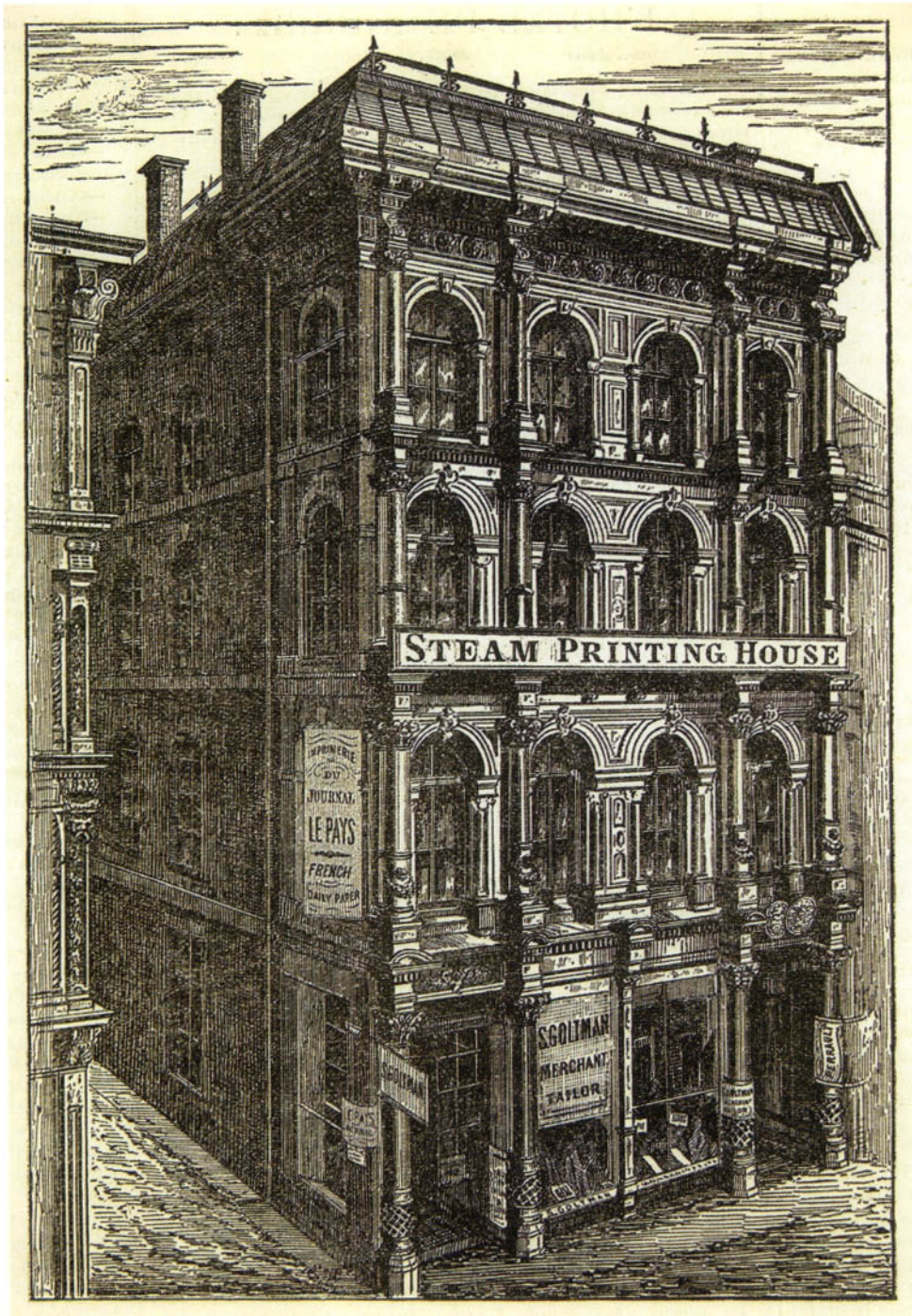
Commission des Publications :

<p>MM. Paul BONNEFON. F. BRUNOT. A. CHUQUET. R. DOUMIC. P. DE NOLHAC.</p>	<p>MM. H. OMONT. PETIT DE JULLEVILLE. E. PICOT. A. REBELLIAU. M. TOUNNEUX.</p>
--	---

La Revue d'Histoire littéraire de la France, publiée par la Société d'Histoire littéraire de la France, recueille trimestriellement, parait le 15 des mois de Janvier, Avril, Juillet, Octobre. Un numéro 6 fr. Abonnement annuel (de Janvier), France, 22 fr. Colonies et Union postale, 25 fr.

Revue d'histoire littéraire de la France,
Paris, 1, 3, 1894

On y perdra bien sûr en universalité (là où le nouveau régime électronique permet une structuration normalisée et une accessibilité maximale), mais l'éclectisme, c'est-à-dire le plaisir de la différence, de la confrontation des goûts et des curiosités, y gagnera immensément. À la logique de la masse représentée par la diffusion électronique universelle s'opposera celle du groupe, élitiste et clandestin. Où l'on voit que le modèle d'avenir, pour la revue savante de prochaine génération, c'est le fanzine. Pour caricaturer un peu les choses, disons que les littéraires devront choisir entre une *Revue d'histoire littéraire de la France* électronique globalisée et *Rocamboles*, lien de papier plus fort que tous les réseaux électroniques. Prenons garde toutefois que le retour au passé que je m'aventure ainsi à prophétiser n'est nullement un passéisme : il n'aura rien du culte rétrograde de ce qui a été simplement parce qu'il a été. Il sera au contraire la vraie voie de l'avenir, le seul moyen d'être attentif à la novation, aux idées et aux savoirs émergents, à ce qui se crée dans l'ombre, très loin du consensus planétaire. L'histoire des sciences nous l'a appris : les grandes idées novatrices sont d'abord une déviation locale, un pli, une erreur. Seul un microgroupe peut d'abord les accueillir. En un sens, par conséquent, affirmons-le sans crainte : l'avenir, c'est le passé.



Façade de l'imprimerie de Louis Perrault,
L'Opinion publique, Montréal, décembre 1870

Trames et caractères de la culture de l'imprimé au Québec et au Canada aux XVIII^e et XIX^e siècles

YVAN LAMONDE

Université McGill

PUBLIÉE À LA FOIS EN FRANÇAIS (par les Presses de l'Université de Montréal) et en anglais (par University of Toronto Press), *l'Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, qui comptera à terme trois volumes, est sans doute un livre savant – il met à contribution plus de 175 spécialistes –, mais c'est un livre savant qui porte sur l'imprimé dans la vie quotidienne des Canadiens et des Québécois. Savant dans ses exigences, il doit être accessible dans sa présentation. Mon propos est ici de dégager les grandes trames et les caractères principaux de la culture de l'imprimé que cette entreprise collective a permis de mettre au jour jusqu'à maintenant.

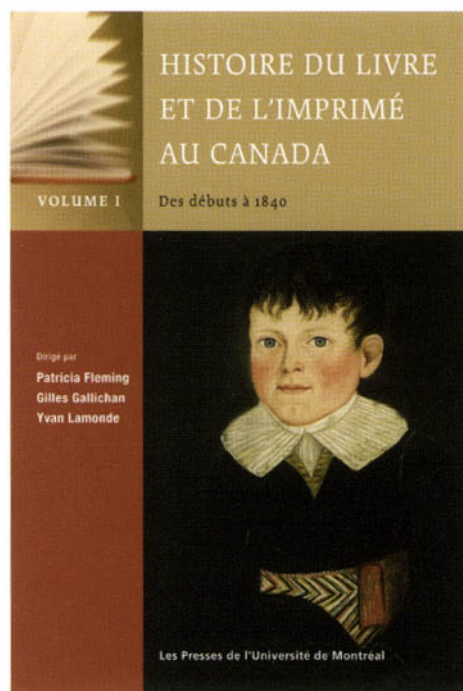
On évalue à quelque 3497 titres le nombre d'imprimés dans la Province de Québec et au Bas-Canada entre 1764, date du premier imprimé, et 1840. De ce total de titres, 32,5 % sont publiés à Québec comparativement à 15,4 % à Montréal. Si la production montréalaise constitue 21 % du total avant 1821, elle grimpe à 41 % après 1820, alors que celle de Québec chute de 77 % à 50 % (Alston et Bowslaugh, 2004). Pour cette période, l'inventaire systématique des imprimés demeure concevable, et les travaux bibliographiques de Marie Tremaine, de Milada Vlach et Yolande Buono, de John Hare et Jean-Pierre Wallot, et de Patricia Lockhart Fleming et Sandra Alston en sont la preuve.

De 1840 à 1918, le nombre de monographies publiées au Québec ou publiées hors Québec mais relatives au Québec serait de l'ordre de 12 564 titres, à l'exclusion des périodiques, des publications gouvernementales et de l'imprimé musical, si l'on prend comme indicateur historique de grandeur la collection rétrospective de la Bibliothèque nationale du Québec (Lamonde et Montreuil, 2005).

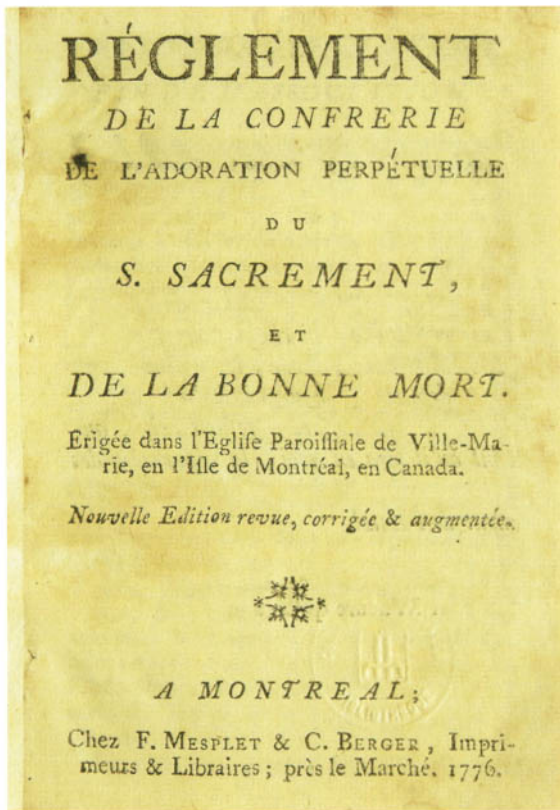
Ces traces imprimées balisent la culture des personnes alphabétisées qui ont exprimé par l'écrit ou par la parole transcrite un point de vue sur leur époque. Faire l'histoire de la culture de l'imprimé au Québec et au Canada, c'est, du coup, cadastrer la culture des élites civiles et religieuses. Cette culture de l'imprimé ne sature pas tout le domaine de l'expression culturelle, qui peut aussi passer par l'oralité ou la gestuelle, sans laisser de traces. La trace imprimée étant celle qui s'est le mieux conservée et demeurant celle de citoyens qui joignaient souvent le savoir à l'avoir et au pouvoir, à quelque degré que ce soit, en faire l'histoire équivaut à couvrir un pan fondamental de la culture québécoise et canadienne.

Le modèle continental et politique de la culture de l'imprimé

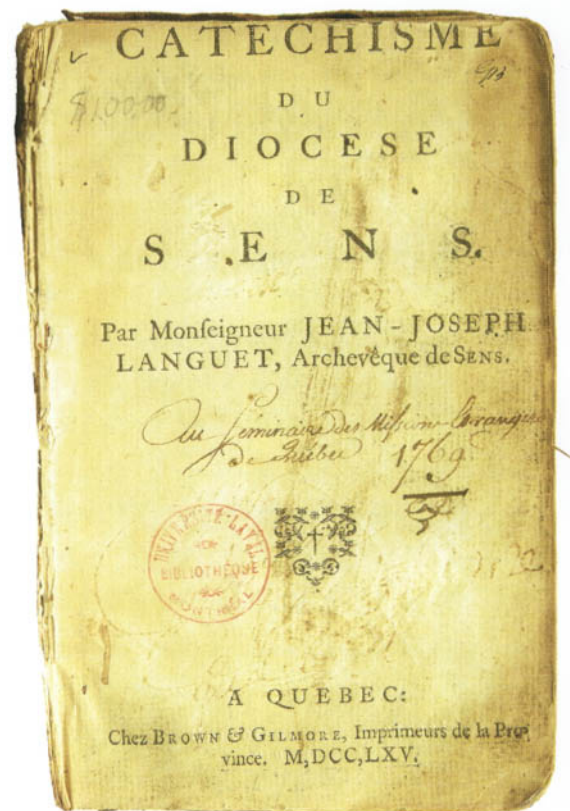
Le modèle de culture de l'imprimé qui se développe au XVIII^e siècle et au tout début du XIX^e dans les provinces maritimes, au Bas et au Haut-Canada est un modèle américain – au sens continental du terme – et non pas européen : l'imprimeur y est l'initiateur de la dynamique de l'imprimé, alors qu'en Europe, en France en particulier, c'est le commerce de la librairie qui module la culture de l'imprimé. La culture canadienne et québécoise de l'imprimé commence dans la boutique d'un imprimeur par la publication de titres gouvernementaux, d'une « gazette », d'imprimés politiques et constitutionnels, puis religieux. Ce modèle migre vers l'Ouest, au fur et à mesure que la frontière occidentale progresse en direction du Pacifique. Dans ce qui deviendra le Manitoba (1870), la Colombie-Britannique (1871), l'Alberta et la Saskatchewan (1905), toutes deux nées des Territoires du Nord-Ouest, le schéma se reproduit : l'arrivée d'une presse se justifie par la publication d'un journal qui définit souvent un nouvel habi-



Sous la direction de P. L. Fleming, G. Gallichan et Y. Lamonde, *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, Montréal, 2004



Règlement de la Confrérie de l'adoration perpétuelle du S. Sacrement et de la bonne mort. Érigée dans l'Église Paroissiale de Ville-Marie, en l'Isle de Montréal, en Canada, Montréal, 1776



Jean-Joseph Languet,
Catéchisme du diocèse de Sens, Québec, 1765

tant—après le *Novascotian* et *Le Canadien*, le *Manitoban* et le *Nor'Wester*—, puis par la publication d'ordonnances de l'autorité politique locale ou de brochures promouvant un statut constitutionnel pour le territoire nouvellement habité et colonisé, les avis divergents s'expriment dès les premiers moments. La presse, l'administration publique et le constitutionnalisme logent au cœur même de ce modèle.

Il est facile de comprendre comment et pourquoi la culture de l'imprimé est traversée de part en part par le politique et la politique partisane si l'on s'attache un moment à la racine commune des mots *public*, *publication*, *publicité*. L'émergence d'un espace public et d'une opinion publique est liée à la communication, que celle-ci fût orale au temps du forum grec ou romain ou qu'elle soit imprimée et identifiée aux « *public papers* » ou « papiers publics », autre appellation de l'époque pour les gazettes et les journaux. Dans le Nouveau Monde canadien du XVIII^e siècle—il n'y a pas d'imprimerie en Nouvelle-France, sous le régime colonial français—, une véritable vie publique commence avec la monarchie constitutionnelle et l'imprimerie, et avec la presse en particulier. On notera d'ailleurs qu'en français et en anglais la technologie (une presse) et l'un de ses produits (la presse) sont décrits par le même terme. Si la presse est déjà vibrante à Montréal au temps de la *Gazette du commerce et littéraire* (1778-1779), le véritable débat public au Bas-Canada suit l'établissement, en 1791, de la branche démocratique du système monarchique constitutionnel, la Chambre d'assemblée, et s'amorce avec la publication du *Quebec Mercury* (1805), voix des « anciens » sujets de Sa Majesté, auquel les « nouveaux » sujets opposeront leur voix dans *Le Canadien* (1806).

Déjà, à la première élection de 1792, l'imprimé joue un rôle clé : cette année-là, près de la moitié des travaux de ville (cartes professionnelles, formulaires, registres aux pages blanches) du principal imprimeur de Québec, Samuel Neilson, concerne l'élection et les candidats. Ce sont pour l'essentiel des annonces publiées dans les journaux et reprises sous forme de feuillets qu'on peut coller et afficher çà et là dans la ville, puis des chansons, des satires, des discours, voire « 150 étiquettes pour chapeaux et cocardes » (Hare, 2004 ; Fleming, 2004a).

La presse, qu'on qualifiera bientôt de quatrième pouvoir dans la société, est rapidement confrontée au pouvoir politique colonial avec la loi du Timbre aux États-Unis, qui fait disparaître *The Quebec Gazette / La Gazette de Québec* le 31 octobre 1765 et incite la *Halifax Gazette* à lisérer de noir la bordure de ses numéros, en signe de deuil. Nombreux sont les journalistes qui paient de leur personne l'impression d'un journal : Fleury Mesplet et

LE CANADIEN.

Fiat Justitia ruat Cælum.

No. 1]

SAMEDI LE 22 NOVEMBRE, 1806.

[Prix 1¹/₂ cent.

Les papiers ci-après No. 1, No. 2, No. 3 font des traductions de ceux que l'éditeur du Mercury a refusé d'insérer dans sa feuille du 31 de Mars dernier—Le public pourra juger, si après avoir publié ceux qui avoient paru dans les feuilles précédentes, il pouvoit refuser ceux-ci, sans montrer que sa presse étoit asservie à un parti, et si ce qu'il dit dans son dernier numéro pour s'en justifier, est vrai.

No. I.

MONSIEUR THOMAS CARV,

MONSIEUR,—Il y a quelqu'erreur dans le récit que je vous ai envoyé le 20 de ce mois au sujet du *usage* des figures de cire. Celui qui faisoit l'exhibition n'étoit pas Jean Baptiste, c'étoit un homme des Etats Unis ou les figures avoient été moulées, et Jean Baptiste étoit une des 16 figures sauvages. Ces circonstances font de peu d'importance, mais elles donneront lieu à ce qui se passa le lendemain. Le lendemain John Bull fut informé que les sept figures que ce *Yenké* lui avoit montrées comme les amis du Roi, étoient des amis faits dans des *moules Yenké*, qu'ils étoient ceux qui avoient soutenu la liberté *Yenké* de la presse, et que tout ce qu'on lui avoit dit des *leizes* n'étoit qu'un *tour de Yenké*. John qui étoit alors allié dans le *Caffé* commença à devenir sérieux. Vous savez qu'il est un peu précipité, et qu'il n'examine pas toujours les deux côtés de la question, mais lorsqu'il a une fois réfléchi, son jugement est bon aussi bien que son cœur. On l'entendit murmurer plusieurs fois entre ses dents, "c'est un *tour de Yenké*!" tout d'un coup il se leva et après avoir fait brusquement quelques enjambées ça et là dans la place, il palla la porte sans dire mot à personne; mais son comportement extraordinaire excita tellement la curiosité, que tous ceux qui étoient présents coururent à la suite. Il fut bientôt rendu au *muséum*, et en ayant enfoncé la porte d'un coup de pied, il s'empare le premier des sept, en balaye les autres hors de la salle, jurant d'un ton de tonnerre, qu'il exterminerait de la face de la terre tous les amis du Roi faits dans de pareils moules. Ceux qui avoient ri la veille commencèrent à pâlir, et prirent la fuite. En sortant John rencontra Jean Baptiste lui-même, et lui donna cordialement la main, ils ju-

rent une haine éternelle à toute la race des *Yenkés* et depuis ce tems ils ont toujours été compagnons l'un de l'autre. On dit qu'ils sont partis pour Québec, et on murmure qu'ils ont fait des découvertes qui ne leur paroissent pas être d'un bon augure; on parle surtout de certains papiers, qu'ils ont surpris dans la possession de quelqu'un des amis particuliers des sept. On fait mention d'un intitulé "Table des droits payés en Angleterre sur les Pelletteries" d'un autre intitulé *Essai de Pelletterie par les Etats Unis, d'un troisième intitulé 'Etat des marchandises des Indes importés sous pavillon Américain, et de deux grosses liasses qui n'ont pas encore été examinées.*

Montréal, 27 Mars, 1806. THE OBSERVER.

No. II.

Aux Francs Tenanciers* dans le Bas Canada.

Certains procédés de notre Sénat ont dernièrement beaucoup attiré l'attention publique. Il y a eu beaucoup de fermentation, beaucoup a été dit dans les conversations privées. La liberté de la Presse est la Gloire de notre Constitution. Mais quelle est son utilité, si l'on n'en fait usage? Pourquoi troubler les communications de la Société par l'introduction d'un sujet politique, ou les arguments ne sont entendus que d'un petit nombre, et ou les argumentateurs ne sont que trop souvent déterminés d'avance à n'être point convaincus? Pourquoi ne pas venir en avant? que tous entendent. La voie de la réplique est ouverte à tous.

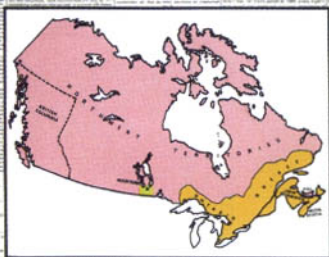
Nous entendons trop souvent les expressions de Parti Canadien, et de Parti Anglois. Y a-t-il une guerre civile dans le Pays? Tous les habitants de la province ne font ils pas Sujets Britannique? Les Anglois ici ne doivent pas plus avoir le titre d'Anglois, que les Canadiens celui de François. Ne serons nous jamais connus, comme un Peuple, comme Américains Britanniques? Lorsque le récit d'un dîné donné à certains personnages, avec une liste des fantes, parut pour la première fois dans la Gazette de Montréal, ma surprise, sur les sentiments qui y étoient exprimés, ne put être surpassée, que lorsque j'appris quels étoient ceux qui composoient cette assemblée, personnes que l'on m'avoit toujours fait regarder comme des hommes loyaux, et des fermes appuis de notre glorieuse Constitution. Pour ne point

* Propriétaires de terre.

The Nor'-Wester.

VOL. 100, NO. 1 WINNIPEG, JULY 15, 1970 ONE DOLLAR

CENTENNIAL EDITION



Birth of Manitoba

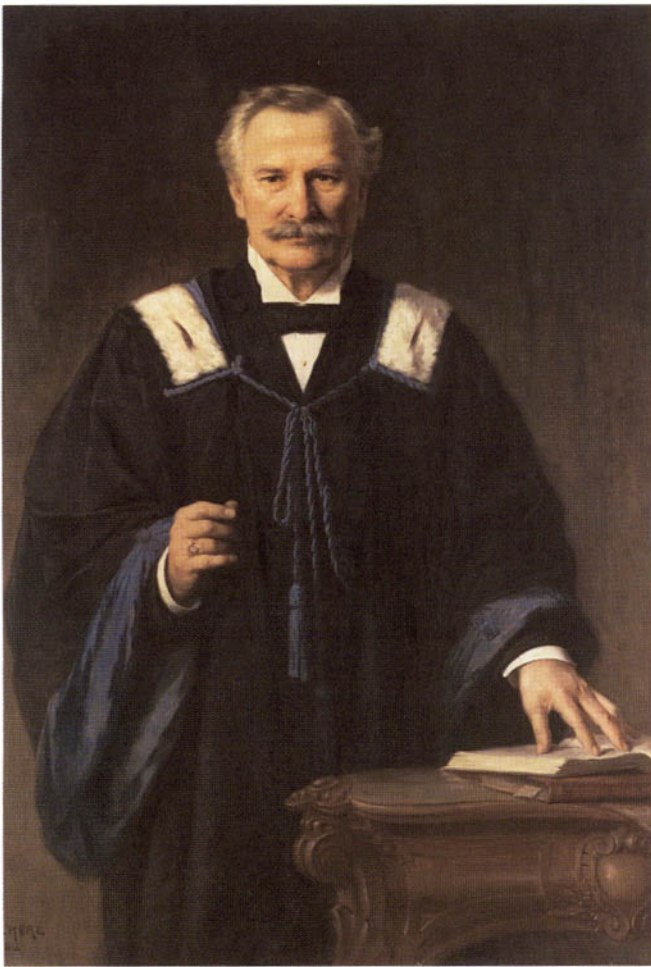
Exclusive — Riel's lost diary published in full in French and English

Tarnished Sunset — Tragedy of the North West

Adventures of Kitty — Girl of the Golden West

The Nor'Wester, Winnipeg, 100, 1, 1970

Le Canadien, Québec, 1, 1, 22 novembre 1806



Joseph-Charles Franchère,
M. le juge Michel Mathieu, s.d., huile sur toile,
134,8 X 102 cm. Collection d'œuvres d'art de
l'Université de Montréal



Louis-Paul Perron, *Mgr Olivier Maurault,* 1946,
huile sur aggloméré, 76,2 X 60,5 cm. Don
de Claude Bruchési, 1976. Collection d'œuvres
d'art de l'Université de Montréal

Valentin Jautard passent cinq ans (1779-1783) en prison sans aucune forme de procès ; propriétaires et rédacteurs du *Canadien* sont écroués en 1810 par le gouverneur Craig ; Jocelyn Waller du *Canadian Spectator*, Daniel Tracey du *Vindicator*, Ludger Duvernay de *La Minerve* connaissent aussi les cachots et en sortent triomphalement ; le modéré Étienne Parent du *Canadien* quitte sa prison atteint d'une surdité qui infléchira le reste de sa vie (Gallichan, 2004). Il faudrait encore compter le vandalisme du Doric Club à l'égard de l'atelier du *Vindicator*, le saccage de l'imprimerie torontoise de William Lyon Mackenzie ou l'oreille coupée d'Henry David Winton du *Public Ledger and Newfoundland General Advertiser* (Brouillette, 2004). Il aura fallu que des hommes se tiennent debout, tel Joseph Howe qui, après avoir dénoncé dans le *Novascotian* les abus des administrations municipales et provinciales, dut répondre avec succès d'accusations de libelle (Parker, 2004a).

La presse naît partisane et le demeurera même après que la technologie aura modifié la donne du financement des journaux (Gallichan, 2006) ; la « grande guerre des mots » des politiciens et des clercs au XIX^e siècle répète, à sa façon, la nature civile et politique de la presse. On observera que, dans l'Ouest canadien, l'ordre, la loi et l'imprimé arrivent avant les colons, comme en témoigne l'usage fait par la North-West Mounted Police d'une variété d'imprimés (Lamonde, 2005a). Cela n'empêcha pas Louis Riel de saisir les presses de journaux et d'utiliser celles-ci en 1870, alors qu'en 1885 les journaux opposés à ses initiatives, le chemin de fer et le télégraphe joueront contre lui (MacLaren, 2005).

À chacun de ses commencements ou de ses recommencements, l'imprimé au Canada crée une vie publique, une vie civique.

La représentation sociale du livre et de l'imprimé

Le livre est encore lié à la politique dans son rapport à ceux qui ont du pouvoir, de l'avoir et du savoir, autant de conditions nécessaires à son achat, à sa lecture et à son instrumentalisation. De ce point de vue, il est intéressant de voir comment un autre moyen d'expression, la peinture, met socialement le livre en scène. Si le traitement du paysage se prête peu à la représentation du livre, le portrait à l'huile lui fait une place royale (Lamonde, 2002). Tout au long du XVIII^e et du XIX^e siècle, le recours au livre a la même importance que celui à d'autres attributs (signes professionnels, vêtement bourgeois, bijoux, coiffure) parmi les moyens pris par les portraitistes pour réfléchir la position sociale de leurs sujets. Le livre et la bibliothèque en fond de scène sont des attributs masculins ; le livre ouvert et la lecture caractérisent plus souvent la représentation des bourgeois. La représentation des

hommes avec livre changera peu, sinon pour faire place à des écrivains plutôt qu'aux seuls avocats, hommes politiques et clercs. Le portrait de femmes avec livre ouvert ou lu sera plus perméable au temps et à la culture ambiante (Fleming, 2004b; Lamonde, 2005b). C'est le portrait féminin qui, vers 1890, renvoie l'image du plaisir de lire et, du coup, l'idée que la lecture du roman et de la fiction a obtenu le statut qui lui était refusé depuis le XVIII^e siècle. La grâce, la légèreté et les couleurs des portraits d'un John Lyman suggèrent une entrée dans la modernité, tout comme les nus féminins avec livre ou magazine.

Les peintres, tel Ozias Leduc, qui ont beaucoup pratiqué la nature morte ont fait place au livre et à l'imprimé illustré à côté d'autres objets communs dans l'atelier de l'artiste. Le livre dans la nature morte a survécu au passage de celle-ci dans la peinture non figurative, comme l'attestent des huiles de Pellan ou de Borduas (Gerson et Lamonde, 2006). L'imprimé fait aussi partie du paysage urbain dans les aquarelles d'un James Pattison Cockburn qui, tout en représentant telle place du marché, donne à voir les affiches imprimées d'intérêt public ou commercial placardées aux murs des édifices.

Si la photographie d'individus reprend les poses d'hommes et de femmes avec livres devenues des stéréotypes, elle ouvre toutefois sur autre chose, en particulier sur la représentation de la lecture à l'extérieur, dans la nature. Le dessin, pour sa part, a souvent tendance à représenter la lecture du journal plutôt que celle du livre.

La culture de l'imprimé : de la culture coloniale à une culture nationale

L'imprimé s'installe dans un milieu colonial quand il arrive à Halifax en 1752, à Québec en 1764 et à Montréal en 1776. Son histoire est un exceptionnel révélateur du triangle politico-culturel Canada-Europe-États-Unis qui marque la culture québécoise et canadienne.

En effet, les premiers imprimeurs viennent des colonies britanniques au sud : les Green de Boston s'installent à Halifax, Brown et Gilmore de Philadelphie à Québec, Mesplet à Montréal. Au fil des décennies, les imprimeurs doivent importer presses et caractères et ils dépendent des avancées technologiques de part et d'autre de l'Atlantique, tout comme les libraires commandent à Londres, Glasgow, New York ou Boston les ouvrages de fiction, par exemple, dont parlent les gazettes lorsqu'elles n'en publient carrément pas des extraits. Le triangle éditorial ou culturel de l'imprimé de langue anglaise fonctionne au gré des ans et des saisons, mais sa régularité contraste avec la circulation de l'imprimé de langue française, sérieusement infléchi par la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre en 1760. Le livre français continue d'arriver dans la « *Province of Quebec* » puis au Bas-Canada

par un canal comme celui, par exemple, des Sulpiciens de Londres et de Baltimore, mais il faudra attendre la levée du blocus économique napoléonien pour voir s'installer en 1815 la librairie de langue française à Montréal (Lamonde, 1988).

Si à lui seul le phénomène de l'importation est déjà un signe de l'existence et de la durabilité du triangle colonial, la nécessité de légiférer en milieu colonial à propos de ce qui circule de la Grande-Bretagne au Canada, puis de la Grande-Bretagne vers les États-Unis, puis de là vers le Canada, est éloquente sur le statut colonial, politique et culturel, des Maritimes, du Haut et du Bas-Canada. C'est, pour l'essentiel, l'histoire et la signification du droit d'auteur (*copyright*) au Canada depuis 1832 et des lois sur l'importation (Parker, 2004b et 2005b), instituées dans la colonie pour protéger d'abord et avant tout les droits des auteurs britanniques sur les titres britanniques importés et sur de possibles éditions canadiennes, mais pour protéger aussi les titres britanniques republiés aux États-Unis et exportés en Amérique du Nord britannique sous forme de livres singulièrement moins coûteux à l'achat parce que non grevés de droits aux auteurs et déjà amortis dans un marché démographiquement payant. En ce sens, un libraire d'Halifax, de Montréal ou de Toronto est toujours financièrement tenté de s'approvisionner en romans anglais ou écossais auprès de collègues de Boston, de New York ou de Rochester, eux qui sont à portée de main.

Un même scénario préside à l'approvisionnement des libraires et des éditeurs de journaux francophones du Québec. Des journaux comme *Le Canadien*, *La Minerve* ou *L'Avenir* font leur miel des feuilletons que la presse française publie depuis 1830, quand ce ne sont pas des « éditeurs » qui reproduisent ici, sans autorisation, des romans à l'eau de rose, ou des directeurs de théâtre qui pigent dans le répertoire français la pièce à succès qui fera le leur, attribuable d'abord au fait d'avoir trouvé gratuitement un auteur (Lamonde, 2005c).

Du côté des auteurs, il faut bien reconnaître qu'au début, et pendant longtemps, les plus talentueux ont cherché à Londres ou à New York, dans le triangle colonial, la reconnaissance que les « métropoles » avec leur marché économique et symbolique peuvent seules conférer (Parker, 2004b et 2005a).

L'importation culturelle ne se limite pas à des presses, à des caractères ou à des romans ; elle inclut tout autant celle de modèles culturels que les colonies adoptent et adaptent. Ce fut le cas des associations d'artisans (*Mechanics' Institutes*) et de leurs bibliothèques importées d'Écosse et d'Angleterre et imitées à Montréal, Halifax, Québec et York (Smith, 2004 ; Lamonde, McNally et Rotundo, 2005). Ce fut le cas des bibliothèques scolaires « publiques » ou « communes » conçues par Horace Mann, responsable de l'éducation au

GAZETTE

LITTE

RAIRE,

Pour la Ville & District

de MONTREAL.



MERCREDI,

17 FEVRIER.

Aux différents Auteurs du Papier périodique.

Savez-vous que la guerre que vous faites ne peut pas durer. Pourquoi? parce que vous n'avez pas aimé de ménagement les uns pour les autres. Les fers ont brimés les foibles, & les foibles trouvent leur unique défense dans les injures. Si vous aviez plus de défiance mutuelle vous vous entredéchireriez plus librement & plus poliment; mais vous êtes toujours le pouce levé, vous ne pouvez pas vous excuser, la moindre petite faute est suivie de vous tous un cri de. On s'aperçoit même par vos différentes déclarations que vous vous haïssez. Le Canadien, curieux visite de vouloir généralement se bien, & celui qui quitte sans avoir écrit son idéal, est l'objet de son mépris. Quelle incommodité. Croyez-moi, reprenez vos sens, & combattez plus poliment, je me mettrai de la partie.

LE FRUDEFENT.

A L'HOMME RENDU.

Et-ce bien le portrait de Clarice que vous avez fait dans votre Adieu du 3 du courant? est-il bien exact? Si cela est vous êtes heureux, & Clarice est le Phoenix de son Sexe. Mais l'Amour que vous dites matin ne vous jurerait-il pas un tour de son métier; qui fait si pour vous enlever il n'auroit pas jadis un voile sur les défauts de Clarice pour ne vous laisser entrevoir que ses vertus. Une fois pris par le piège le voile se lève, l'air s'aperçoit que l'ombre des vertus & la réalité des vices, nous surveillons ce qui nous flâne avec des yeux aveugles. Vous trouvez une beauté vive, mais cette vivacité n'est-elle jamais étouffée par même les plus légers contre-temps? vous ne vous en êtes pas encore aperçus, je le crois; vous ne la regrettez que du côté avantageux. Cette douceur qui ne promet rien, qui réprouve l'engagement, n'est-elle pas feinte, ou la suite d'un caractère timide dans le temps, & qui attend l'occasion favorable de vous faire sentir la supériorité. Mais, dites-vous, je n'ai reconnu que des vertus; pourquoi s'opposer en elle des défauts qu'elle n'a pas eus jamais? N'êtes-vous donc tranquille sur un point-être puisqu'il vous plaît. Quant à moi je suis résolu de ne pas me rendre, & je suis encore plus difficile que vous, parce que je suis

INDIFFERENT.

Tom II.

A L'AMI DU CANADIEN CURIEUX.

J'ai reçu de la votre écrit du 10 du courant, adressé à l'Observateur; je n'ai pas cru devoir le rendre public, tant par ce que je dois au Public qu'à moi-même. Ne croyez pas que je donne silencieusement dans le faux; je vous observe tous, & je fais quel parler; je puis être peut-être pas juste, mais qu'importe, telle est mon idée. Vous qui vous dites seulement l'Ami du Canadien curieux, ne feriez-vous pas l'un & l'autre; je pourrais me tromper. Vous croyez que le Spectateur tranquille est sous différents noms dans le Papier Périodique, vous êtes le Logographe d'après n'est point de lui; & la découverte, signée le Différent est de moi. Vous savez que je ne vous cèle rien. Le moment que vous trouvez plus n'est point, comme vous dites de *Desforges Malherbe*, mais perché de J. F. Guichard.

Vous avez tort de vous inquiéter de l'existence de la réalité de l'Académie de Montréal, ceci doit vous importer peu.

Votre plainte à Apollon (s'il est moi ignorant) n'est ni Profane, ainsi j'ai mis le tout dans un petit lieu que nous appelons, en terme de l'Art, *Le nid*. Vous devez m'avoir obligation de ma discrétion à votre égard.

L'IMPRIMEUR.

A V I S

A un jeune Militaire, concernant quelques affaires Morales & critiques par divers faits; par M. DE LA SORINIERE.

Audi, vocati, verba sententiarum; sine causa enim non profertur.

Huez-vous qui du flambeau de la saine raison éclairés à juchette!

Le flambeau qui nous luit dans la vieille saison N'éclaircira que notre foiblesse.

Des docteurs de l'ignorance défendez votre cause: Dans l'âge fait pour la tendresse L'habitude devient mollesse;

Et la mollesse éteint l'honneur.

A le bonnet rendre un juste hommage;

G

Gazette littéraire pour la ville et district de Montréal, Montréal, 1779

With Merris Compliments

The Hootenay Country

of

British Columbia.

A Volume
Devoted to Its
Resources and
Possibilities.

JOURNAL DEVOTED TO THE FINANCIAL, MERCANTILE AND MANUFACTURING INTERESTS OF THE CANADIAN NORTH-WEST.

JAMES E. STEEN, PUBLISHER. SUBSCRIPTION, \$2 PER YEAR IN ADVANCE.

WINNIPEG, JULY 15TH, 1892.

The Great New Mineral Country.

Illustrated with Engravings of the Principal Places
in the District

WITH

A NEW MAP CORRECTED TO DATE.

Commercial Post, Winnipeg.

The Commercial, Winnipeg, 15 juillet 1892

Massachusetts, et avec lesquelles les deux surintendants de l'instruction publique au Haut et au Bas-Canada, Egerton Ryerson et Jean-Baptiste Meilleur, furent tôt familiers.

La sortie du colonialisme culturel est le plus souvent un long processus, même si elle se fait par la voie révolutionnaire, ce qui ne fut pas le cas au Canada. Il faut ici distinguer les moments de cette « décolonisation » : le moment symbolique et le moment économique et institutionnel, l'époque de la promotion d'une culture nationale et celle de sa mise en place. La décennie 1830 et les dernières années du régime constitutionnel de l'Union (1840-1867) ont vu quantité de textes promouvant la création d'une « littérature nationale » tant francophone au Bas-Canada qu'anglophone dans les Maritimes et le Haut-Canada. Mais ce n'est que dans la décennie 1880 qu'une culture de l'imprimé à caractère canadien connaît son décollage irréversible et que le recours à l'importation devient moins impérieux et fréquent. La première traversée ferroviaire du Canada en 1886 marque les débuts d'un marché vraiment national, d'un système postal *a mari usque ad mare* et d'une épopée des communications imprimées et télégraphiques qui fera de la communication, grâce aux écrits d'Harold Innis et de Marshall McLuhan, l'un des « produits privilégiés » de l'identité canadienne.

C'est l'innovation technologique dans les domaines de la composition, de l'impression et du pliage qui, durant la décennie 1880, donne à la culture de l'imprimé et à la presse en particulier le mouvement qui met en branle l'engin capable de créer un nouveau convoi culturel. La technologie qui rend possible la presse à grand tirage a besoin d'un marché et d'un système de distribution et de consommation de masse où la publicité génère les véritables profits après que la vente de l'espace rédactionnel eût rendu possible la baisse du coût de vente de chaque numéro à quelques sous. Cette consommation de masse de l'imprimé mise par ailleurs sur une alphabétisation majoritaire—elle le devient au Québec durant la décennie 1870 à la suite des politiques scolaires de Chauveau—, sur une accessibilité publique à l'imprimé dans des bibliothèques « gratuites » dont l'Ontario lance l'idée en 1882 et sur l'accès commercial au livre dans un réseau national de librairies. Les métiers du livre font leur part dans ce décollage irréversible en s'organisant en associations corporatives—Canadian Booksellers' Association (1876), Canadian Publishers' Association (1882)—pourvues d'une presse spécialisée : *Printers' Miscellany* (1876), *Books and Notions* (1884), *Canadian Booksellers* (1888), pendant que les auteurs et les éditeurs veillent à la création en 1888 de la Canadian Copyright Association. Avec la fondation de la Société royale du Canada (1882), cette « canadianisation » de la culture de l'imprimé trouve ses lettres de créance, vers 1885, dans l'usage courant du terme *canadiana* et dans la politique d'achat de tels livres canadiens de la Toronto Public

Library. Le Canada dispose alors de suffisamment de symboles consignés dans le *Canadian Almanac* (1848), dans le *Canadian Guide* (1849), dans les cartouches de journaux ou sur la première page illustrée de partitions de musique—le castor, la feuille d'érable, la gendarmerie à cheval, les chutes du Niagara—, pour qu'il soit possible de parler de culture nationale, même si l'impérialisme britannique connaît alors son apogée.

Savoir lire et écrire

L'alphabétisation est une condition *sine qua non* de la culture de l'imprimé ; son étude s'impose donc dans la mesure où la capacité de lire et d'écrire détermine l'état d'avancement de cette culture dans une société donnée et où elle conduit à l'analyse du terme même de ce processus, la lecture.

Les limites des sources de renseignements compliquent singulièrement l'analyse de l'alphabétisation ; l'irrégularité des données des recensements décennaux canadiens depuis 1851 rend difficile toute affirmation sur les taux d'alphabétisation de la population au XIX^e siècle. On a dû avoir recours, au Québec, à une autre source, les registres de mariage, pour analyser la signature des époux et déduire de cette capacité de signer une capacité de lire (Verrette, 2004 ; Verrette et Lamonde, 2005). On a établi que l'alphabétisation y devient un phénomène majoritaire (52,6 %) durant la décennie 1870 et généralisé durant la dernière décennie du XIX^e siècle (74,4 %), mais qu'il ne devient universel qu'au début du XX^e. Ce n'est qu'après 1860 que le taux d'alphabétisation des femmes dépasse celui des hommes, l'écart maximal étant de 12 % en faveur des femmes entre 1880 et 1890.

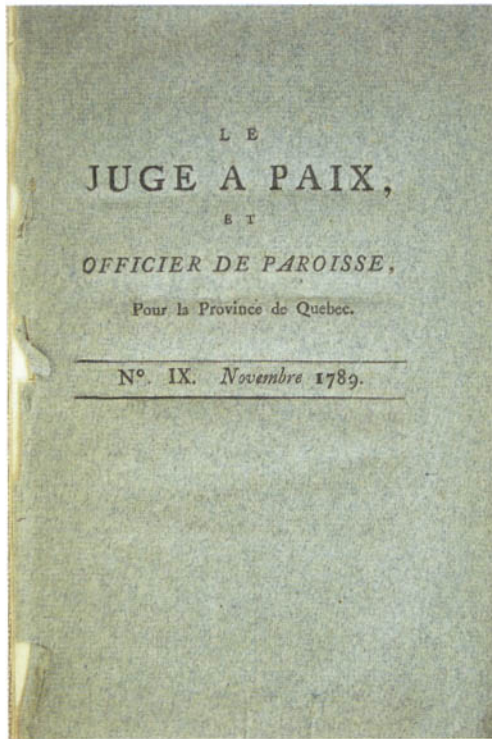
L'alphabétisation comparée des anglophones et des francophones au Québec permet de faire ressortir les dimensions coloniales et sociales de ce phénomène culturel fondamental. L'explication des taux supérieurs d'alphabétisation de la population anglophone tient à de multiples facteurs. Le plus lourd est l'appartenance religieuse : le protestantisme valorise l'examen personnel, la lecture de la Bible dans la connaissance et la pratique religieuses, tandis que le catholicisme romain filtre l'approche des écrits bibliques et évangéliques par un examen autoritaire des textes qui a, de surcroît, une incidence sur sa conception même de l'école. Vient ensuite la langue comme facteur : on est d'autant plus alphabétisé qu'on est protestant et qu'on est anglophone, et qu'on habite en milieu urbain. Le choix d'habiter dans une agglomération importante, dans une ville, est socio-économique ; il résulte, au Québec, aux XVIII^e et XIX^e siècles, d'un phénomène migratoire où les sujets britanniques, après la conquête de la colonie sur la France, viennent occuper

les postes administratifs et économiques à Québec puis à Montréal. L'occupation professionnelle, autre facteur explicatif, est ainsi liée au lieu d'habitat, et par voie de conséquence au niveau de revenus. Ces protestants anglophones établis en milieu urbain, exerçant des professions et des métiers rémunérateurs, ont des familles de taille moins importante que chez les catholiques francophones paysans habitant majoritairement la campagne. Et les enfants de ces familles urbaines ont plus de chances de trouver une école que ceux de la campagne où l'éloignement, l'isolement et la contribution des enfants au travail agricole limitent l'accès scolaire, lui-même conditionné par les positions de l'Église catholique face à celles de l'État en ce domaine.

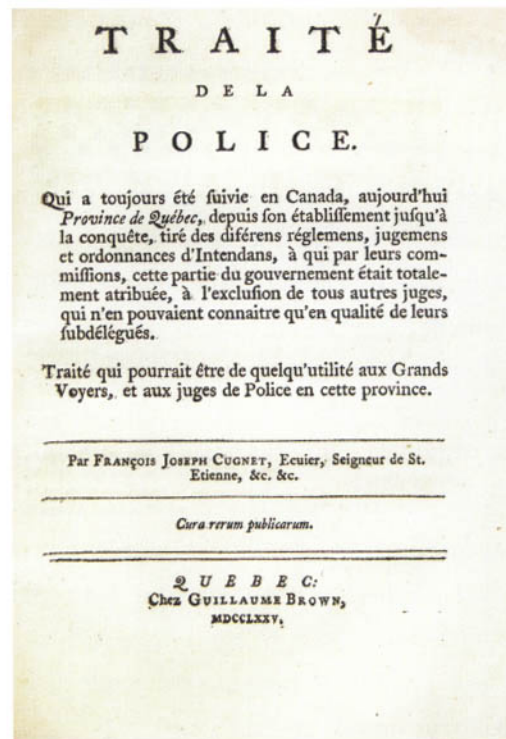
La culture de l'imprimé, la culture urbaine et une culture publique

L'imprimé n'est pas qu'un moyen d'expression culturelle ; la culture de l'imprimé, on l'a vu, est un révélateur de dimensions civiques, sociales et coloniales au Canada et au Québec. Elle l'est aussi de l'urbanisation. Non seulement parce que le nombre et la démographie éclairent le développement de la culture de l'imprimé, mais tout autant parce que l'imprimé révèle la dimension culturelle de la ville, parce qu'il jette sur la culture urbaine un éclairage unique et spécifique.

Les travaux publiés et en cours sur l'histoire du livre et de l'imprimé au Canada permettent dorénavant de poser des questions plus précises sur les corrélations possibles entre un aspect de cette culture de l'imprimé et le développement des agglomérations, et vice versa. Poussant plus loin le programme de recherche proposé dans un article récent, « La culture urbaine au Canada et les formes de la culture de l'imprimé aux XVIII^e et XIX^e siècles » (Lamonde, 2004c), il s'agirait de partir d'une donnée construite grâce au répertoire de Meikle de 1858 concernant les villes du Québec, autres que Montréal et Québec, où paraît un journal, pour constater que la population de ces agglomérations varie alors de 7 000 (Trois-Rivières) à 400 habitants (Granby), la moyenne des villes avec journaux (Aylmer, Drummondville, Granby, Sherbrooke, Sorel, Saint-Hyacinthe, Standstead et Trois-Rivières) se situant à 2 825 habitants. J'ai donc établi un tableau des villes *canadiennes* qui ont atteint le seuil des 5 000 habitants en 1921 et c'est sur ce tableau qu'on pourrait maintenant s'appuyer pour déterminer les facteurs prioritaires qui lient l'imprimé et l'urbanisation. Il faudrait établir une première corrélation entre l'agglomération et la publication d'un journal, celui-ci constituant le point de départ du modèle de l'implantation de l'imprimerie dans un lieu. Tout comme pour l'analyse des variables qui jouent prioritairement



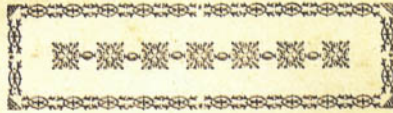
Richard Burn, *Le juge à paix, et officier de paroisse*,
Montréal, 1789



François Joseph Cugnet,
Traité de la police, Québec, 1775

sur l'alphabétisation, il faudrait repérer les autres facteurs déterminants dans le développement urbain de l'imprimé. Y a-t-il présence de lecteurs ou présence d'annonceurs (même en nombre limité) ? Le journal fait-il penser aux uns et aux autres qu'ils ont des intérêts complémentaires ? Faut-il d'abord prendre en compte l'activité commerciale d'un lieu ou d'autres fonctions publiques : en plus des commerces, la ville comprend-elle une instance de cour de circuit, un bureau d'enregistrement, un palais de justice ? Y trouve-t-on des paroisses, un évêché, des écoles, un collège ? Un bureau de poste ? Une association littéraire ou un institut d'artisans ? Dans quels délais une bibliothèque et une librairie (Lamonde et Rotundo, 2004 ; Golick, 2005) suivent-elles la parution d'un journal ?

On peut construire une grille de la sorte avec les données dont on dispose sur les journaux, sur les bureaux de poste, sur les instituts d'artisans (le *Report* de S. May sur l'Ontario)



ANNO VICESIMO SEPTIMO
GEORGII III. REGIS.

CHAP. II.
AN ORDINANCE

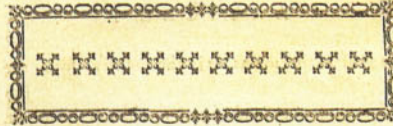
For better regulating the MILITIA of this province, and rendering it of more general utility towards the preservation and security thereof.

Preamble.



HEREAS the security of the state is the first principle in every well regulated government, Be it enacted and ordained by his excellency the governor and the legislative council of this province, and by the authority of the same it is hereby enacted and ordained,

ART,



ANNO VICESIMO SEPTIMO
GEORGII III. REGIS.

CHAP. II.
ORDONNANCE

Qui régle plus solidement les milices de cette Province, et qui les rend d'une plus grande utilité pour la conservation et sureté d'icelle.



A Sureté d'un état étant le ^{Preamble.} premier principe de tout gouvernement bien réglé, Qu'il soit statué et ordonné par son excellence le gouverneur en chef, et le conseil législatif de la province de Québec, et il est, par ces présentes statué et ordonné par l'autorité d'iceux, que,

ART,

*Ordinances of the Province of Quebec/
Ordonnances de la Province de Quebec,
Québec, 1790*

ou sur les associations littéraires au Québec, sur les bibliothèques Carnegie, et il est relativement facile de savoir si et quand un lieu a vu s'instituer une paroisse, une école, un collège, un évêché.

Le tableau des villes canadiennes de 5000 habitants et plus en 1921 suggérera plus d'une piste au chercheur sur la culture de l'imprimé et sur la culture urbaine. Dans un programme de recherche, je délaisserais les grandes villes : Montréal, Québec, Halifax, Toronto, Saint-Jean. Je privilégierais quelques villes, pour des raisons variées : Hamilton, de façon à capitaliser sur les travaux publiés de J. Harvey Graff et de Michael B. Katz sur l'alphabétisation et la scolarisation dans cette ville ; Ottawa, pour observer les effets du choix du lieu comme capitale politique du nouveau pays, tout comme Victoria qui, elle, demeure capitale en perdant au profit de Vancouver la vocation économique ; Winnipeg, ville bilingue, pionnière dans

les Prairies des villes qui se dotent d'une imprimerie et de journaux bilingues. Pour le Québec, il faudrait choisir des villes moyennes : entre Québec et Montréal (Trois-Rivières), dans le large pourtour de Montréal (Saint-Hyacinthe et Sorel), en région (Chicoutimi).

La culture de l'imprimé n'est évidemment pas la seule forme d'expression des citadins. La culture populaire, exprimée par le façonnement d'objets ou par des expressions collectives comme la grève ou la manifestation, passe de la campagne à la ville, du milieu agricole au milieu industriel et commercial. Mais la ville et son activité économique, qui requièrent plus impérativement l'alphabétisation, font constamment appel à l'imprimé et, dans cette culture urbaine de l'imprimé, la bibliothèque constitue un riche exemple de l'émergence d'une culture publique au Canada, d'une culture commune voulue d'Est en Ouest par la population (Lamonde, 2004b).

L'histoire des bibliothèques au Canada est celle d'une institution dont les organisateurs et les usagers forment une spirale sociale qui va s'ouvrant progressivement à un public de plus en plus large. Prenant d'abord la forme d'une bibliothèque par souscription dont les souscripteurs appartiennent à la grande bourgeoisie commerçante et administrative, la bibliothèque s'élargit ensuite à des milieux professionnels qui se dotent d'une bibliothèque : avocats, notaires, médecins, commerçants ont des besoins divers d'imprimés, et ces élites prennent même l'initiative de doter les artisans (*mechanics*) d'associations pourvues d'une bibliothèque. L'association volontaire, d'abord mise sur pied par des amateurs d'histoire, de littérature ou de science, regroupe bientôt en un lieu les gens de professions et de métiers divers, au moment où, au temps de l'Union et dans le Haut-Canada principalement, on greffe des bibliothèques « publiques » ou « communes » à des écoles. C'est précisément cette spirale, constituée de divers citoyens ayant alors simultanément accès à une variété de types de bibliothèques, qui va mener en 1882 à une première législation, en Ontario, en faveur de bibliothèques « gratuites », financées par l'argent du public au moyen d'une taxation et ouvertes en principe à tout public au-delà de l'appartenance sexuelle, linguistique ou religieuse. Cette bibliothèque « gratuite » deviendra « publique » par la loi ontarienne de 1895, au moment où le combat victorieux en faveur de la lecture de romans permet de donner une signification nouvelle à la bibliothèque publique, ouverte à tous et toutes pour lire tous les genres de littérature.

L'auteur, le livre et le périodique savants

L'apparition du livre savant dépend d'un certain nombre de facteurs dont le premier est la présence d'un auteur. La chose ne va pas de soi, la publication scientifique demeurant comme le titre littéraire, à ses débuts, anonyme. L'anonymat est renforcé par l'habitude de publier des périodiques en recourant fortement, pendant un moment, à la compilation (MacDonald et Connor, 2005).

La croissance des effectifs, comme en médecine par exemple, entraîne la professionnalisation du milieu et des moyens de communication dont il se dote. À la motivation de l'avancement du savoir ou des profits à tirer d'un ouvrage pratique s'ajoute bientôt la volonté de reconnaissance d'une découverte ou d'une invention – le Canadian Patent Office Record date de 1873. La signature s'impose alors et quelques noms émergent, comme ceux de John William Dawson et de William Osler.

Le développement technologique et économique et les inventions créent l'organe ; les périodiques sectoriels, qui rendent possible le suivi de l'innovation, s'imposent, tels la *Canadian Mining Review* (Montréal, 1882), le *Canadian Electrical News and Steam Engineering Journal* (Toronto, 1891) ou le *Canadian Engineer* (Toronto, 1893).

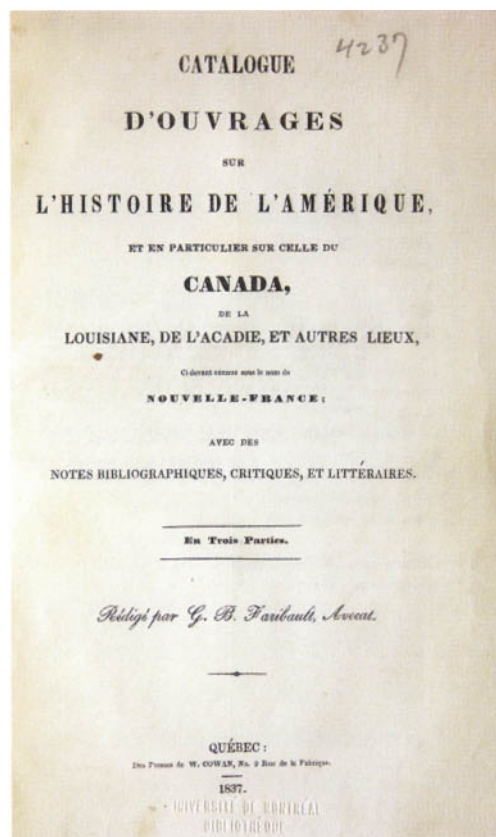
Dans les humanités et les nouvelles sciences sociales, la canadianisation des savants et des savoirs prend aussi appui sur l'état d'avancement culturel de la colonie et du Dominion (Hulse, Lamonde, O'Leary, 2005). Philosophes, historiens, ethnologues, sociologues sont souvent nés et formés à l'étranger et ils y publient leurs premiers travaux, que ce soit à Glasgow, à Oxford ou à Paris. Ils sortent souvent des rangs de l'histoire locale ou régionale, de la fonction publique, de l'amateurisme éclairé. La fondation de facultés ou de départements dans les premières universités, à Halifax, Québec, Montréal, Kingston et Toronto, donnent le véritable coup d'envoi aux enseignements soutenus et à la publication de livres et de périodiques universitaires et savants. En histoire, par exemple, le suivi bibliographique de la *Review of Historical Publications Relating to Canada* (1897) finira par donner naissance à la *Canadian Historical Review* (1920). Les disciplines nouvelles émergent souvent des savoirs existants : la philosophie se distancie de la religion même et des carrières religieuses. Au Canada français, la sociologie sort de l'enseignement de la philosophie, l'ethnologie et l'anthropologie, à travers les figures d'Edmond-Zotique Massicotte ou de Marius Barbeau, d'un intérêt pour la tradition orale et la chanson qui remonte aux *Soirées canadiennes* (1861-1865) et aux *Anciens Canadiens* (1863) de Philippe Aubert de Gaspé.

Dans ces domaines du savoir, l'université joue un rôle décisif, même si l'on met du temps à instaurer des enseignements de haut niveau comme celui des historiens Jean-Baptiste Ferland, Honoré Laverdière, Thomas Chapais et Lionel Groulx. Il en est de même pour la fonction publique et les institutions muséologiques qui accueillent des archéologues et des anthropologues.

Dans les humanités et dans les nouvelles sciences sociales, la formation se déroule longtemps à l'étranger et les publications s'y font. Pensons à Léon Gérin, à l'abbé Stanislas-Alfred Lortie, disciples de Le Play, à Édouard Montpetit, avant qu'ils ne viennent ouvrir des départements universitaires, lancer ou relancer des revues, et offrir des manuscrits à des éditeurs professionnels en passe de s'implanter, ou à des imprimeries de communautés religieuses.

La « fin » du circuit de l'imprimé : la lecture

Aujourd'hui, le lecteur d'un roman ou d'une étude imagine-t-il lire sur la lecture ? N'est-ce pas ce vers quoi il sera mené un jour ou l'autre pour comprendre l'acte même qu'il pose si souvent sans l'inclure dans une histoire tout aussi naturelle que celle du genre ou de l'auteur qu'il lit ? Il se demandera avec raison comment il pourrait bien faire l'histoire de la lecture, l'acte paraissant si évanescant le livre une fois fermé.



Georges-Barthélemi Faribault,
*Catalogue d'ouvrages sur l'histoire de
l'Amérique et en particulier sur celle du
Canada [...]*, Québec, 1837

Son intuition est juste, car les sources pour étudier la lecture sont déterminantes à propos de ce qui peut être dit d'elle. Le catalogue d'une bibliothèque personnelle, le registre d'emprunt d'une bibliothèque d'association, la citation d'un auteur par un écrivain ou un épistolier, le commentaire sur un auteur ou sur un titre dans un journal personnel ou dans une autobiographie apprennent des choses différentes à l'historien sur le degré de réalité de la lecture concrète. Si la recherche québécoise sur la lecture a pu faire des percées, c'est bien parce qu'elle dispose d'un inventaire assez systématique de sources variées et complémentaires : catalogues de bibliothèques personnelles et de collectivités, identification de (rares) registres d'emprunts, bibliographies de la littérature personnelle (journaux, autobiographies, Mémoires, souvenirs), inventaire de correspondances, études sur la citation.

Des études sur la correspondance et les journaux personnels laissés par la famille Papineau ou par Joséphine Marchand-Dandurand (Montreuil, 2005) donnent un bon aperçu des possibilités de compréhension du phénomène de la lecture, non seulement des moments (selon le temps et la lumière disponibles), des lieux (chambre ou cabinet, hôtel, bateau, diligence) ou des sources d'approvisionnement de la lecture (cabinets de lecture, bibliothèques, bureaux de journaux, librairie, encans, quais de Paris), mais surtout de la signification qu'elle prend pour les membres de la famille Papineau. Une partie importante de la correspondance de cette famille se fait durant l'exil de Louis-Joseph, le père, et d'Amédée, le fils aîné, aux États-Unis et en France, après la Rébellion de 1837 et au moment de celle de 1838. Les lectures d'exil font apparaître chez Amédée deux dimensions fondamentales. Une première qui le concerne personnellement et qui fait voir le démocrate républicain chez celui qui parle de sa « trinité démocratique » d'auteurs : Thomas Paine, Alexis de Tocqueville et Félicité de Lamennais. Une seconde qui révèle non seulement la naissance, après Jacques Viger et Georges-Barthélemy Faribault, du collectionneur – il entend trouver et conserver tout ce qui s'est publié à propos des rébellions –, mais surtout l'émergence, au moment où Michel Bibaud publie sa « bureaucrate » *Histoire du Canada* (1837) et où François-Xavier Garneau commence à publier sur l'histoire, d'un besoin d'écrire cette histoire décisive qui vient de se vivre (Lamonde, 2004a).

Amédée demande à son père d'entreprendre cette narration. Papineau a déjà encouragé Faribault à rassembler à la Chambre d'assemblée une collection d'*americana* dont celui-ci publiera le *Catalogue* en 1837 ; il collectionne lui-même, à la mesure de ses moyens, les ouvrages sur le Canada qu'il trouve à Paris, où il s'affaire aussi à copier et à faire copier des documents devant éventuellement servir à écrire cette histoire du Bas-Canada



Joseph Bouchette, *Description topographique de la province du Bas Canada [...]*, Londres, 1815, frontispice

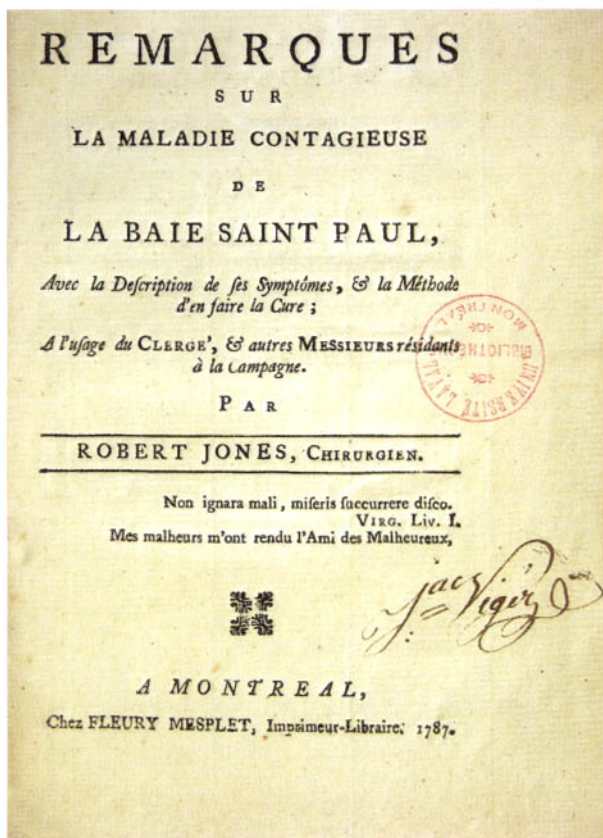
(Lamonde et Hardel, 2004). Ces centaines de lettres font aussi voir au fil des ans comment les auteurs lus sont mis à contribution, comment les lectures sont instrumentalisées, servant tantôt à décrire une ville (Bourgival) à travers une œuvre d'Eugène Sue ou à évoquer des senteurs en les opposant aux *Odeurs de Rome* de Louis Veuillot.

Enfin, c'est par sa correspondance avec Amédée que le lecteur et l'historien découvrent comment la lecture de Sénèque et d'ouvrages sur le stoïcisme fut centrale dans la vie de Papineau confronté sa vie durant à l'adversité. Si, après Antoine Plamondon, qui avait fait un portrait de Papineau en 1836 où l'on donnait à voir sur le dos des livres représentés ses auteurs préférés – Cicéron, Démosthène, Fox, Jefferson et l'économie politique –, on avait ouvert à un peintre la correspondance de Papineau à la mort de celui-ci en 1871, il est vraisemblable que ce peintre y aurait peint les noms de Sénèque, Voltaire, Lamennais et un titre ou deux de journaux.

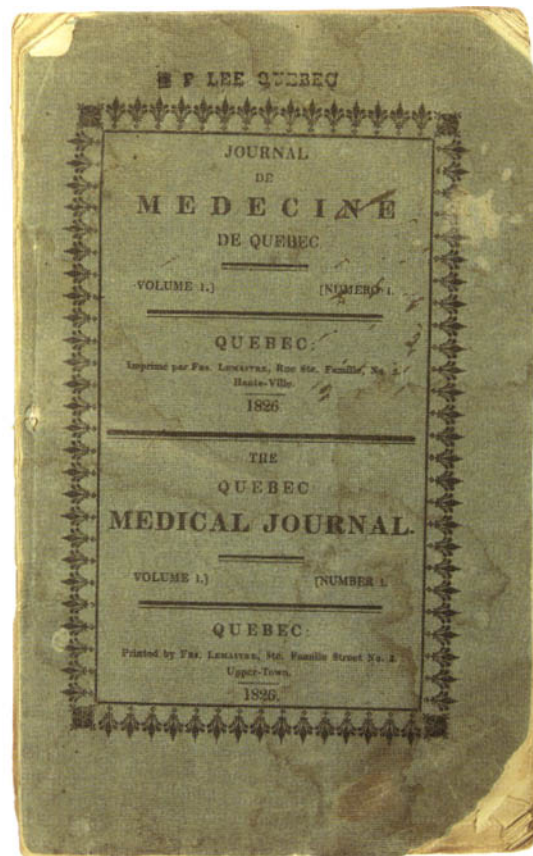
Faire le point

L'originalité de l'*Histoire du livre et de l'imprimé au Canada* tient d'abord au fait qu'elle est biculturelle et bilingue, et qu'elle a mis à contribution des approches dont la complémentarité est souvent sous-exploitée. La systématisme dans le repérage des imprimés, la rigueur dans leur description et la familiarité avec les aspects technologiques et physiques de l'imprimé de la bibliographie matérielle pratiquée au Canada anglais, conjuguées à l'analyse quantitative et sociale de l'histoire culturelle et intellectuelle privilégiée au Québec, ont constitué les approches fondamentales de ce projet de recherche. S'y ajoute une place faite à l'histoire littéraire qui marque bien comment la tradition de recherche québécoise et canadienne dans ce domaine a tenté, depuis quelques décennies, de coller à l'exigence historique d'analyse du circuit culturel complet de la production, de la diffusion, de la consommation et de la réception de l'imprimé et de la littérature.

Parce qu'elle a exploré tout un pan de l'histoire intellectuelle et culturelle du Québec et du Canada, l'histoire du livre et de l'imprimé a révélé des facettes inédites des héritages culturels européen et états-unien, de l'autonomisation progressive d'une culture canadienne à partir de la décennie 1880, de l'élaboration d'un modèle canadien de développement de l'imprimé d'Est en Ouest, d'une corrélation profonde entre la vie civique et l'imprimé, lieu où s'est tenu le combat pour la liberté de la presse. Cette relation entre le développement d'une culture publique et la culture de l'imprimé est encore perceptible



Robert Jones,
Remarques sur la maladie contagieuse de la Baie Saint Paul [...], Montréal, 1787

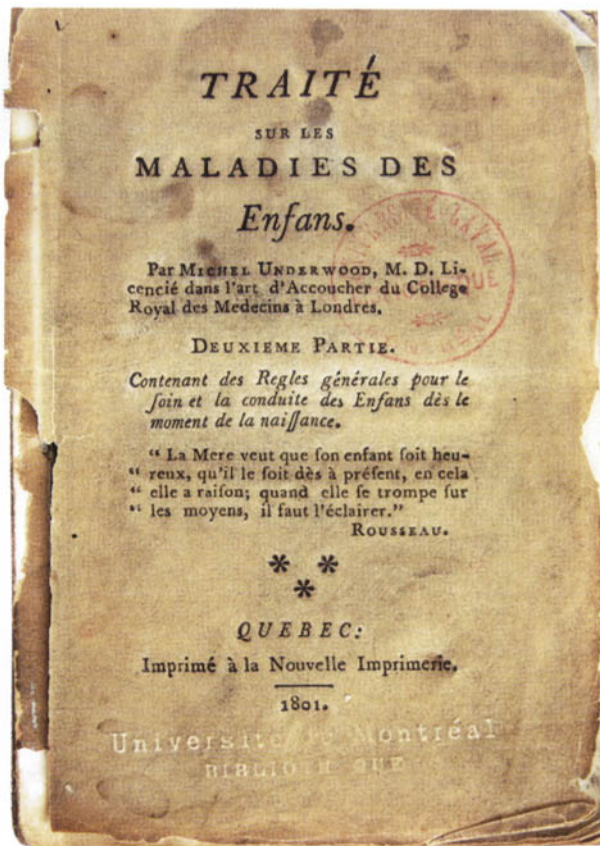


Journal de médecine de Québec /
The Quebec Medical Journal, 1, 1, 1826

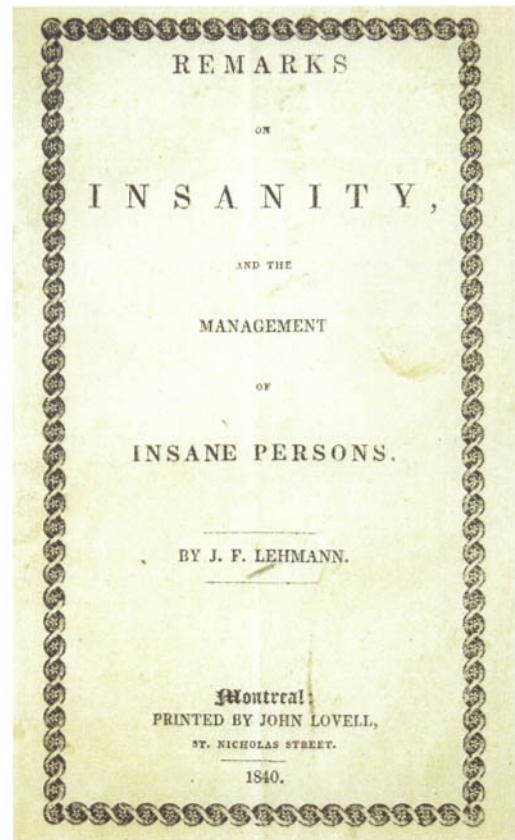
dans l'éclairage qu'apporte l'histoire de l'imprimé à la compréhension de l'émergence d'une culture urbaine et du processus d'industrialisation de la culture.

Dans au moins quatre domaines, la contribution canadienne à l'histoire internationale du livre et de l'imprimé pourra être explicitée en raison de la systématité des sources utilisées et des méthodes mises au point: les variables à l'œuvre dans l'étude de l'alphabétisation à partir de la signature au mariage et des recensements, la représentation iconographique de l'imprimé, l'étude des pratiques de lecture et la signification culturelle du développement des communications, que Harold Innis, Marshall McLuhan et Dallas Smythe ont explorée.

Avec ses quelque 175 collaborateurs, le projet sur l'histoire du livre et de l'imprimé au Canada n'a pas épuisé le sujet. Dans bien des domaines, il a permis de repérer des trous



Michael Underwood,
Traité sur les maladies des enfans,
Québec, 1801



J. F. Lehmann,
Remarks on Insanity and the Management of Insane Persons, Montréal, 1840

noirs de connaissance et des pistes de recherche. Nul doute que des monographies sur la culture de l'imprimé dans des villes moyennes et en milieu rural s'imposent, tout comme l'analyse quantitative et qualitative du dépôt légal (*copyright*) depuis 1840. La presse corporative des métiers de l'imprimé pourrait faire l'objet de multiples mémoires et thèses tant l'information qui s'y trouve est fondamentale pour la compréhension du milieu. Des percées intéressantes dans le domaine de l'histoire des bibliothèques pourraient résulter d'histoires de bibliothèques de location (*circulating libraries*) faites à l'aide de leurs catalogues, d'histoires de salles de nouvelles (*news rooms*) comme le Toronto Atheneum and Commercial News-Room dont le septième rapport annuel date de 1852, d'histoires de la constitution de collections par un recours aux registres d'acquisitions, d'analyses du passage du catalogue imprimé au catalogue sur fiche ou du développement de la professionnalisation

du métier de bibliothécaire depuis l'époque des bibliothécaires des Chambres d'assemblée ou des surintendants de bibliothèques d'associations. Un bon inventaire des catalogues de librairies permet maintenant d'entreprendre des études historiques de quelques-uns de ces commerces ; on pense à Rowsell de Toronto, par exemple. Enfin, le développement de la photographie durant la seconde moitié du XIX^e siècle requiert, comme dans le cas de la peinture, une étude systématique de la représentation du livre, de l'imprimé et de la lecture. Beaucoup reste à faire.

Notes

Qu'est-ce qu'un livre savant ?

1. <http://www.fedcan.ca/francais/aspp/about/>.
2. Le texte est disponible à <http://gallica.bnf.fr/>.
3. Pour un exemple en sciences humaines, voir <http://www.interdisciplines.org/defispublicationweb/>. En physique, mathématiques, informatique et biologie quantitative, une référence maintenant classique est <http://arxiv.org/>.
4. Voir, par exemple, les Actes numériques du colloque des 15 et 16 novembre 2001, *Les futurs possibles du livre*, Montréal, Grande bibliothèque du Québec :
http://portail.bnquebec.ca:80/portal/dt/extranet/bibliotheques/documentation/conferences_presentations/bib_acte.htm.
5. Voir, par exemple, <http://www.erudit.org/livre/index.html>.

Avatars et renaissances du livre savant

1. <http://www.newadvent.org/cathen/01303a.htm>.
2. Pour un exemple de base de données organisée de cette façon, voir la base de récits de rêves <http://www.reves.ca>.
3. Voir notamment un fragment du Livre des morts égyptiens au Metropolitan Museum :
http://www.metmuseum.org/explore/newegypt/hm/wk_book.htm.
4. <http://www.bl.uk/collections/treasures/digitisation4.html>.
5. Voir André Lemire, *Le Nouvel Observateur*, 23 décembre 2004
(http://www.nouvelobs.com/dossiers/p2094_95/a259740.html).
6. « *Quodsi qui parum intellexerit ex scriptis, cum ipsam rem cognoscet, profecto inveniet curiose et subtiliter omnia ordinata* » (*De architectura*, X, 8, 6).
7. *Géographie*, 2, 5, II. Cité par Jean-Marc Châtelain et Laurent Pinon, 2000 : 238.
8. <http://gallica.bnf.fr/themes/LivMA4.htm>.
9. Le British Museum offre une magnifique sélection des pages de ce livre :
<http://www.bl.uk/collections/treasures/digitisation4.html>.
10. Ces images seront encore reproduites dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, même si « deux siècles [après Vésale], les dessins de Kalkar étaient plus utiles aux projets des peintres et des sculpteurs qu'aux étudiants en médecine » (Birn, 1988 : 648).
11. <http://www.edwardtufte.com/tufte/minard>.
12. <http://www.mystudios.com/art/italian/titian/titian-st-jerome.html>.
13. <http://bibliotheque.editionsducerf.fr/>.
14. Par exemple, <http://www.artamene.org/> affiche le texte du roman *Artamène ou le grand Cyrus*, en faisant de tous les noms propres des liens hypertextuels qui, au pointage de la souris, ouvrent une minifenêtre précisant leur rôle dans le récit.
15. L'Office québécois de la langue française offre une belle collection de tests de ce genre : http://www.olf.gouv.qc.ca/ressources/auto_eval/index.html.
16. <http://fr.wikipedia.org>.
17. <http://eink.com/>.
18. <http://www.erudit.org/>.

Revues savantes : quel avenir ?

1. Beaucoup des idées avancées dans le présent texte recourent celles formulées, de manière plus développée, par Gérard Boismenu et Guylaine Beaudry dans *Le Nouveau Monde numérique. Le cas des revues universitaires* (2002). Leurs réflexions sont à l'origine de la création d'Érudit, portail destiné à la diffusion électronique gratuite de la recherche scientifique francophone : <http://www.erudit.org/>.
2. <http://www.sciencedirect.com/>.
3. Un décret fixe en 1950 de manière durable ses attributions : « Pour la première fois en France, un service administratif est chargé de rassembler une documentation de caractère général et d'éditer des documents d'information générale non seulement sur la France, mais aussi sur les pays étrangers et les questions internationales. Sa mission d'information, à l'origine plus spécialement destinée au service de l'État et des pouvoirs publics, va s'ouvrir à des publics plus diversifiés » (http://www.ladocfrancaise.gouv.fr/df/infos_DF/histo/index.shtml).
4. La base de données des Publications officielles du Canada recense, d'après leur portail, plus de 100 000 titres (<http://publications.gc.ca/helpAndInfo/whwr-f.htm>).
5. « L'appellation "Les Publications du Québec" désigne la maison d'édition du gouvernement du Québec » (<http://www.publicationsduquebec.gouv.qc.ca/presse/info.fr.html>).
6. « La Réunion des musées nationaux (RMN) a été créée en 1895 pour recueillir et gérer les fonds nécessaires, et procéder à l'acquisition d'œuvres d'art destinées à enrichir les collections nationales. La RMN publie trois revues : *La Revue du Louvre et des musées de France*, 48/14, *la Revue du musée d'Orsay* et *Téchnè* (la revue du Centre de recherche et de restauration des musées de France) » (<http://www.rmn.fr/fr/04editions/index-01publications.html>).
7. L'annonce récente par Google d'une offre de numérisation massive des collections des grandes bibliothèques de recherche ouvre un nouveau front explosif : dans le cas des institutions publiques (Library of Congress, Bibliothèque nationale de France), à qui sont les droits et qui peut faire payer pour quoi ?
8. <http://www.edimark.fr/default/quisommesnous.asp>.
9. « Le Facteur d'impact a été conçu et il est calculé par ISI [Institute for Scientific Information], une filiale de Thomson Corporation fondée en 1958 par Eugene Garfield. Le produit le plus connu d'ISI est Current Contents, un service de signalement courant couvrant plus de 7000 revues dans les sciences pures et appliquées, la médecine, les sciences sociales et les humanités. [...] Le Facteur d'impact pour une année donnée est défini par le nombre total de citations reçues cette année-là par un article publié au cours des deux années précédentes, divisé par le nombre total d'articles "citables" ("*citabile items*") publiés dans la même revue au cours des deux mêmes années. [...] À côté du Facteur d'impact apparaît dans le JCR [Journal Citation Reports] un chiffre appelé la période de demi-vie d'une citation ("*cited half-life*"). Il s'agit d'une mesure de la permanence ou de la valeur à long terme d'un article, c'est-à-dire du temps pendant lequel il continue à être cité. Elle représente le nombre d'années jusqu'où il faut remonter, à partir de l'année courante, pour obtenir 50 % du nombre total de citations de la revue citée pendant l'année courante » (<http://disc.brunel.ac.uk/isj/Impact%20Factor%203rd%20Edition.pdf>; notre traduction).
10. Voir, par exemple, ce que dit Sophie Barluet (2004 : 101-105) d'un éditeur quantitativiste comme L'Harmattan.
11. Voir Théofilakis (1985) et « Les Immatériaux. Vingt ans après » (<http://www.cnac-gp.fr/Pompidou/Manifs.nsf/0/Co4CoBE6A23DF55CC1256DF100501D08?OpenDocument&sessionM=2.1.2&l=1&view>).
12. <http://www.jstor.org/>; <http://muse.jhu.edu/>; <http://www.erudit.org/>; <http://www.persee.fr/>; <http://www3.oup.co.uk/jnls/>; [http://www.msh-reseau.prd.fr/RevueSom/parrevue.jsp?Arevue="A"](http://www.msh-reseau.prd.fr/RevueSom/parrevue.jsp?Arevue=).
13. <http://muse.jhu.edu/journals/sub/>.

Bibliographie

- ALLEM, Maurice (dir.) (1966), *Anthologie poétique française XVIII^e siècle*, Paris, Garnier-Flammarion. (Coll. « GF », 101.)
- ALSTON, Sandra et Jessica BOWSLAUGH (2004), « Analyse statistique des premiers imprimés canadiens », dans Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume I. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 94-97.
- ARCHIBALD, Samuel (2002), « Sur la piste d'une lecture courante. Spatialité et textualité dans les hypertextes de fiction », dans Christian Vandendorpe et Denis Bachand (dir.), *Hypertextes. Espaces virtuels de lecture et d'écriture*, Québec, Nota bene, p. 115-137. (Coll. « Littérature(s) », 25.)
- BARATIN, Marc et Christian JACOB (dir.) (1996), *Le pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, Paris, Albin Michel. (Coll. « Bibliothèque Albin Michel. Histoire ».)
- BARLUET, Sophie (2004), *Édition de sciences humaines et sociales : le cœur en danger. Rapport de mission pour le Centre national du livre sur l'édition de sciences humaines et sociales en France. Mars 2004*, préface de Pierre Nora, Paris, Presses universitaires de France. (Coll. « Quadrige. Essais. Débats ».)
- BERNÈS, Anne-Catherine (1998), « Correspondances », dans Michel Blay et Robert Halleux (dir.), *La science classique. XVI^e-XVIII^e siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Flammarion, p. 36-43.
- BEUGNOT, Bernard (1989), « De l'histoire des savants à l'histoire des sciences », dans Alain Niderst (dir.), *Fontenelle. Actes du colloque tenu à Rouen du 6 au 10 octobre 1987*, Paris, Presses universitaires de France, p. 487-496.
- BIRN, Raymond (1988), « Les mots et les images : l'Encyclopédie, le projet de Diderot et la stratégie des éditeurs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 35, octobre-décembre, p. 637-651.
- BOISMENU, Gérard et Guylaine BEAUDRY (2002), *Le Nouveau Monde numérique. Le cas des revues universitaires*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal. (Coll. « Champ libre ».)
- BORGES, Jorge-Luis (1993), « La bibliothèque de Babel », dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, tome I, p. 491-498. (Coll. « Bibliothèque de la Pléiade ».)
- BOTS, Hans et Françoise WAQUET (1997), *La République des lettres*, Paris, Belin-De Boeck. (Coll. « Europe & histoire ».)
- BOUGAINVILLE, Louis-Antoine de (1982 [1771]), *Voyage autour du monde par la frégate du Roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile*, édition présentée, établie et annotée par Jacques Proust, Paris, Gallimard. (Coll. « Folio », 1385.)
- BOUGAINVILLE, Louis-Antoine de (1993 [1756-1760]), *Écrits sur le Canada. Mémoires – Journal – Lettres*, publiés sous la direction de Roland Lamontagne, préface d'Étienne Taillemite, Sillery et Paris, Éditions du Pélican et Klincksieck, 1993. Nouvelle édition : 2003.
- BRISSETTE, Pascal (2005), *La malédiction littéraire. Du poète crotté au génie malheureux*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal. (Coll. « Socius ».)
- BROUILLETTE, Sarah (2004), « Les attaques contre les imprimeurs de journaux et leurs ateliers », dans Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume I. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 252-254.
- BUSH, Vannevar (1945), « As We May Think », *Atlantic Monthly*, 176, juillet, p. 101-108.
- CARDINAL, François (2005), « Un roman dangereux », *La Presse*, 7 février, p. A10.
- CAVALLO, Guglielmo et Roger CHARTIER (dir.) (2001 [1997]), *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil. (Coll. « Points. Histoire », H297.)
- CHARTIER, Roger (1996), *Culture écrite et société. L'ordre des livres (XIV^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Albin Michel. (Coll. « Bibliothèque Albin Michel. Histoire ».)
- CHÂTELAIN, Jean-Marc et Laurent PINON (2000), « L'intervention de l'image et ses rapports avec le texte à la Renaissance », dans Henri-Jean Martin (dir.), *La naissance du livre moderne, XVI^e-XVII^e siècles. Mise en page et mise en texte du livre français*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie.

- CHEMLA, Karine (1994), «Revue et transversalité : l'émergence d'un champ», dans Béatrice Didier et Marie-Claire Ropars (dir.), *Cahiers de Paris VIII*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, p. 155-161.
- CONDORCET (1992 [1774]), *Almanach anti-superstitieux et autres textes*, édités par Anne-Marie Chouillet avec la collaboration de Pierre Crépel et Henri Duranton, Paris et Saint-Étienne, CNRS éditions et Publications de l'Université de Saint-Étienne. (Coll. «Lire le dix-huitième siècle».)
- COOVER, Robert (1992), «The End of Books», *New York Times Book Review*, 21 juin. URL: <http://www.nytimes.com/books/98/09/27/specials/coover-end.html>.
- COX, Simon (2004), *Cracking the Da Vinci Code: The Unauthorized Guide to the Facts behind Dan Brown's Bestselling Novel*, New York, Sterling.
- DARNTON, Robert (1990), «Publishing: A Survival Strategy for Academic Authors», dans *The Kiss of Lamourette. Reflections in Cultural History*, New York, W. W. Norton, p. 94-103.
- DARNTON, Robert (1999), «The New Age of the Book», *The New York Review of Books*, 46, 5, 18 mars. URL: <http://www.nybooks.com/articles/546>. Traduction de Pierre-Emmanuel Dauzat: «Le nouvel âge du livre», *Le Débat*, 105, mai-août 1999, p. 176-184.
- DARNTON, Robert (2000), «Presidential Address: An Early Information Society: News and Media in Eighteenth-Century Paris», *The American Historical Review*, 105, 1, février, p. 1-35. URL: http://www.historians.org/info/AHA_History/rdarnton.htm.
- DEBRAY, Régis (1992), *Vie et mort de l'image: une histoire du regard en Occident*, Paris, Gallimard. (Coll. «Bibliothèque des idées».)
- DIDEROT, Denis (1984), *Le neveu de Rameau. Satires, contes et entretiens*, édition établie et commentée par Jacques Chouillet et Anne-Marie Chouillet, Paris, Librairie générale française. (Coll. «Le livre de poche», 5925.)
- DIDIER, Béatrice et Marie-Claire ROPARS (dir.) (1994), *Cahiers de Paris VIII*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, dossier «Revue et recherche».
- D'ITORIO, Paolo et Nathalie FERRAND (2000-2001), *L'Internet savant de l'avenir. L'édition électronique en sciences humaines entre portail, revue, et hypertexte. Rapport final du projet d'action concertée de recherche du PNER. La recherche en sciences humaines face au numérique. Observations et études prospectives sur les usages et pratiques en cours*. URL: http://www1.msh-paris.fr/8099/html/activduprog/ZeEtudes/Etudes_detail.asp?id=256&som=256&etude=usage.
- DURAND, Pascal et Anthony GLINOER (2005), *Naissance de l'éditeur. L'édition à l'âge romantique*, préface de Hubert Nysen, Paris et Bruxelles, Les impressions nouvelles. (Coll. «Réflexions faites».)
- EISENSTEIN, Elisabeth (1983), «Le livre et la culture savante», dans Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis, tome I, p. 563-583.
- Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (articles choisis)* (1986), chronologie, introduction et bibliographie par Alain Pons, Paris, Flammarion, 2 vol. (Coll. «GF», 426 et 448.)
- ETCHEGOIN, Marie-France et Frédéric LENOIR (2004), *Code Da Vinci: l'enquête*, Paris, Robert Laffont.
- FEBVRE, Lucien et Henri-Jean MARTIN (1958), *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel. (Coll. «L'évolution de l'humanité: synthèse collective».)
- FIGUIER, Louis Guillaume (1886), *Gutenberg. Pièce historique, en cinq actes, huit tableaux. Représentée pour la première fois à Strasbourg, sur le Théâtre municipal, le 17 février 1886*, Paris, Tresse & Stock, éditeurs.
- FISCHER, Hervé (2002), «De la connaissance en arabesques», dans Christian Vandendorpe et Denis Bachand (dir.), *Hyper-textes. Espaces virtuels de lecture et d'écriture*, Québec, Nota bene, p. 55-60. (Coll. «Littérature(s)», 25.)
- FLEMING, Patricia Lockhart (2004a), «Impressions d'une élection: la campagne de 1836 dans le Haut-Canada», dans Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume I. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 534-535.
- FLEMING, Patricia Lockhart (2004b), «Peindre le lecteur», dans Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume I. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 207-215.
- FONTENELLE (1991 [1687]), *Entretiens sur la pluralité des mondes*, édition critique avec une introduction et des notes par Alexandre Calame, Paris, Société des textes français modernes, 4^e tirage mis à jour.
- GALLICHAN, Gilles (2004), «La censure politique», dans Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume I. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 339-349.

- GALLICHAN, Gilles (2006), « La presse au Québec: du journal partisan à la presse commerciale », dans Carole Gerson et Jacques Michon (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume III. 1918-1980*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- GERSON, Carole et Yvan LAMONDE (2006), « Livres et lecteurs dans l'art canadien, 1918-1980 », dans Carole Gerson et Jacques Michon (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume III. 1918-1980*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- GILLISPIE, Charles Coulston (2004 [1980]), *Science and Polity in France: The End of the Old Regime*, Princeton, Princeton University Press.
- GILLISPIE, Charles Coulston (2004), *Science and Polity in France: The Revolutionary and Napoleonic Years*, Princeton, Princeton University Press.
- GNAITEK, Tim (2004), « Libraries Reach Out On-Line », *New York Times*, 29 décembre.
- GOLICK, Greta (2005), « La librairie en milieu urbain et rural », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- GRAFTON, Anthony (1993 [1990]), *Faussaires et critiques. Créativité et duplicité chez les érudits occidentaux*, traduction de Marielle Carlier, Paris, Les Belles Lettres. (Coll. « Histoire », 23.)
- GRAFTON, Anthony (1998 [1997]), *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, traduction de Pierre-Antoine Fabre, Paris, Seuil. (Coll. « La Librairie du xx^e siècle ».)
- GUÉDON, Jean-Claude (2001), « In Oldenburg's Long Shadow: Librarians, Research Scientists, Publishers, and the Control of Scientific Publishing », dans Association of Research Libraries, *Creating the Digital Future. Proceedings of the 138th Annual Meeting. Toronto, Ontario. May 23-25, 2001*. URL: <http://www.arl.org/arl/proceedings/138/guedon.html>.
- HARE, John (2004), « Une élection sous presse: le Bas-Canada en 1792 », dans Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume I. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 233-234.
- HÉRODOTE (1936), *Histoires. Livre II. Euterpe*, texte établi et traduit par Ph.-E. Legrand, Paris, Société d'édition « Les belles lettres ». (« Collection des universités de France ».)
- HOUELLEBECQ, Michel (1998 [1994]), *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Éditions J'ai lu. (Coll. « J'ai lu », 4576.)
- HOUELLEBECQ, Michel (1998), *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion.
- HOUELLEBECQ, Michel (2002), *Lanzarote et autres textes*, Paris, Librio.
- HOUSE, Mary et Richard (1983), « La naissance des index », dans Henri-Jean Martin et Roger Chartier (dir.), *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis, tome I, p. 77-86.
- HULSE, Elizabeth, Yvan LAMONDE et Daniel O'LEARY (2005), « Écrire dans les humanités et les sciences sociales », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- ILLICH, Ivan et Barry SANDERS (1988), *ABC. The Alphabetization of the Popular Mind*, San Francisco, North Point Press.
- JACQUES-CHAQUIN, Nicole et Sophie HOUDARD (dir.) (1998), *Curiosité et libido sciendi, de la Renaissance aux Lumières*, Fontenay-aux-Roses, ÉNS Éditions, ÉNS Fontenay-Saint Cloud. (Coll. « Theoria ».)
- KENNEDY, Donald (1999 [1997]), *Academic Duty*, Cambridge et Harvard, Harvard University Press.
- LAMONDE, Yvan (1988), « La librairie Hector Bossange de Montréal (1815-1819) et le commerce international du livre », dans Claude Galarneau et Maurice Lemire (dir.), *Livre et lecture au Québec (1800-1850)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, p. 59-92; repris dans Yvan Lamonde, *Territoires de la culture québécoise*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1991, p. 181-218.
- LAMONDE, Yvan (2002), « La représentation de l'imprimé dans la peinture et la gravure québécoises (1760-1960) » et « Catalogue », dans Bernard Andrès et Marc André Bernier (dir.), *Portrait des arts, des lettres et de l'éloquence au Québec (1760-1840)*, Québec/Paris, Presses de l'Université Laval/L'Harmattan, p. 73-98. (Coll. « République des Lettres ».)
- LAMONDE, Yvan (2004a), « La lecture et "le livre de l'histoire" chez Amédée Papineau (1835-1845) », dans *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, p. 69-93.
- LAMONDE, Yvan (2004b), « Canadian Print and the Emergence of a Public Culture in Eighteenth and Nineteenth Centuries », dans Damien-Claude Bélanger, Sophie Coupal et Michel Ducharme (dir.), *Les idées en mouvement: perspectives en his-*

- toire intellectuelle et culturelle du Canada, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, p. 175-190. (Coll. « Cultures québécoises ».)
- LAMONDE, Yvan (2004c), « La culture urbaine au Canada et les formes de la culture de l'imprimé aux XVIII^e et XIX^e siècles », *Urban History Review/Revue d'histoire urbaine*, xxxiii, 1, automne, p. 46-50.
- LAMONDE, Yvan (2005a), « La police montée sur papier », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- LAMONDE, Yvan (2005b), « La représentation iconographique de la lecture », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- LAMONDE, Yvan (2005c), « Tante berceuse. La campagne pour le droit d'auteur au Québec (1903-1906) », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- LAMONDE, Yvan et Andrea ROTUNDO (2004), « Les commerces du livre et la librairie », dans Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume I. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 132-145.
- LAMONDE, Yvan et Frédéric HARDEL (2004), « Lectures domestiques, d'exil et de retraite de Louis-Joseph Papineau (1823-1871) », dans *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, p. 19-67.
- LAMONDE, Yvan et Sophie MONTREUIL (2005), « Aperçus quantitatifs rétrospectifs de l'imprimé au Québec », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- LAMONDE, Yvan, Peter F. McNALLY et Andrea ROTUNDO (2005), « Les bibliothèques publiques et l'émergence d'une culture publique », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- LESSIG, Lawrence (2001), *The Future of Ideas*, New York, Random House.
- LUX, David S. et Harold J. COOK (1998), « Closed Circles or Open Networks? Communicating at a Distance during the Scientific Revolution », *History of Science*, 36 : 2, 112, juin, p. 179-211.
- MACDONALD, Bertrum H. et Jennifer J. CONNOR (2005), « Science, technologie et médecine : la montée de l'auteur professionnel », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- MACIAREN, Eli (2005), « Résistance, rébellions et imprimés dans le Nord-Ouest », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- MAILHOT, Laurent et Benoît MELANÇON (1982), *Le Conseil des arts du Canada 1957-1982*, Montréal, Leméac.
- MARTIN, Henri-Jean (2004), *Les métamorphoses du livre. Entretiens avec Christian Jacob et Jean-Marc Châtelain*, Paris, Albin Michel. (Coll. « Itinéraires du savoir ».)
- MARTIN, Henri-Jean et Roger CHARTIER (dir.) (1983-1986), *Histoire de l'édition française*, Paris, Promodis, 4 vol. Rééd. : Fayard, Cercle de la Librairie, 1989-1991.
- MCLUHAN, Marshall (1967 [1962]), *La galaxie Gutenberg : la genèse de l'homme typographique*, Montréal, HMH. (Coll. « Constantes ».)
- MELANÇON, Benoît (2002), « Histoires de lire : demain, aujourd'hui, hier », dans *Les futurs possibles du livre*, Actes numériques du colloque des 15 et 16 novembre 2001, Montréal, Grande bibliothèque du Québec. URL : http://portail.bnquebec.ca:80/portal/dt/extranet/bibliotheques/documentation/conferences_presentations/bib_acte.htm. Repris dans Christian Vandendorpe et Denis Bachand (dir.), *Hypertextes. Espaces virtuels de lecture et d'écriture*, Québec, Nota bene, p. 77-87. (Coll. « Littérature(s) », 25.)
- MELANÇON, Benoît (2004) « Sommes-nous les premiers lecteurs de l'Encyclopédie? », dans Jean-Michel Salaün et Christian Vandendorpe (dir.), *Les défis de la publication sur le Web : hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, Lyon, Presses de l'ENSISIB (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques), p. 145-165. (Coll. « Référence ».)
- MESCHONNIC, Henri (1991), *Des mots et des mondes. Dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*, Paris, Hatier. (Coll. « Brèves Littérature ».)

- MINON, Marc avec la collaboration d'Arnaud LANGLOIS-MEURINNE et Éric NEU (2002), *Édition universitaire et perspectives du numérique. Étude réalisée pour le SNE avec le soutien du CNL*, Paris, Syndicat national de l'édition, septembre. URL: <http://www.sne.fr/numerique/numerique.pdf>.
- MONAGHAN, Peter (2004), « Presses Seek Fiscal Relief in Subsidies for Authors », *The Chronicle of Higher Education*, 50, 49, 13 août. URL: <http://chronicle.com/weekly/v50/i49/49a00101.htm>.
- MONTREUIL, Sophie (2005), « Étude de cas : Joséphine Marchand-Dandurand, la lecture au féminin », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- NELSON, Theodor H. (1987), *Literary Machines: The Report on, and of, Project Xanadu Concerning Word Processing, Electronic Publishing, Hypertext, Thinker Toys, Tomorrow's Intellectual Revolution, and Certain Other Topics Including Knowledge, Education and Freedom*, South Bend, Distributors.
- NIH (National Institutes of Health) (2005), *Policy on Enhancing Public Access to Archived Publications Resulting from NIH-Funded Research*, 3 février. URL: <http://www.nih.gov/news/pr/feb2005/od-03.htm>.
- OLSON David (1977), « From Utterance to Text: The Bias of Language in Speech and Writing », *Harvard Educational Review*, vol. 47, p. 257-281.
- OUELLET, Réal (1993), « Qu'est-ce qu'une relation de voyage ? », dans Claude Duchet et Stéphane Vachon (dir.), *La recherche littéraire. Objets et méthodes*, Montréal, XYZ éditeur, p. 235-252. (Coll. « Théorie et littérature ».)
- PARKER, George L. (2004a), « Joseph Howe et la liberté de presse », dans Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume I. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 349-350.
- PARKER, George L. (2004b), « Auteurs et éditeurs courtisent les marchés intérieurs et internationaux », dans Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume I. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 359-373.
- PARKER, George L. (2005a), « Le développement de l'édition au Canada », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- PARKER, George L. (2005b), « Les éditeurs canadiens-anglais et leur combat pour le droit d'auteur », dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- PIERSENS, Michel (1996), « Louis Figuiet et l'échec du "théâtre scientifique" », dans Paul Perron, Roland Le Huenen et Stéphane Vachon (dir.), *Itinéraires du XIX^e siècle*, Toronto, Centre d'études romantiques Joseph Sablé, p. 205-215. (Coll. « À la recherche du XIX^e siècle », 1.)
- RAICHVARG, Daniel (1993), *Science et spectacle. Figures d'une rencontre*, préface de Jean-Claude Pecker, Nice, Z'éditions. (Coll. « André Giordan et Jean-Louis Martinand. Investigations scientifiques ».)
- RAICHVARG, Daniel et Jacques JEAN (2003 [1991]), *Savants et ignorants. Une histoire de la vulgarisation des sciences*, Paris, Seuil. (Coll. « Points. Sciences », 155.)
- REY, Alain (1982), *Encyclopédies et dictionnaires*, Paris, Presses universitaires de France. (Coll. « Que sais-je ? », 2000.)
- ROLLET, Laurent et Philippe NABONNAND (2002), *Une bibliographie mathématique idéale ? Le Répertoire bibliographique des sciences mathématiques*, prépublication des Archives Poincaré. URL: <http://www.univ-nancy2.fr/poincare/perso/rollet/textes/UneBibliographieMathematiqueIdeale.pdf>.
- SAENGER, Paul (1997), *Space Between Words. The Origins of Silent Reading*, Stanford, Stanford University Press.
- SAGARD, Gabriel (1998 [1632]), *Le grand voyage du pays des Hurons suivi du Dictionnaire de la langue huronne*, édition critique par Jack Warwick, Montréal, Presses de l'Université de Montréal. (Coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde ».)
- SMITH, Karen (2004), « Les bibliothèques de collectivités », dans Patricia Lockhart Fleming, Gilles Gallichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume I. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 153-160.
- STOICHEFF, Peter et Andrew TAYLOR (dir.) (2004), *The Future of the Page*, Toronto, University of Toronto Press. (Coll. « Studies in Book and Print Culture ».)
- SUBER, Peter (2005), « Le gigantesque projet de bibliothèque de Google », traduction de M. Delhaye, *BiblioAcid*, 2, 1, février, p. 9-11. URL: <http://biblioacid.typepad.com/ba/pdf/BAv2n1.pdf>.

- SUSSMAN, H. M. (2002), «Representation of Phonological Categories: A Functional Role for Auditory Columns», *Brain and Language*, 80, 1, janvier, p. 1-13.
- TENOPIR, Carol (2004), «Online Scholarly Journals: How Many?», *Library Journal*, février. URL: <http://www.libraryjournal.com>.
- THÉOFILAKIS, Élie (dir.) (1985), *Modernes, et après? «Les immatériaux»*, Paris, Autrement.
- TOCQUEVILLE, Alexis de (1848), *De la démocratie en Amérique. Tome premier*, Paris, Pagnerre.
- TUFTE, Edward (1983), *The Visual Display of Quantitative Information*, Cheshire, Graphics Press.
- TUFTE, Edward (1997), *Visual Explanations*, Cheshire, Graphics Press.
- VANDENDORPE, Christian (1999), *Du papyrus à l'hypertexte. Essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Boréal et Paris, La Découverte.
- VANDENDORPE, Christian (2001), «Pour une bibliothèque virtuelle universelle» et «Contre les nouveaux féodalismes», *Le Débat*, 117, novembre-décembre, p. 31-42 et 53-58.
- VANDENDORPE, Christian (2002), «Lecture du récit et hypertexte», dans Christian Vandendorpe et Denis Bachand (dir.), *Hypertextes. Espaces virtuels de lecture et d'écriture*, Québec, Nota bene, p. 89-114. (Coll. «Littérature(s)», 25.)
- VANDENDORPE, Christian (2004), «La lecture au défi du virtuel», dans Jean-Michel Salaün et Christian Vandendorpe (dir.), *Les défis de la publication sur le Web: hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, Lyon, Presses de l'ENSIB (École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques), p. 35-47. (Coll. «Référence».)
- VERRETTE, Michel (2004), «L'alphabétisation et la culture de l'imprimé», dans Patricia Lockhart Fleming, Gilles Galichan et Yvan Lamonde (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume I. Des débuts à 1840*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 175-182.
- VERRETTE, Michel et Yvan LAMONDE (2005), «L'alphabétisation au Canada», dans Yvan Lamonde, Patricia Lockhart Fleming et Fiona Black (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada. Volume II. 1840-1918*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, à paraître.
- VOLTAIRE (1972), *Romans et contes*, préface de Roland Barthes, notes de José Lupin, Paris, Gallimard. (Coll. «Folio», 876.)
- WATERS, Lindsay (2004), *Enemies of Promise. Publishing, Perishing, and the Eclipse of Scholarship*, Chicago, Prickly Paradigm Press. (Coll. «Paradigm».)
- WESEMAEL, François et Roland WESEMAËL (2003), «L'expression de la science dans un dictionnaire culturel», dans Monique C. Cormier, Aline Francœur et Jean-Claude Boulanger (dir.), *Les dictionnaires Le Robert. Genèse et évolution*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, p. 145-156. (Coll. «Paramètres».)

La dernière vérification des hyperliens date du 15 avril 2005.

Table des collections du Service des livres rares et des collections spéciales de l'Université de Montréal

Fonds général: page de titre, p. 7, 15, 18-20, 22, 39, 49, 52-53, 59, 80, 94, 114, 116. Collection Archer: p. 99. Collection Baby: p. 21, 81, 87, 97, 109, 116-117. Collection Chagnon: p. 117. Collection Melzack: p. 16, 86, 97, 99, 104, 108. Collection Moreau: p. 30, 84. Collection Pariseau: p. 8, 10, 20, 25, 33, 40-42, 45, 47, 54-55, 60, 64-65, 68-70, 73, 76, 78, 112. Collection Verreau: p. 108. Autres collections de l'Université de Montréal: p. 26, 34, 73, 76, 92, 96.

Table des matières

Avant-propos	5
NICOLE CARDINAL, JEAN-PIERRE CÔTÉ et ANTOINE DEL BUSSO	
Qu'est-ce qu'un livre savant ?	9
BENOÎT MELANÇON	
Avatars et renaissances du livre savant	43
CHRISTIAN VANDENDORPE	
Revue savantes : quel avenir ?	71
MICHEL PIERSENS	
Trames et caractères de la culture de l'imprimé au Québec et au Canada aux XVIII^e et XIX^e siècles	95
YVAN LAMONDE	
Notes	119
Bibliographie	121



MEMBRE DU GROUPE SCABRINI

Québec, Canada

2005